

KARA SCHEMSI

TURCS ET ARMÉNIENS

DEVANT L'HISTOIRE

**Nouveaux témoignages russes et turcs sur les atrocités arméniennes
de 1914 à 1918**

Réfutation du Mémoire de la Délégation arménienne

GENÈVE

IMPRIMERIE NATIONALE

1919

GEN 11.86

KARA SCHEMSI

TURCS ET ARMÉNIENS

DEVANT L'HISTOIRE

Nouveaux témoignages russes et turcs sur les atrocités arméniennes
de 1914 à 1918



GENÈVE

IMPRIMERIE NATIONALE

—
1919

TURCS ET ARMÉNIENS

DEVANT L'HISTOIRE

La Question d'Arménie pendant la guerre mondiale présente deux faces bien distinctes. *L'une envisage les mesures exagérées et inhumaines dont a dû souffrir la fraction innocente de la population arménienne* des vilayets orientaux de l'Empire Ottoman que les Russes et les révolutionnaires arméniens tentèrent de soulever contre les Turcs; *l'autre représente les complots et les crimes des terroristes arméniens* — je ne dis pas, de la nation arménienne, d'après moi, irresponsable en général — *puis les soi-disant représailles auxquelles leurs bandes sanguinaires se livrèrent sur la population musulmane*, quand nos provinces furent envahies par les hordes du tzar, dont les Arméniens ne se cachaient pas d'être partout les éclaireurs, les espions, les guides et l'avant-garde. Si deux à trois cent mille malheureux Arméniens sont morts au cours des déportations en masse dont ils furent l'objet à partir de juin 1915, plus de Musulmans encore — de ceux que Gladstone appelait « les sectateurs du Livre Maudit, le Coran » — ont été sauvagement mutilés et massacrés par les révolutionnaires-anarchistes arméniens, pendant la marée russe de 1914-1917 et le reflux de 1918, sans compter que plus d'un million de Turcs, fuyant l'invasion russo-arménienne, périrent de faim et de froid pendant leur inénarrable exode. La tragédie turque est bien plus ample et autrement poignante que le drame arménien; on est excédé des descriptions de celui-ci, on ne connaît pas du tout celle-là.

Si l'on veut se faire une idée approximative des desseins subversifs et criminels que nourrissaient certaines organisations arméniennes à l'endroit des Turcs, on n'a qu'à se reporter aux articles des journaux arméniens *l'Assparèze*, paraissant en

Amérique, l'*Arève*, publié à Bakou et l'*Horizon* à Tiflis ; à la décision des Hintchakistes, au Congrès de Constanza (1913), de recourir à l'illégalité dans leur action ; aux correspondances des comités avec leurs filiales d'Armache, Baghtchédjik, Césarée, Ildja, Kighi, Terdjjan, Erzeroum, Ismids, *de janvier à juillet 1914* ; à la proclamation du fameux cathoghghos Kévork, connu par sa vénalité, parue dans l'*Ararat* du mois d'août 1914 ; à la correspondance de Mihran Nahabetian ; au journal du Comité militaire arménien de Van ; aux instructions données aux bandes révolutionnaires pour l'assaut des villages musulmans ; aux écrits de Sabahgulian dans l' « Inkénavar Havasdan » de Sofia, *dès le 19 août 1914* ; à l'interview de Gamssaragan au Caire ; aux lettres publiées par le « Gotchnak » ; aux déclarations du missionnaire américain Leslee qui dirigea les insurgés d'Ourfa ; aux aveux de Dikran Andréassian au sujet des désertions armées de Zeïtoun ; aux procès-verbaux de la saisie de 258.000 armes à feu, de bombes et de milliers de kilos de poudre et de dynamite cachés dans les maisons, les écoles et les églises arméniennes... et enfin, à un ouvrage intitulé « Zeïtoun », honoré, s'il vous plaît, d'une préface de M. G. Clemenceau, et dans lequel l'auteur arménien, Minas Tchéraz, glorifie, comme émanant d'un patriotisme exalté, les actes de dévastation, de pillage et de tuerie, perpétrés par les montagnards arméniens sur les villageois turcs de cette région.

En définitive, l'indépendance arménienne devait s'édifier sur le cadavre du Turc, à supposer que le Turc voulût bien se prêter à cette combinaison. Aujourd'hui, encore que le Turc soit par terre, débilité, épuisé par les longues souffrances endurées sans plainte, il n'est pas mort. Lorsque Henri III, roi de France, eut fait assassiner le duc de Guise, il s'écria devant son cadavre : « Je n'aurais pas cru qu'il fût si grand. » Eh bien, la Turquie aussi est si grande qu'il n'est de la force ni des Grecs, ni des Arméniens de la remuer, de la rejeter pour ravir sa place au soleil et s'adjuger ses biens à la foire d'empoigne.

Des visées pareilles, frappées au coin du chauvinisme le plus frénétique et de la plus âpre cupidité, ne pouvaient que conduire aux casse-cou. Nous n'y insisterons pas : le sujet déborderait le cadre de cette brochure.

Quant au martyrologe turc dans les Marches orientales de l'Empire, aux exactions et aux férocités qu'y commirent les bandes insurrectionnelles, leur récit et leur énumération rempliraient des volumes. En dernier lieu, même après l'armistice turco-russe, les bandes arméniennes ne se firent pas scrupule de lier leur cause à celle des Bolchéviks pour chercher à exterminer les Turco-tatars du Caucase. Nos troupes durent voler au secours de leurs frères de race pour les délivrer des griffes arméniennes. Jusqu'à ce qu'elles fussent parvenues à Guendjé et à Bakou, des milliers et des milliers de Turcs avaient été massacrés là aussi pour nettoyer des rivaux et arrondir le futur Empire d'Arménie.

Bref, les Comités poursuivaient l'exécution d'un plan systématique. Si les Russes voulaient « une Arménie sans les Arméniens » selon le vieil axiome de Lobanoff-Rostowski, les Comités voulaient d'une Arménie sans les Musulmans qui forment les 75 % de sa population. Dès le début des hostilités, avant que n'importe quelle mesure de proscription ait été prise par les Turcs, en *novembre 1914*, des bandes dirigées par Karékine Pastirmadjian, ancien député arménien à la Chambre ottomane, passaient la frontière, enrôlaient de gré ou de force les Arméniens des territoires turcs, détruisaient tous les villages musulmans autour de Bayezid et en massacraient les habitants avec des raffinements de cruauté.

Comme toujours, l'Europe chrétienne qui ne s'intéresse qu'au sort de ses coreligionnaires, accepte comme paroles d'évangile leurs légendes les plus odieuses et absout leurs crimes quels qu'ils soient, l'Europe des Gladstone — dont tous les honnêtes gens ont stigmatisé le parti-pris révoltant — n'a vu que les souffrances des Arméniens et ignoré celles beaucoup plus considérables que les Turcs ont endurées du chef de la trahison puis de la cruauté de leurs sujets chrétiens, avec la complicité de certaines puissances.

Certes, les uns et les autres sont également dignes de compassion et méritent au même degré la pitié et l'assistance du monde civilisé. Mais comme on n'a jusqu'ici parlé que des victimes arméniennes, nous voulons aussi attirer l'attention de la fraction impartiale de l'humanité sur les victimes turques dont le nombre dépasse de beaucoup les premières. Nous

apportons à ce sujet des témoignages que l'on trouvera plus loin et qui sont autrement probants que les radotages de vieux pasteurs et les inventions en mal de copie de quelques commis-voyageurs de la plume payés à tant la ligne, à tant la sur-enchère de description horripilante. Les bandes anarchistes arméniennes se livrèrent à des turpitudes telles que les Russes eux-mêmes, d'ordinaire peu sensibles, et qui avaient intérêt à les laisser faire, finissaient par se révolter. Ce sont particulièrement des témoignages russes que nous verserons au nouveau dossier des atrocités arméniennes¹.

Il est établi irréfragablement par les statistiques européennes les plus favorables aux Arméniens, que les vilayets orientaux de l'empire étaient peuplés par une majorité écrasante de 75 % de Musulmans. Eh bien, sur toute l'étendue de ces territoires vastes deux ou trois fois comme la France, il n'était pas resté un seul Turc valide ni une seule cabane de Turc quand nos troupes réoccupèrent ces régions. Comme les Turcs ignorent le hakiri japonais et ne pratiquent pas davantage la coutume russe de détruire leurs propres villes en se retirant, force est de reconnaître que les bandes rouges arméniennes, précédant et suivant partout l'armée russe, avaient perpétré ces vandalismes et ces persécutions. Dans les provinces en question, les trois quarts de la population, qui étaient des Turcs et des Kurdes, ont été victimes de la plus ignoble barbarie qui, de mémoire humaine, se soit abattue sur une contrée.

L'Anatolie orientale n'est pas loin. On n'a qu'à y aller voir. La preuve n'est pas plus difficile à établir. C'est nous qui réclamons l'enquête, pourvu qu'elle réunisse toutes les garanties de neutralité et d'impartialité requises. Au près de ces immenses charniers et décombres turcs, un Français des territoires ravagés oublierait ses souffrances en comparaison. De Sivas à l'ancienne frontière russe et au-delà, sur un territoire trois fois plus étendu que de Rouen à Marseille, tout, tout est rasé ; les puits sont remplis de corps mutilés, les champs sont couverts de cadavres musulmans sans sépulture. Je ne citerai que deux ou trois faits caractéristiques entre mille.

¹ Voir la troisième partie des Annexes. Les originaux de ces documents jusqu'ici inédits se trouvent à la Sublime Porte.

Devant la première offensive russe de novembre 1914, la grande tribu turco-kurde des Haïdaranli transhumants, qui se rendait en Perse au nombre de 4000 hommes, femmes et enfants, fut surprise en cours de route et contrainte de se retirer sur les hauteurs du col de Moutch, au sud de Barghiri, au nord de Van. Les Russes ne voulant pas s'attarder à faire le siège de cette position forte, poussèrent de l'avant en y laissant 2000 Arméniens irréguliers, armés de mitrailleuses, qui, au bout de plusieurs mois, après avoir réduit les Haïdaranli par la famine, les passèrent tous au fil de l'épée. Quand les troupes ottomanes réoccupèrent Moutch, plusieurs officiers m'ont affirmé sous serment *qu'ils y virent avec horreur les cadavres de ces milliers de Haïdaranli aux membres épars couvrant l'étendue de plusieurs kilomètres.*

Nos autorités ont saisi, en 1918, le rapport manuscrit de l'inspecteur militaire russe *Kharaschenko* de la circonscription d'Aksira, qui ne sait comment manifester son indignation au sujet des atrocités commises par les bandes arméniennes, non seulement sur les Musulmans de Turquie, mais aussi sur les Turcs du Caucase. « Au village de Khodja bey, huit Turcs désarmés sont poignardés : les Arméniens leur crèvent les yeux, leur coupent la langue, puis les brûlent devant d'autres villageois... »

« Après avoir mis à sac les villages de Tospia, Kokia, Déri-van, Couli Lissi, Tommocan, Bascana, Sououmia, Coucachi et d'autres, les Arméniens les incendièrent, en tuèrent les habitants et emportèrent les femmes à Akhaltchik... » « En évacuant le village de Kozrali, les Arméniens entassèrent les Musulmans dans un immeuble qu'ils démolirent en enterrant les prisonniers sous les décombres ; puis ils y mirent le feu en arrosant les cadavres de pétrole. »

Le commandant en chef des armées russes, le général Odichélidzé, le lieutenant-colonel Tverdokhleboff, le capitaine Youlkévitz, le commissaire Zélatoff, les officiers Liepsky, Stravosky, le général Galitine, le lieutenant Medivani, le lieutenant-colonel Griaznoff et cent autres officiers russes dont l'honorabilité et la loyauté ne sauraient être suspectées et qui certes ne sont pas moins dignes de foi que les missionnaires

et les publicistes, tous ces officiers qui combattaient pourtant les Turcs, étaient dégoûtés et outrés des férocités arméniennes. Le général Odichelidzé raconte que, « près d'Erzindjan, près de 800 Turcs sans armes et sans autre moyen de défense ont été massacrés. Les Arméniens firent creuser d'immenses fosses dans lesquelles ils entassaient les pauvres Turcs amenés devant eux et immolés comme des animaux. L'Arménien qui dirigeait ces exécutions comptait les victimes et hurlait : « Sommes-nous à soixante-dix ? Il y a encore de la place pour dix autres ; continuez ! », et dix autres malheureux étaient égorgés séance tenante pour combler le fossé que l'on couvrirait avec un peu de terre. Le général ajoute qu'au village d'Ilidja tous les Turcs qui n'avaient pu s'enfuir avaient été massacrés, et qu'il vit de nombreux cadavres d'enfants dont la tête avait été séparée du corps par des haches non tranchantes.

Le lieutenant-colonel Griatznoff affirme avoir vu lui-même, sur les routes, des tas de cadavres aux membres fracassés, sur lesquels chaque Arménien qui passait crachait en proférant une insulte.

La cour de la mosquée d'Ilidja était remplie de cadavres turcs formant une couche de deux mètres d'épaisseur ; sur les cadavres des femmes les traces de viol étaient apparentes ; on avait enfoncé des cartouches dans les organes sexuels des femmes et des jeunes filles turques. Les anciennes élèves arméniennes des missions évangéliques riaient à ce spectacle.

Un Arménien fournisseur du commandement de l'étape russe d'Aladja avoue que ses concitoyens crucifièrent sur un mur une femme turque vivante qu'ils suspendirent ensuite par la tête après lui avoir arraché le cœur.

Il en fut ainsi d'un bout à l'autre des territoires occupés par les Russes, où les armées du tzar avaient trop à faire avec les nôtres pour s'occuper du sort de la population musulmane. Néanmoins, l'équité nous impose le devoir de reconnaître que s'il y reste encore quelques Turcs et Kurdes, c'est uniquement grâce aux mesures de protection prises par l'état-major et les officiers russes. Il est pénible de constater que le seul officier étranger qui, à Erzeroum, prit fait et cause pour les bandes

arméniennes et contribua aux massacres des Turcs portait un nom français : le colonel Morel.

Il faudrait être atteint de cécité ou d'une perversion morale accentuée pour n'apercevoir dans les événements d'Anatolie que les crimes des Musulmans en feignant d'ignorer ceux des Arméniens. Jamais la cruauté des Kurdes les moins policés n'atteindra celle des Arméniens, et le nombre des victimes musulmanes surpasse celui des chrétiens qui périrent lors des déportations. Il y a certainement eu des Turcs qui ont pillé et tué; mais je défie un témoin honnête de citer un seul cas où de vrais Turcs se soient complu au spectacle de tortures telles que celles qu'imaginèrent les bandes arméniennes contre les éléments musulmans. Il y a dans l'action de ces malfaiteurs publics une continuité singulière, une force d'inconscience phénoménale comme dans tous les fléaux. Et froidement, à coups de tam-tam, on est parvenu à faire prendre à l'Europe ces clowns sinistres pour des sauveurs et des héros. Ce sont les révolutionnaires arméniens qui ont instauré le régime et les moyens terroristes en Orient, l'usage de la bombe et du revolver; c'est à leur école que les Unionistes radicaux ont appris la manière de s'emparer du pouvoir et de gouverner. Qu'ils ne s'en prennent qu'à eux-mêmes si leurs élèves les ont dépassés en insensibilité et en audace. Et les Turcs ont pâti autant des uns que des autres.

Si l'Europe est encore capable de tant soit peu d'équité, elle trouvera sans doute révoltant de ne s'occuper exclusivement que des souffrances, réelles il est vrai, d'une minorité arménienne, en voulant ignorer de parti pris le martyre non moins réel et non moins affreux de la majorité musulmane.

Les Arméniens abusent d'une légende qui les fait passer toujours pour des agneaux. A en croire leurs thuriféraires, ils seraient indistinctement les êtres les plus doux, les plus civilisés du monde, et les Turcs indistinctement des barbares indécrottables. Eh bien, nous en avons assez de ces bourrages. Nous mettons les agitateurs arméniens et leurs protecteurs en demeure de cesser cette campagne de déblatérations artificieuses qui ajoute de la haine aux haines déjà existantes. Les vrais Turcs sont les premiers à reconnaître qu'un traite-

ment cruel et injuste a été infligé à des Arméniens innocents et ils tiennent à honneur de rechercher et de punir les coupables pour dégager leur propre responsabilité nationale. Que les Arméniens en fassent autant de leur côté; il en est parmi eux de plus coupables que les nôtres.

Les Arméniens ont parfaitement raison de réclamer la punition des meurtriers de leurs frères; mais nous n'exigeons pas avec moins d'énergie le châtement des assassins des centaines de milliers de Turcs d'Anatolie orientale et nous n'aurons de cesse avant de l'obtenir coûte que coûte.

Je les ai connus de près en Perse et en Asie Mineure, ces révolutionnaires arméniens, ces énergumènes illuminés et illettrés, chez qui l'enseignement rudimentaire des prêtres et des pasteurs avait produit l'exaltation la plus farouche; j'ai connu personnellement les Jephrem et les Kéri et leurs bandes pillardes qui ont mis à sac les provinces turques du nord de la Perse et qui surpassaient en sauvagerie tout ce que l'imagination humaine a pu inventer jusqu'à ce jour; j'ai vu de mes yeux leur œuvre dévastatrice partout où ils avaient passé. Et que l'on ne vienne pas nous citer les témoignages des pasteurs, des politiciens, de ceux-là mêmes qui ont creusé cet immense fossé de haine entre l'Arménien et le Musulman, lesquels avaient vécu si tranquillement côte à côte pendant des siècles. Les malheureux Arméniens ont été des paravents d'abord et des instruments ensuite. S'il reste encore un sentiment de pudeur en Europe, que l'on y cesse de traiter aussi légèrement et aussi partialement ces questions des plus complexes, des plus délicates; si c'est dans une intention humanitaire que l'on intervient, pourquoi ne s'intéresse-t-on pas au sort de la majorité musulmane qui a souffert plus que les autres; les Bryce et tutti quanti pensent peut-être que la vie d'un musulman ne vaut pas celle d'un chrétien; on nous permettra de n'être pas de leur avis. Si l'intervention est l'effet d'une sympathie de croyances, elle ira à l'encontre de son dessein en vouant plus que jamais les Arméniens à la haine des Musulmans solidarisés devant la menace commune. La question arménienne est née le jour où elle a commencé à devenir un prétexte à l'intervention des puissances impéria-

listes et partant un danger pour les Musulmans. *Lisez les rapports du général russe Mayewski, ancien consul général de Russie à Van et à Erzeroum ; lisez les rapports en date des 3 décembre 1910, sub. N° 602 ; 19 novembre 1912 et 24 décembre 1912 sub. N° 63 du Consul de Russie à Bitlis.*

« Le Comité arménien Taschnaktchoutioun, écrit ce dernier, tâche de regagner la confiance des Arméniens, et s'efforce d'amener des chocs entre Arméniens et Kurdes et en général entre Arméniens et Musulmans, pour troubler la situation et créer un prétexte à l'intervention armée de la Russie. Il faut classer parmi les tentatives de ce genre, l'apparition il y a quelque temps, à Gharitchkan et à Karkar, près de la frontière du vilayet de Van de bandes révolutionnaires arméniennes qui parcourent les montagnes pour avoir l'occasion de se mesurer avec les Kurdes...

« ... La conduite des membres du Taschnaktchoutioun envers les Arméniens et les autorités et leurs sympathies à l'égard de la Russie sont réglées et dirigées par les instructions de leur siège central à Constantinople. »

Le but des comités révolutionnaires n'était donc pas d'obtenir des réformes, mais de les saboter au contraire, de façon à provoquer une intervention russe qui nettoiyât la majorité musulmane et laissât le pays exclusivement aux Arméniens.

« L'idée de fomenter des troubles à tout prix en vue de provoquer l'intervention de l'Europe ne quitte jamais l'esprit des chrétiens de Turquie. Et c'est bien naturel, l'exemple des Grecs, des Roumains, des Serbes et des Bulgares libérés étant là pour en garantir l'efficacité. » (*Général Mayewsky: Rapport sur la situation dans les vilayets de Van et de Bitlis*). Il est donc tout au moins puéril de prétendre comme le font Gibbons et Lepsius, que les chrétiens de Turquie ne furent pour rien dans les désordres de l'Empire. M. Gabriel Hanotaux a démontré le contraire au Palais Bourbon en novembre 1896.

L'attitude provocatrice des Arméniens, leur intention manifeste de déclencher une intervention étrangère, lors des événements de 1909, a été également certifiée par le Major Doughty-Wily, consul général d'Angleterre à Adana, dans un rapport connu que le Foreign Office n'a pas cru devoir publier jusqu'ici.

Le général Mayewsky met encore à nu les intrigues et les provocations des Comités révolutionnaires arméniens :

« Dès 1895, les Comités ont semé entre Arméniens et Kurdes une telle méfiance qu'aucune réforme ne pouvait durer dans ces localités. Beaucoup d'Arméniens paisibles ont souffert par la faute de ces hâbleurs ignorant tout des besoins de la nation et l'on peut dire que, parmi les révolutionnaires morts en Turquie, on ne rencontre aucun vrai patriote. »

Quand la Turquie, en avril 1914, pour montrer sa bonne volonté, entreprit, de sa propre initiative, des démarches à Londres en vue d'engager deux inspecteurs civils anglais, les Russes et les Arméniens s'en montrèrent également contrariés et intriguèrent avec efficacité pour en empêcher la nomination.

Déjà en 1912, le même consul russe apprenant l'envoi de M. Graves, Inspecteur général du Ministère de l'Intérieur turc, écrivait à son ambassadeur : « La nouvelle qu'une commission présidée par un Anglais et composée d'Arméniens et de Turcs allait arriver à Bitlis pour l'application de réformes produisit sur les Arméniens une obsession que je ne saurais décrire. Les Arméniens se montraient contrariés et désillusionnés de ce qu'on eût chargé des Anglais d'introduire des réformes dans les provinces turques voisines du Caucase et pétrées du sang de soldats russes. »

D'ailleurs, les Comités ne dissimulaient pas leurs insatiables aspirations. Donabedian écrit dans l'*Ararat* de 1916 : « L'insurrection arménienne ne provient pas tant de la mauvaise administration turque que du désir des Arméniens de réaliser leur indépendance politique. » Il ne faut pas oublier que l'indépendance d'un million d'Arméniens équivaut à l'asservissement de quatre millions de Turco-Kurdes. Le salut des uns est au prix de la perte des autres qui constituent les trois quarts de la population du pays. Selon l'expression même des jurisconsultes romains, le droit est fait pour rendre à chacun ce qui lui appartient. *Cuique suum*, mais pas au delà. Il faut aux peuples les moyens de vivre d'une vie sociale cohésive ; il faut à la Turquie son intégrité sociale, tous ses membres, toute sa chair, tous ses débouchés, tous ses éléments de vie soudés par le seul ferment d'union qu'on y ait connu : l'ottomanisme.

Dans son numéro de juin 1914, l'*Armenia* de Turin, analysait comme suit la Question Arménienne :

« En 1894, M. Cambon, Ambassadeur de France à Constantinople disait qu'il était impossible de trouver une solution à la Question Arménienne. On ne peut en effet imaginer de solution pour cette question, la plus importante de toutes celles surgies en Turquie. La lutte entre Turcs et Arméniens a un caractère qui lui est propre. Les Arméniens savent qu'ils ne pourront réaliser leurs aspirations nationales en restant soumis aux Turcs. La situation actuelle ne provient ni de la mentalité tyrannique et sanguinaire d'Abdul-Hamid, ni des théories chauvinistes des Jeunes Turcs; elle est la conséquence logique du principe du maintien de l'Empire Ottoman.

Ce que les Grecs, les Serbes, les Monténégrins, les Bulgares et les Roumains étaient pour la Turquie en Europe, les Arméniens le sont en Asie. Ils sont disséminés dans l'Océan Islamique et clapotent au milieu de ses vagues. Ils ne peuvent faire entendre leurs plaintes au monde de l'Occident dont ils restent éloignés. Et, s'il y en a qui aient parfois prêté l'oreille à leurs doléances, cela n'a été que dans un but vil et mesquin.

D'un autre côté, les Turcs savent très bien que, tant qu'il y aura des Arméniens à l'intérieur de la frontière ottomane, l'intégrité de l'Empire sera toujours menacée. Les Arméniens sont les éclaireurs de l'ennemi qui attendent l'occasion d'attaquer. Vu cette situation, la solution de la question ne peut être que la suivante: « Ou les Turcs dehors, ou les Arméniens. »

Qu'on se mette bien en tête que, tant qu'il existera des Musulmans; tant que l'Europe, plus chrétienne que jamais malgré son libéralisme apparent, n'aura pas achevé son plan d'extermination des Musulmans, — comme elle l'a fait en Espagne, — ceux-ci ne toléreront jamais qu'un Etat arménien, représentant toutes les sectes chrétiennes du monde, soit enfoncé comme un clou entre les masses musulmanes de l'Arabie, de Syrie, du Kurdistan, de la Perse, du Caucase et de l'Anatolie. Cela, nous ne le tolérerons jamais, qu'on se le dise bien, dussions-nous être vaincus comme nous le sommes, et pis encore.

L'Angleterre elle-même, qui, seule de toutes les puissances, a réussi à nous vaincre, et qui est le plus grand Etat musulman actuel, ne peut pas souhaiter cette solution. La France s'apercevra un jour du tort énorme qu'elle se sera causé en faisant siennes, contre nous, toutes les revendications des Grecs et

des Arméniens. Comme le fait très judicieusement remarquer M. Jacques Bainville, la diminution de l'Empire ottoman correspond mathématiquement à une diminution proportionnelle de l'influence française en Orient.

Nonobstant tout ce récent passé de luttes fratricides, pour montrer quand même notre volonté ultime d'établir un régime viable en Orient, malgré nos griefs qui ne sont guère moins fondés que ceux des Arméniens, nous avons tendu la perche à ces derniers au lendemain de la chute du tzarisme; nous leur avons rappelé un proverbe anglais qui enseigne qu'il faut laisser *the dead bury the dead*, le passé ensevelir le passé, sans quoi il n'y aurait pas de tranquillité possible pour les Turcs et d'existence pour les Arméniens. On nous a accusés de propagande *pro domo sua*. On nous a lapidés des épithètes les plus poissardes. On a cherché journellement à attenter à notre réputation en Europe, à y créer, d'accord avec les Grecs, une atmosphère telle que les décisions de la Conférence de la Paix en fussent pour nous aussi défavorablement influencées que possible; on s'est complu à exaspérer les Turcs par les prétentions impérialistes les plus saugrenues à l'endroit d'une soi-disant Arménie intégrale qui, avec un million d'Arméniens seulement contre quatre millions de Musulmans, aurait été plus vaste qu'une Turquie de douze millions de Turcs. Que ne nous a-t-on fait après l'armistice, quand on pouvait impunément nous narguer en se plaçant sous l'affût des canons anglo-français? De la haine, on en veut donc encore? Rien n'est plus facile que de l'accroître: il suffit pour cela que les Arméniens invoquent à tout propos l'appui européen pour continuer à humilier les Turcs et vouloir leur arracher des territoires. Alors, de la haine, on en aura tant qu'on voudra. Mais ce qu'à notre avis il aurait importé de faire, c'était de réclamer des sanctions rigoureuses pour tous les coupables, sans distinction de race, et de chercher à faire renaître le « vivifiant oubli » de Nietzsche, sans lequel le monde retomberait dans le chaos, le sentiment nécessaire et humain du pardon réciproque des deux peuples. Quand nous prêchons la morale du Christ, les Arméniens nous répondent par la loi du talion. Les Arméniens, enivrés de leur succès temporaire, oublient

que l'application de la loi de l'« œil pour œil et dent pour dent » ne leur serait guère favorable, vu que nous avons vingt fois plus d'yeux et de dents, et que les Européens auront un jour autre chose à faire que de soutenir leurs revendications en leur servant bénévolement de gendarmes. M. Clemenceau n'est pas éternel et les Français n'iront plus se faire casser les os en Orient pour réaliser les rêves du Saint Père, exterminer cette maudite engeance de Turcs et remplacer la question arménienne en Turquie par une question turque en Arménie autrement grave et grosse de conséquences.

Quel que soit le sort futur de l'Anatolie orientale, à quelque puissance impérialiste qu'on veuille l'adjuger sous la forme hypocrite du mandat, quoi qu'on puisse déblatérer ou écrire à ce sujet, il y a un état de choses qui défie toute combinaison factice ou arbitraire. Le flux de l'Océan ne menace pas, il monte, il submerge. Quand, dans une maison habitée par quatre personnes, il y en a une qui n'est pas d'accord avec les trois autres et qui cherche à les dominer ou à les chasser de la maison, avec l'aide des voisins ou des étrangers, il y a beaucoup de chances que les trois se réunissent pour jeter la quatrième par la fenêtre, à moins que celle-ci ne se décide à se mettre d'accord avec elles; ou bien les voisins devraient venir exterminer les trois autres. Entourés par les Turcs au nord et à l'ouest, par les Turco-Per-sans à l'est et par les Kurdo-Arabes au sud, les Arméniens n'ont d'autre alternative que de vivre en bonne intelligence avec les Musulmans ou de quitter le terrain. La preuve que leurs ambitions politiques éveillent l'antipathie et l'hostilité de tous leurs voisins indistinctement, c'est que partout, non seulement au Kurdistan, mais au Caucase, en Syrie et en Egypte, nous assistons en ce moment, à leur égard, à des explosions de l'animosité populaire qui ne s'étaient pas manifestées tant qu'ils s'étaient abstenus d'avoir des visées politiques aussi démesurées.

Et comment ne pas être indignés quand nous sommes témoins, même après la guerre, des campagnes les plus furibondes de dénigrement, étayées des plus ignobles calomnies, qui aient jamais été menées contre les Musulmans; quand nous

voions des Arméniens comme Nouradounghian Efendi, que nous avons élevé aux postes les plus importants de l'Empire ; à qui, comme ministre des Affaires Etrangères, nous avons confié tous nos secrets d'Etat, se rendre clandestinement à Paris pour y appuyer les revendications de Boghos Nubar, fils et petit-fils de hauts fonctionnaires égyptiens devant exclusivement leur position, leur fortune et leur notoriété aux Musulmans. Tels sont les chefs qui, après les meneurs du Tachnak et de Droschak, creusent la tombe des pauvres Arméniens qu'ils prétendent libérer. Il est loisible de constater que le rédacteur en chef *arménien* de *La France Extérieure*, — qui pourrait tout aussi bien s'intituler « la France Arménienne », — n'a pas une plus haute idée de ces leaders nationalistes. Quand une nation ne trouve pas à mettre à sa tête des hommes d'une plus grande envergure politique, morale et intellectuelle, on est vraiment mal venu de parler de sa culture et de sa maturité. Sans compter qu'on ne connaît pas un seul monument qui rappelle palpablement ce qu'on entend par l'ancienne civilisation arménienne à laquelle les Turcs peuvent opposer mille monuments qui manifestent et éternisent les particularités de leur civilisation raciale, je dénie aux Arméniens actuels toute supériorité sur les Turcs. Sauf quelques artisans et quelques demi-lettrés, disciples des pasteurs allemands et américains qui, dans leurs villages, s'érigent en surhommes chrétiens, regardant les paysans musulmans du haut de leur quart de culture, les Arméniens n'ont guère produit des types d'humanité plus remarquables que les Turcs, dont les Européens, dans leurs rapports, sont unanimes à reconnaître la finesse, la bonté, la noblesse et la culture d'esprit.

Sans vouloir entrer dans des polémiques personnelles que je méprise, je demande que l'on établisse contradictoirement l'identité de tous ceux qui se font les avocats de l'Arménie contre la Turquie. On verra alors quelle importance ils s'attachent à leurs déclarations. Je récuse formellement les témoignages des missionnaires fanatiques, des publicistes vénaux et des diplomates ignares qui se sont attelés à cette propagande. Rien n'est plus facile à mettre en relief que le fanatisme obtus des premiers, le parti-pris ridicule des seconds et l'ignorance

grotesque des derniers. Il suffit qu'un missionnaire trop intrigant, chassé de Turquie en raison même de ses agissements extra-évangéliques, rédige contre nous un libellé, naturellement forgé de rancune et de dépit, pour que s'en empare le premier collaborateur venu d'un journal à qui le Comité arménien offre un dîner agrémenté de quelques billets de mille et que se constitue ainsi le noyau d'une campagne qui fera boule de neige, le publiciste payé s'en référant au missionnaire expulsé, un troisième citant les deux premiers et ainsi de suite, le dernier, celui qui ne connaît absolument rien de la question, étant toujours plus catégorique que le premier.

Et comme les milieux ententistes sont politiquement préparés à avaler de pareilles couleuvres, à ressasser les sempiternelles rengaines gladstoniennes, qui ont fait école en France et en Angleterre — où il y a des gens qui en vivent et des politiciens qui s'en font une spécialité ou un tremplin parlementaire à l'instar de cet ultra-fanatique de Denys Cochin et du haineux Buxton — il était facile aux stipendiés en mal de sujet et d'argent d'exagérer sans limite et sans vergogne la pâture que leur apportaient les charlatans de la religion et du journalisme.

Je laisse à un patriarche arménien, *Mgr Khorène Achikian* le soin de faire justice des agissements des missionnaires :

Les missionnaires protestants, dit le patriarche, dans son *Histoire Arménienne*, dispersés en grand nombre dans différentes parties de la Turquie, continuaient à faire progresser et à développer, au sein du peuple arménien, la tâche et l'activité de leurs confrères étrangers ; ils exaltaient la puissance et les sentiments humanitaires des Anglais ; ils prêchaient que, grâce au concours de ces derniers, l'heure de l'émancipation des Arméniens et celle de l'autonomie de l'Arménie sonneraient très prochainement. Les institutions scolaires qu'ils avaient fondées dans divers endroits n'étaient d'ordinaire que des fourneaux ardents et fumants où se forgeaient en secret des projets séditions. Et les Arméniens croyaient naïvement, pour ne pas dire bêtement, à leur patriotisme, et, aux risques et périls de leur existence, ils allaient audacieusement s'exercer à l'hostilité et à la lutte contre les autorités, et tout cela au milieu d'une population musulmane innombrable et armée.

J'espère qu'après tous les faits cités, ces assertions d'un patriarche arménien valent tout au moins celles des Bryce,

Lepsius et consorts, qui soutiennent *urbi et orbi* l'innocence immaculée de tous les Arméniens de Turquie sans exception.

Je récuse donc catégoriquement aussi bien l'autorité que la bonne foi des politiciens comme Bryce, des pasteurs comme Doumergue, doyen de la Faculté protestante de Montauban et Lepsius, président de la mission évangélique allemande; des reporters ou journalistes, comme Henry Barby et René Pinon, qui n'ont jamais rien compris aux questions d'Orient et qui ne parlent de l'Islam qu'avec les préjugés de leur état, la haine des croisés où le mépris des demi-savants.

Les 160 rapports du dossier de Lord Bryce ne représentent qu'un fatras de gémissements oratoires ou d'allégations dramatiques de l'une des parties plaignantes; il y manque, de l'aveu même du compilateur, la preuve du contre interrogatoire. Lord Bryce et M. Toynbee ont évité avec soin tous les témoignages qui pouvaient ne pas contribuer à la défense de leur thèse. Avec des sources d'informations aussi fécondes que les comités révolutionnaires arméniens, les consuls et les missionnaires intéressés à imaginer et à créer tous les jours de nouveaux incidents en vue de faire valoir leur intervention, les factum dans le genre de celui de Bryce, professionnels de la turcophobie, se passent de commentaires.

M. Arnold J. Toynbee est un historien novice, patronné par Bryce, qui ignore tout du statut juridique des non Musulmans en Turquie. La lecture de l'ouvrage de M. M.-P. Brown, ancien chargé d'affaires américain en Turquie lui serait de beaucoup d'utilité.

Le Rapport secret du Dr Lepsius peut être logé à la même enseigne. C'est à Constantinople même d'où il fut expulsé et non en Anatolie que le Dr Lepsius recueillit, dans les bureaux des missions évangéliques, les matières de son rapport. Il n'est donc pas un témoin mais un simple rapporteur. Et ceux dont il tient ses renseignements sont les missionnaires mêmes qui, par suite de leur solidarité politique trop prononcée avec leurs ouailles, avaient été éloignés de leur résidence.

Du reste son fameux rapport, sur lequel on a fait tant de bruit, est un tissu d'erreurs et de contradictions. Ce qu'il dit

particulièrement des actes insurrectionnels de Zeitoun, de Kara Hissar et de Van — qui sont antérieurs aux mesures de déportation décrétées seulement dix mois après la déclaration de guerre — est démenti par les dépositions mêmes des témoins dont il a soin d'élaguer les aveux compromettants.

Avant d'être les suppôts du tzarisme, les Arméniens furent la nationalité cliente de l'Angleterre en Orient où chaque puissance protégeait une communauté pour intervenir dans nos affaires sous prétexte de la défendre. Au fond, les Puissances ne se moquaient pas mal de ces nationalités, mais s'en servaient pour exercer à nos dépens leur impérialisme. Dans un récent ouvrage de Sir Thomas Barclay sur le Président Wilson, je relève ces lignes suffisamment éloquents par elles-mêmes : « Ceux qui demandent aux hommes d'Etat des élans de générosité gratuite demandent ce qui, dans les pays anglo-saxons, peut être regardé comme un simple abus de la confiance publique. »

En 1894 (*Livres Jaunes, 1893-1897*), M. Cambon, ambassadeur de France à Constantinople — aujourd'hui à Londres — écrivait au Quai d'Orsay :

« Le Cabinet Gladstone attira les mécontents arméniens, les groupa, les disciplina. Il leur promit son appui. Dès lors, le Comité de propagande s'établit à Londres où il prit ses inspirations. »

Les Arméniens loyalistes tentèrent de réagir contre cette influence extérieure. Les patriarches Mathéos Tchouhadjian et Kévork Tahtadjian excommunièrent leurs coreligionnaires qui avaient embrassé le protestantisme. Le plus savant et illustre prélat qu'ait eu la communauté arménienne, Mgr Ormanian, ne cessa d'exhorter ses coreligionnaires à réaliser une union de plus en plus intime avec les Turcs. Les patriarches des Arméniens catholiques prêchèrent également toujours le dévouement à l'Empire. Mais le protestantisme, introduit par les Américains et protégé par l'Angleterre, faisait sourdement son œuvre. *Le Hayasdan*, journal de Hagepian et toutes les publications subversives et révolutionnaires étaient distribuées dans l'Empire Turc par les soins des bureaux de la poste

anglaise, des consulats britanniques et des missionnaires anglicans.

Un vénérable prélat, Hrant Vartabed, de la congrégation d'Armache, n'a pu s'empêcher d'écrire au sujet de ces intrigues :

« Il y a à peine quelques dizaines d'années, le fait de la formation en Turquie, des communautés protestantes, leur protection par l'Angleterre et les Etats-Unis d'Amérique, les discordes et les dissensions survenues au sein de notre église et de notre peuple, tout cela prouve-t-il autre chose que l'indigne conduite des puissances occidentales qui se déclarent civilisées mais ne se font pas scrupule d'exploiter le sentiment le plus sacré, celui de la religion ? »

Et à propos du patriarche Kévork V qui se fit l'instrument du tzarisme et trahit les Arméniens de Turquie, le même prêtre ajoute : « Et s'il fallait mettre dans la balance Jérusalem et Etchmiadzine, le monastère de St-Jacques et celui d'Etchmiadzine, le catholicos Sahag et Kévork V, je crois que celle-ci pencherait toujours du côté des premiers. Jérusalem est le lieu de pèlerinage proche et favori des Turco-Arméniens. La congrégation de St-Jacques représente une plus grande valeur morale que les efféminés et parasites d'Etchmiadzine qui n'ont jamais eu d'autre occupation que d'amasser des roubles et de fomenter des intrigues ; le catholicos Sahag est un pasteur plus énergique et plus éveillé que Kévork V qui est l'instrument décrépît des visées malfaisantes du Tachnagtzoutioun, et pour lequel un vénérable et haut prélat s'écriait dans le temple, le jour solennel de son élection : *Un homme qui reçoit des pots de vin ne peut pas être élu Catholicos des Arméniens*, parce que si Kévork Souréniantz, qui s'est fait évêque en payant des pots de vin, devient Catholicos, il agira inévitablement de la même manière pendant son catholicosat. »

Hrant Vartabet, se faisant enfin l'écho de tous les Arméniens demeurés fidèles à leur foi et à leur patrie dit dans son ouvrage : « Nous ne voulons ni les cuirassés d'Albion, ni les baïonnettes de Marianne, ni la protection de l'autocratie orthodoxe, nous haïssons tout cela de tout notre cœur et de toute notre âme. Les sottes réflexions religieuses du Moyen-âge, les

calculs politiques dissimulés sous le voile religieux des temps modernes, n'obscurcissent plus nos esprits clairvoyants et notre prévoyance ne permet même pas le contact de l'Eglise arménienne avec l'Angleterre protestante, la France catholique et la Russie orthodoxe ; et cela non pas par superstition ou fanatisme, cette tâche ne pouvant même pas effleurer l'Eglise arménienne qui a déjà donné plusieurs coups de cravache aux missionnaires et aux propagandistes. Nous voulons voir l'Eglise arménienne autonome, exempte de toute influence religieuse qui entamera sa valeur intérieure et la fidélité gardée depuis des siècles envers l'Évangile et la Chrétienté. »

Quant à M. Morgenthau, ex-ambassadeur des États-Unis à Constantinople, israélite comme ses deux prédécesseurs, il s'est pendant son séjour en Turquie, tout particulièrement occupé de la question sioniste. Cet éminent diplomate, qui ne connaissait pas plus un mot de turc que de français, n'avait d'autre moyen d'étudier le pays et de se faire une idée des problèmes qui l'agitaient, que de recourir aux lumières et aux rapports de son premier drogman, Schmavonian Efendi, un Arménien, le chef de la communauté arménienne protestante, qui était l'âme et la cheville ouvrière de l'ambassade.

Les conversations des ministres, les bruits de la ville, tout était rapporté, traduit à l'ambassadeur par ce drogman arménien, aidé de plusieurs autres satellites de même race. Quelque israélite que soit M. Morgenthau, sa candeur, sa bonne foi d'honnête Américain ont dû être forcément surprises par son subalterne qui ne pouvait que plaider les intérêts arméniens. Il est regrettable que M. Morgenthau ait compromis son nom en le plaçant sur un livre qui aurait dû être signé de son drogman. Autant que je me souviens, M. Morgenthau ne savait comment exprimer sa reconnaissance envers les Turcs pour la façon bienveillante dont ceux-ci traitaient les Israélites ; j'en appelle au témoignage de Son Eminence Nahoum Efendi, grand rabbin de Turquie. N'est-il pas surprenant que ces Turcs si doux pour les Juifs sans aucune défense, deviennent si terribles envers les Arméniens ? De deux choses l'une : ou M. Morgenthau a été constamment dupe de son entourage ou il a

publié cette élucubration sous sa propre signature pour complaire au fidèle protestant qu'est M. Wilson.

Pour ce qui est de Mandelstam, autre Israélite, ex-drogman de l'ambassade de Russie à Constantinople, cette vipère que l'amitié et la bienveillance turques ont couvée pendant quinze ans, ce malfaiteur que nous avons reçu avec confiance, qui nous a tous trahis comme seuls savent le faire les Juifs quand ils se mêlent de trahir, et qui rage de ne les avoir pas su complètement duper, son témoignage vaut ce que valent son honorabilité, sa loyauté, qui ne sont guère à la hauteur de la nuisance de son venin. Mandelstam, lui aussi, avait pour factotum à l'ambassade de Russie des Arméniens, dont le fameux Léon Hadjibiar, impliqué dans des affaires anarchistes. Le tzarisme qui persécutait les Arméniens du Caucase protégeait ostensiblement ceux de Turquie qui devaient lui ouvrir les portes de l'Anatolie, ainsi qu'ils l'ont fait. En 1913 et 1914, c'est encore Mandelstam qui tire les ficelles du mouvement arménien; malaxe, élabore le fameux programme des Réformes tendant à détacher virtuellement l'Arménie de l'Empire; complotte avec Zohrab en le faisant passer par les toits des maisons, prépare l'insurrection, soudoie les révolutionnaires, distribue les tracts et pratique un système étendu d'espionnage qui laisserait dans l'ombre tout ce qu'un gouvernement a pu tramer dans ce genre en pays étranger. Mandelstam appartient à cette catégorie de fonctionnaires diplomatiques qui ont ravalé la carrière et discrédité leur propre gouvernement par leurs excès de zèle. Ce Juif, de la race des victimes des Pogroms, était un des instruments les plus malfaisants dont le tzarisme, le panslavisme et l'orthodoxie rouge des Raspoutine aient pu se servir dans leur œuvre de destruction et de dissolution en Orient. Le témoignage d'un homme qui, dans un domaine autre que la politique, aurait eu la main dans des agissements clandestins aussi malpropres, serait-il reçu en justice ?

Quant aux maquignons du journalisme de l'acabit de Barby, qui exploitent effrontément la crédulité publique et les bas instincts de la bourgeoisie, je laisse à l'*Humanité* le soin de faire justice de leur singulière loyauté et de leur alarmisme suspect. Sous le titre de « Bourrage de crânes » l'organe du

parti socialiste français publiait dernièrement ces lignes qui ont retenu mon attention et sur lesquelles j'attire celle de mes lecteurs impartiaux :

« Le *Journal* ayant envoyé au Vésinet ou à Clamart, un journaliste à tout faire, *M. Paul Erio, qui fabriquait d'horribles dépêches datées de Pétrograd*, a été facilement convaincu de bourrage de crânes, par la simple constatation qu'une lettre ne pouvait franchir la distance qui sépare Pétrograd de Paris, dans les conditions actuelles, avec la rapidité annoncée par le *Journal*.

« La feuille de Bolo et Letellier ne s'est pas découragée. Elle publie actuellement des récits fantasmagoriques de *M. Henry Barby, qui prétend revenir du Caucase*. Nous voulons bien, mais le monsieur exagère, quand il brandit un soi-disant « décret » d'une vague association anarchiste de Samara, pour attribuer aux bolchévistes le projet d'instituer la « Communauté des femmes ».

« On voit bien décidément que *M. Barby...* arrive. Il ignore qu'on nous a déjà fait plusieurs fois le coup du communisme des femmes en Russie, et que cela ne prend plus.

« Quant au récit des événements du Caucase, il suffit de le comparer à celui d'un membre de la Croix-Rouge américaine, publié par le « *Cambridge Magazine* » et reproduit par le « *Journal du Peuple* » d'aujourd'hui pour constater que — heureusement — les témoins se suivent et ne se ressemblent pas. »

L'Europe et l'Amérique ajoutent ou refusent créance aux reportages des journalistes selon qu'ils sont conformes ou non à leurs désirs. Depuis quelque temps, les journalistes américains, qui ne sont plus en odeur de sainteté en France, sont presque tous taxés d'erreur ou d'exagération. Hier, dans le *New-York Times* cité par le *Matin*, le Dr Bohn mettait publiquement en doute la bonne foi de la mission Bullitt-Stephens en Russie. Mais si Mrs. Bullitt-Stephens avait émis les mêmes fantaisies contre les Turcs, tout le monde chrétien se serait empressé d'y souscrire.

M. René Pinon, — disciple ou condisciple de Tardieu dont, de l'aveu du sénateur Gervais, on retrouve la main dans toutes les machinations d'Isvolsky, à Paris, et toutes les affaires de chantage contre la Turquie, — M. René Pinon, qui passe pour un des plus habiles publicistes français, écrivait (*Revue des Deux Mondes*, 1915) en parlant des conséquences de la Convention de Chypre :

« Elle explique comment l'Arménie pour son malheur devint entre les mains des Anglais, un bastion avancé destiné à arrêter l'expansion russe. Influence russe et influence anglaise se battirent sur le dos des Arméniens ». Remplacez le mot influence par intrigues et vous aurez une idée juste des tiraillements politiques dont les pauvres Arméniens étaient l'objet passif et l'instrument aveugle.

Après avoir si bien mis le doigt sur la plaie, diagnostiqué le mal et découvert les causes réelles des malheurs qui se sont abattus sur l'Orient, M. Pinon, mu on ne sait par quelles bizarres associations d'idées, rend les Turcs responsables de tous les péchés de Sem et de Japhet, depuis qu'il s'est fait l'avocat spécial des Arméniens. Dans sa nouvelle préface aux *Massacres d'Arménie*, M. René Pinon prend à partie les savants de l'empire voisin : « Chez ceux-là même, dit-il, nulle trace de cette objectivité dont ils prononçaient si volontiers le mot ; nul indice, pas plus chez les hommes de science que chez les hommes de foi, d'une conscience capable de réagir, au nom de la loi morale, contre les entraînements de la passion nationale. L'élite se confond dans la masse ou, si elle la dirige, c'est pour l'égarer plus sûrement. »

C'est l'histoire de la paille et de la poutre. Dans notre pauvre milieu intellectuel turc, je pourrais citer dix ou vingt hommes de lettres qui ont continuellement réagi contre le courant officiel et se sont abstenus, durant la guerre, de préférer le moindre mot désobligeant pour la France. En France, de l'Académie aux habitués des cafés littéraires du Quartier, à part de très rares écrivains qui se sont tu et cachés, tous ceux qui tenaient la plume se sont faits les plats valets de l'Elysée ou ont tremblé devant les foudres de Clemenceau. Est-ce cela de l'objectivité ? La guerre générale a-t-elle fraisé à ce point les cervelles européennes ?

Quel est l'écrivain français qui ait eu l'audace, voire depuis l'armistice, d'étudier contradictoirement, même une question qui ne concernait pas directement la France ? Il n'y a que Pierre Loti, Barthou, Saglio et deux ou trois autres qui aient osé ouvrir la bouche en faveur des Turcs qui comptent pour tant de nombreux amis en Occident.

Le grand maître de la littérature française, Anatole France, s'est abaissé jusqu'à préfacer le livre d'une petite aventurière arménienne qui laisse suffisamment entendre son genre d'existence dans la « Danseuse de Schamakha » pour qu'il soit nécessaire d'entrer à ce sujet dans des détails. Et M. Lucien Descaves de s'extasier sur la littérature et les révélations de cette délicieuse artiste de vingt-huit ans, figurante dans le « Paradis de Mahomet » à la Renaissance et qui, en 1912 ou 1913, quand je la rencontrai, ne connaissait pas un mot de français et n'avait pas, que je sache, d'antipathie pour les Turcs. Quatre ans lui ont suffi pour devenir littérateur de langue française et mangeuse de Turcs. Je ne parle pas des Messieurs Chancel qui, comme dans l'*Illustration* du 19 avril, trouvent moyen de s'en prendre aux Turcs des massacres de Halep, ville syrienne habitée par une majorité écrasante d'Arabes et placée en ce moment sous l'occupation des troupes anglo-chérifiennes. A ce compte-là, il n'y aurait pas non plus de raison pour ne pas accuser les Turcs des récents massacres d'Arméniens en Egypte ou de Grecs en Russie et de tout autre crime qui se commettrait n'importe où au monde. Décidément, c'est un cauchemar ! Pardonnez-leur, Seigneur, parce qu'ils ne savent vraiment ce qu'ils écrivent.

Quel dommage qu'un si grand nombre d'illustres français dont les œuvres étaient notre pâture intellectuelle aient été victimes de la psychose de guerre, du régime clémenciste et demeurent mutilés de l'esprit pour le reste de leurs jours. Selon l'expression de Rivarol « les grands écrivains sont tous corrompus par l'Événement ». Va-t-il donc falloir attendre toute une génération pour goûter à nouveau la pensée et la littérature françaises ? M. René Pinon, qui s'attaque inconsidérément aujourd'hui à ceux qu'il prônait la veille, ferait bien mieux de méditer sur ce danger national et de laisser les Turcs et les Arméniens arranger leurs affaires entre eux. Après avoir semé la zizanie entre les Orientaux musulmans et chrétiens, en vue de leurs propres intérêts politiques, après les avoir fait massacrer les uns par les autres en exaltant tantôt la passion des uns, tantôt l'ambition et la cupidité des autres, il serait de la plus élémentaire décence que les Européens, au lieu de s'acharner sur les

Turcs, gardent enfin le silence et fassent plutôt *mea culpa* avec toute la contrition possible.

Les campagnes entreprises par les étrangers n'ont eu jusqu'ici d'autre résultat que celui d'envenimer nos débats intérieurs. Nous vivions beaucoup mieux avec les Arméniens, et ceux-ci étaient bien plus heureux et tranquilles quand des interventions étrangères ne se produisaient pas, soi-disant pour soutenir leurs droits et leurs revendications.

J'insiste sur le point de vue que j'ai développé dans *Les Turcs et la Question d'Arménie* et, au fur et à mesure que la lumière se fait sur les événements, je considère, avec plus de certitude que jamais, les deux nations turque et arménienne comme également innocentes et irresponsables, leurs meneurs comme également coupables et criminels.

Le Dr Johannès Lepsius lui-même, qui n'est guère suspect de turcophilie, est catégorique à cet égard :

La population turque, qui vivait partout en paix avec les Arméniens, a souvent désapprouvé la déportation de ses concitoyens et élevé des protestations auprès des autorités contre leur extermination. La population turque d'Erzeroum a adressé une requête au gouvernement central. Les Turcs d'Alaschkert ont télégraphié à Constantinople pour protester contre le traitement infligé aux Arméniens. Les Turcs de Van firent savoir à leurs concitoyens arméniens qu'ils ne combattaient contre eux que parce qu'ils y étaient contraints : une protestation, restée sans résultat, fut élevée par plusieurs notables turcs contre la guerre civile fomentée par le gouverneur. En plusieurs endroits de la région de Nicomédie, la population a essayé d'empêcher le départ des Arméniens. A Adabazar, les musulmans de la ville se rassemblèrent, à la gare, pour s'opposer à la déportation. Le même fait eut lieu à Moudania, de sorte que l'ordre fut d'abord retiré. Dans un village près de Kaisarieh, les Turcs, qui vivaient dans les meilleurs rapports avec leurs voisins chrétiens, refusèrent de laisser partir les Arméniens et déclarèrent au caïmacan que s'il mettait à exécution l'ordre de déportation, ils partiraient eux aussi. Là encore le caïmacan dut retirer provisoirement l'ordre de déportation. La populace a sans doute pris part, dans les villes, dans la mesure où le gouvernement le permit, au pillage des biens des Arméniens, mais nulle part on n'a vu un débordement des passions populaires, mais une occasion bienvenue de pillage. Ce fut le gouvernement qui séquestra les champs, les maisons, les marchandises et le mobilier des déportés pour les mettre, après leur départ, aux enchères publiques à des prix ridicules...

Bien que l'organisation gouvernementale, avec laquelle les auto-

rités militaires agissent de concert, soit seule capable de mettre à exécution une mesure comme celle de l'expropriation et la déportation du peuple arménien, ce fut cependant le « Comité Union et Progrès » et ses organes dans les provinces qui furent l'âme de toutes ces entreprises. Il veillait à ce que les affaires réussissent à souhait et ne fussent nulle part empêchées par des sentiments de bienveillance ou d'humanité. En particulier, les clubs jeunes-turcs tenaient entre leurs mains l'organisation des bandes pour lesquelles on employa tous les éléments utilisables : tribus kurdes, célèbres bandes de brigands et de criminels relâchés des prisons. On ne peut faire à la population turque le reproche d'avoir attaqué, « d'une manière illégale, pour s'aider elle-même », ses concitoyens arméniens avec lesquels elle vivait en paix. »

Je n'avais pas soutenu une autre thèse dans *Les Turcs et la Question d'Arménie* et le *Prolétariat turc* en y apportant de mon côté des faits et des arguments nouveaux. Le député arménien Artine Efendi a clamé ces vérités en maintes occasions.

Le général russe Mayewsky, qui a longtemps habité et étudié l'Anatolie orientale, — dite Arménie par ceux qui ignorent la géographie moderne, — affirme à plusieurs reprises que « les Turcs forment le meilleur élément, par rapport non seulement à la population musulmane, mais aussi à tous les peuples de l'Asie Mineure. La plupart des vices attribués aux Turcs par la presse russe et européenne sont absents de leur caractère. S'il faut dire la vérité telle qu'elle est, il importe de savoir qu'en Orient ce ne sont pas les musulmans qui sont les barbares, mais bien les chrétiens. »

Il n'est jamais venu à l'esprit des Turcs de douter du loyalisme de la totalité des Arméniens. Ni les uns ni les autres n'ont besoin de se réhabiliter ou de faire amende honorable. Il est seulement nécessaire que les deux nations recherchent, désignent et punissent, chacune de son côté, les coupables qui ont provoqué et perpétré ces persécutions réciproques. Je comprends, je respecte la douleur arménienne et j'y prends une part sincère ; mais je voudrais que les Arméniens sentent également nos douleurs et y participent non moins loyalement ; que chaque race confesse ses torts et se désolidarise d'avec ses agitateurs. Telle est ma conviction personnelle, fruit d'études et de constatations non moins étendues que celles de tous les publicistes étrangers qui traitent académiquement ou

fanatiquement de la question. Qu'elle plaise ou non, peu importe. C'est l'opinion d'un Turc absolument indépendant, n'ayant appartenu et n'appartenant à aucun parti politique; d'un Turc qui a fait et écrit tout ce qu'il a pu en faveur des Arméniens tant que ceux-ci étaient en danger, et qui essaie de rendre les mêmes services à ses frères de race voués aujourd'hui au dénigrement systématique, aux calomnies insidieuses, à l'hostilité forcenée d'un groupe de monomanes arméniens et grecs protégé par le Comité des Croisés de Paris. Je l'ai dit et je le répète : les Turcs n'ont absolument rien à se reprocher ni à se faire pardonner; ils n'ont à rougir de rien. Que les peuples qui ne se sont pas laissé aussi docilement conduire par de mauvais bergers leur jettent la première pierre! Les Turcs ont combattu comme des lions pendant la guerre; ils ont souffert plus que n'importe quel autre peuple et si, en s'abritant derrière La Fontaine, on pouvait dire que «...c'est être innocent que d'être malheureux!», ils le seraient doublement, voire triplement, parce qu'ils ont souffert des exactions de leur propre gouvernement, de leurs ennemis extérieurs et des terroristes arméniens. L'auteur du « Problème Turc », un fervent catholique levantin qui nous est présenté par Victor Bérard, vient de décrire, en des pages admirables d'émotion, les souffrances surhumaines de ces Turcs, de ces pauvres paysans affamés, brutalisés, saignés à blanc, torturés qui demeuraient doux comme des enfants meurtris: « Et quand ils sentaient que la Grande Heure était venue, leur visage se faisait impassible et grave, et ils mourraient noblement sans un geste, sans une plainte, dans l'unique grandeur du silence..... De l'Océan Indien aux Balkans, de la frontière de Perse à la mer Ionienne, qui creuserait le sol trouverait à chaque pas les os des paysans anatoliens. »

Malgré tout, je puis affirmer que cette race, noble entre toutes, que la souffrance a réveillée de sa léthargie, ne nourrit aucune animosité envers ses concitoyens chrétiens. Les Arméniens intelligents et pratiques finiront par le comprendre. Nous ne saurions donc jamais assez condamner les agitations et les attaques intempestives, les appels déplacés à l'Europe, qui enveniment nos querelles. C'est une lourde erreur psycholo-

gique que de continuer à cultiver la haine chez les deux nations. Cet entraînement peut nous mener derechef à des événements graves. Si on laissait l'excitation populaire gagner à la main, la dernière chance d'accommodement s'évanouirait. Nous savons par une cruelle expérience qu'un peuple ne peut pas faire tort à un autre sans empoisonner son propre avenir. Que les Arméniens en profitent aussi.

Tant que durera le frémissement des peuples devant les souffrances étalées, nous devons évidemment nous résigner à une attitude de déférente réserve.

Il est des blessures qui sont longues à se cicatrizer. Tout dépend toutefois des soins qu'on y apporte. Notre devoir à nous, qui sommes plutôt des conducteurs, est de réagir constamment, inlassablement contre les courants négatifs, en faisant tout d'abord litière de nos rancunes personnelles. Je sais bien que notre voix aura de la peine à dominer l'immense plainte des multitudes déchirées. Les pêcheurs en eau trouble, les agitateurs impénitents, ne s'arrêteront pas en si bon chemin. Ils exhorteront les démagogues à renchérir sur leurs exhubérantes réclamations, attiseront les haines, aggraveront les difficultés et rendront très ardue notre œuvre de rapprochement; leurs sottises velléités impérialistes, leurs flots d'outrages exacerbent encore ces rapports. Mais j'espère que l'élite intelligente saura braver ces dangers et affronter les critiques acerbes auxquelles l'exposera cette réaction contre les passions toujours véhémentes. C'est pourtant cette réaction qui, en dernière analyse, est seule capable de sauver l'Orient.

On ne boude pas devant les faits. Il suffit pour cela de montrer un tableau exact de la situation, au lieu de chauffer à blanc l'enthousiasme des foules induites en erreur.

Ainsi que je pense l'avoir démontré, il y a eu tant de mal fait de part et d'autre qu'honnêtement parlant on ne sait plus où finit la provocation, où commencent les représailles et les vengeances. Ce qu'il y a de certain, c'est que provocations et massacres coïncident avec les interventions étrangères. Le débat tourne dans un cercle vicieux. Il faudrait bien pourtant mettre fin à ces répercussions de haine et à ces continuels enfantements de colère qui nous entraînent à de nouveaux

abîmes de misères et de douleurs. Aujourd'hui, ce sont les Turcs qui dénoncent les Arméniens comme ayant contribué à l'effondrement de leur Empire et au massacre de centaines de milliers de leurs congénères d'Anatolie Orientale, tandis que les Arméniens les accusent d'avoir voulu les exterminer pour ne pas obtempérer à leurs revendications légitimes. Leur lutte n'a profité et ne profitera ni aux uns ni aux autres. Dans les pays endeuillés d'Orient, une clameur s'élève au-dessus de l'hallali des hécatombes. C'est la volonté unanime de paix qui se manifeste comme la plus ardente des convoitises. La vérité est là. Il serait criminel de n'en pas tenir compte.

Dans son introduction au Rapport de l'enquête Carnegie de 1913, M. d'Estournelles de Constant écrivait :

« Les vrais coupables dans cette longue suite d'exécutions, d'assassinats, de noyades et d'incendies, de massacres et d'atrocités ne sont pas les peuples, ne nous lassons pas de le répéter : une grande pitié domine ici l'indignation ; les vrais coupables sont ceux qui trompent l'opinion et profitent de son ignorance pour jeter à tout propos l'alarme, sonner le tocsin, pousser leur pays à la haine des autres pays ; les vrais coupables sont ceux qui sacrifient à leur intérêt personnel mal compris l'intérêt général, ceux qui poursuivent pour leur pays une politique stérile de conflits et de représailles, alors que pour les petits comme pour les grands, il n'y a plus pour personne de salut, plus d'issue en dehors de l'union et de l'esprit de conciliation. »

Aussi, est-ce avec infiniment d'amertume et de dépit que nous constatons que chaque fois qu'ils veulent arc-bouter leurs revendications territoriales de quelques arguments qui parlent aux masses, les politiciens arméniens réchauffent et réservent des récits de massacres destinés à canaliser l'opinion en leur faveur et contre les Turcs. Cette méthode est devenue, à l'imitation des Grecs, un truc politique auquel les benêts et les dévots se laissent encore facilement prendre. Les principes d'humanité servent admirablement à cacher les raisons d'opportunité et d'ambitions politiques. Comme les chiffres des statistiques n'étaient pas leurs arguments nationalistes, nous entendons maintenant parler à tout bout de champ des *voix des morts*, dans des plébiscites éventuels ; dans ce cas, il faudrait aussi tenir compte des voix des trois millions de victimes et martyrs turcs.

Toutefois ces procédés retors, qui ont pour effet immédiat de pousser les Turcs à bout, ne sauraient influencer les décisions qui seront bientôt prises sur les destinées des nations orientales, décisions dans lesquelles, pour être applicables, on ne saurait ne pas tenir compte de tous les facteurs ethniques, religieux, économiques et géographiques en jeu.

Ainsi que le déclarait M. Hadissof, ministre des Affaires étrangères de la *République arménienne du Caucase, constituée sous l'égide ottomane*, les Arméniens de Turquie ne songent plus à se séparer de l'Empire Ottoman et les affaires relatives à la situation des Arméniens de Turquie ne doivent même pas faire l'objet de pourparlers entre le gouvernement Ottoman et la dite république. Nous ne pouvons être, en effet, le voisin d'un Etat qui aurait plus de sujets chez nous que dans ses propres frontières ou qui engloberait plus de nos congénères que des sujets de sa propre race. Si par accident une anomalie pareille venait à se produire, elle ne saurait exister. Il faut pourtant avoir l'équité de reconnaître que personne n'y songe sérieusement en Europe, sauf Nubar et ses acolytes, qui ont trop tonitrué sur ce thème pour reculer sans confusion.

« Je suis convaincu, a encore déclaré Hadissof en 1918, que les relations entre l'Empire Ottoman et la République arménienne sont actuellement excellentes et qu'il doit en être de même à l'avenir. Tous les partis politiques arméniens professent à ce sujet les mêmes opinions. Le maintien de ces bonnes relations de voisinage constitue un des points essentiels du programme suivi par le gouvernement arménien dont je suis le Ministre des Affaires étrangères. »

Nos Grands-Vézirs Tewfick et Férid Pachas ne se sont pas exprimés autrement et n'ont pas montré moins de bonne volonté pour réparer les sanglantes erreurs d'un passé où gisent également trois millions de héros et de martyrs turcs.

Le journal arménien *Hayrenik* s'exprime de la même façon (28 juin 1918):

« Le réveil de l'esprit révolutionnaire parmi les Arméniens de Turquie est la conséquence des excitations russes. La Russie distribua des armes aux révoltés, leur offrit toutes sortes de facilités et encouragea

de toutes les façons les tendances centrifuges de la population des frontières.

« La politique hostile poursuivie envers la Turquie par la Russie, ennemie séculaire de l'Empire Ottoman, enhardissait également les Arméniens du Caucase. C'est à cause de ces Caucasiens que des rencontres sanglantes se sont produites entre les deux éléments amis. Heureusement cet état de choses n'a pas eu plus de durée. A la suite de la révolution russe, les Arméniens du Caucase se rendirent compte que leur salut ne résidait que dans la Turquie et ils lui tendirent la main.

« La Turquie a voulu oublier les événements passés; elle a, d'une façon chevaleresque, serré cette main. Par cela, nous considérons la question arménienne comme solutionnée et passée à l'Histoire.

« Le sentiment de méfiance et d'hostilité réciproques, dû à la conduite de quelques aventuriers qui étaient les agents de l'étranger, doit disparaître pour ne plus entraver les progrès de la patrie commune. »

J'ai la ferme persuasion que l'avenir de l'Orient, de ce malheureux Orient ployé encore sous le faix de l'angoisse et de la douleur, réside dans une étroite collaboration des facteurs ethniques qui le composent et non dans les efforts des uns tendant à éliminer les autres avec des concours étrangers. Plus que jamais Turcs et Arméniens ont besoin de sceller le bloc des résistances nationales. La disparition des premiers entraînerait celle des seconds. L'égoïsme sacré de D'Annunzio n'est pas de mise en Orient.

Ce qui a jusqu'ici exaspéré les Turcs par-dessus tout, a été, je le répète, les appels incessants aux Puissances, les provocations d'intervention étrangère faites par certaines organisations arméniennes.

Le Dr Lepsius n'a pas besoin de nous rappeler qu'il y a eu aussi quelques Ottomans musulmans qui, par opposition de parti, ont sciemment ou inconsciemment pactisé avec l'ennemi pendant la guerre, pendant que leurs compatriotes versaient leur sang aux frontières; mais il n'est pas dit que ceux-là seront considérés comme moins coupables que les Arméniens dont ils sont naturellement aujourd'hui les premiers à excuser les tentatives révolutionnaires. Dans la très faible proportion de 8 à 30 % où ils se trouvent partout en Asie Ottomane, il n'y a pas de convoitise territoriale ni de séparatisme possible pour les Arméniens. Nous vivons dans les meilleurs termes avec eux

quand ils renieront à leur tour leurs meneurs, — comme nous l'avons fait des nôtres — voueront à l'exécration populaire et puniront les énergumènes qui, après avoir massacré des centaines de milliers de Turcs, cherchent à obtenir la séparation complète de nos provinces orientales, dislocation qui ne saurait se réaliser qu'en aliénant l'indépendance d'une majorité de Musulmans absolument réfractaires. On ne peut sortir de ce dilemme. Il ne peut être donné satisfaction aux intérêts particuliers des Arméniens que dans la mesure où le permet l'intérêt général de l'Orient musulman.

Aussi, la seule solution que nous puissions préconiser est-elle le pardon courageux des fautes nationales réciproques, la renonciation franche et expresse aux brigues impérialistes, l'abolition des causes de conflit économique, le châtement bilatéral des agitateurs et l'instauration définitive d'un régime d'ordre et de sécurité, — au besoin contrôlé conformément à l'article 12 du programme wilsonien, — qui permettraient aux deux éléments de vivre et de travailler côte à côte comme ils l'ont fait pendant neuf siècles et plus.

KARA SCHEMSI.

Genève, le 25 avril 1919.

CHOIX DE DOCUMENTS

relatifs aux atrocités commises par les Arméniens sur les Musulmans

PREMIÈRE PÉRIODE

Avant le décret de déportation

Années 1914-1915

N° 1. — Déposition sous serment d'Ali, fils de Suleiman, originaire de Bitlis, émigré actuellement au village de Kayalou de Mardine (vilayet de Bitlis).

C'était vers la fin de février 1915. Les Arméniens de Bitlis et de Van, qui avaient appris de bonne heure que les Russes voulaient occuper Bitlis, se ruèrent sur la population musulmane et se mirent à la massacrer sans pitié, lui barrant le chemin afin de l'empêcher de s'enfuir. Entre temps, mon beau-frère Ali, de 21 ans, sa mère Rébiche, Cheïkh Ahmed de Kazaran, sa femme et un de ses serviteurs ; nos voisins Ahined Oglou et son enfant en bas âge, un octogénaire Hassan, son fils Izzet et deux soldats malades en congé furent victimes de la férocité de ces barbares qui les mirent en pièces.

De notre famille, qui se composait de 17 personnes, 5 seulement ont pu échapper au massacre et cela avec mille difficultés. Un bébé de ma nièce fut jeté en l'air et taillé en deux par ces bandits arméniens.

Ils violèrent les jeunes filles et ensuite ils les traînèrent toutes ensanglantées dans les rues. En somme, des crimes inouïs et indescriptibles ont été commis par les Arméniens sur l'élément musulman.

N° 2. — Déposition sous serment d'Abdul Razak, fils de Kiamil, originaire de Bitlis, se trouvant comme émigré au village de Kayalou de Mardine (vilayet de Bitlis).

Lors de l'occupation de la ville, nous nous rendions matinalement, avec les familles de mon oncle et de mon frère, au pont d'Arablar. Les Arméniens barrèrent notre route et tuèrent devant nous

mon frère, Tcherkess Daout Oglou, Abdul Kadir et sa sœur Eminé.

Nous nous dispersâmes de tous les côtés et, des dix-huit personnes formant notre convoi, cinq seulement ont pu se sauver et arriver à Mardine. Le reste, y compris nos propres enfants, furent emmenés prisonniers ou mis à mort.

N° 3. — Village du Colpik dépendant du Caza de Hizan. Dépôts sous serment de Eboubékir et de Abdul Kérim du dit village (vilayet de Bitlis).

Nous nous trouvions dans des endroits en avant de notre village. Quelques notables s'étaient rendus à Bitlis. A leur retour, ils nous ont renseignés sur la chute de Bitlis. Ayant appris que l'ennemi s'avancait du côté de la commune de Tatique, une partie de nos hommes s'y est rendue dans le but de l'arrêter, tandis que l'autre partie se dirigeait vers Kardjian. Dans l'engagement qui eut lieu avec l'ennemi, nous nous rendîmes compte de l'impossibilité de lui résister longtemps et nous nous empressâmes de sauver nos familles. Pendant ce moment critique, l'ennemi, composé de Russes et en grand nombre d'Arméniens, fit irruption dans notre village par deux points différents et se mit à massacrer la population et incendier les maisons. Quelques-uns d'entre nous ont pu se sauver; mais 150 personnes, parmi lesquelles des femmes, des hommes, des garçons et des filles, n'ont pas pu se sauver et furent tous passés au fil de l'épée.

Ces Arméno-Russes ont commis de tels forfaits qu'à notre retour dans notre village, personne n'a pu retenir ses larmes. Des hommes et des femmes nus, attachés l'un à l'autre, étaient pendus aux arbres; des femmes aux têtes tranchées, aux mamelles coupées, avaient sur leur sein des enfants fendus en deux; les jeunes filles belles avaient été emportées et les autres moins belles mises à mort. Les parties sexuelles des victimes étaient déchiquetées. Les meubles qui convenaient à ces brigands avaient été pris par eux, les autres brûlés sur place.

N° 4. — Déposition sous serment de Ahmed Nourreddine effendi, ex-Mudir de la commune Akdjan, actuellement sous-gouverneur intérimaire du Caza de Bervari (vilayet de Bitlis).

La mobilisation générale fut décrétée par le Gouvernement et, un mois après, je fus appelé au poste de Mudir de la commune Akdjan. Feu Servet bey, alors Gouverneur de Mouche, avait été très indulgent et affable envers toute la population du Sandjak, sans dis-

tinction de race, ni de religion. Pourtant, les Arméniens de Mouche ne manquaient pas, quand l'occasion se présentait, de créer des difficultés au Gouvernement dans la perception des impôts et le recrutement des soldats. Nous voyons clairement les menées subversives des prêtres arméniens et des Tachnakistes russophiles. La plupart des villages arméniens, sous l'effet des suggestions séditeuses, ne tardèrent pas à commettre des actes de sauvagerie. En effet, les Arméniens invitaient les soldats, volontaires et miliciens, dans leurs habitations, sous prétexte de leur donner du pain et de l'eau et, de là, ils les attiraient vers les endroits enclos et solitaires où ils les étranglaient, leur crevaient les yeux, leur tranchaient la tête. Surtout, ils ne reculaient devant aucun crime pour s'approprier les fusils des soldats. Les atrocités des Arméniens avaient lieu en grande partie dans le village « Avran », qui comprend 300 habitations. C'est dans ce village que nous avons ouvert une enquête qui amena la découverte suivante :

Aux alentours d'une maison appartenant à un Arménien, membre du Comité Dachnak, nous avons découvert un puits dont l'orifice était très étroit et ingénieusement fermé. Lorsque je fis enlever le couvercle, des émanations fétides et nauséabondes s'exhalèrent. J'y fis descendre un homme qui nous informa que l'intérieur du puits était plein de cadavres humains. Nous les avons fait retirer pour établir leur identité. Les victimes étaient au nombre de 19 et n'étaient autres que des soldats malheureux et innocents. L'état des cadavres montraient que ces crimes odieux n'avaient été commis que trois ou quatre jours auparavant par ces Arméniens qui jouissent depuis 400 ans de la bienveillance du Gouvernement Ottoman. Nous avons quitté le village après avoir inhumé les corps de ces soldats si traîtreusement égorgés par les Arméniens.

N° 5. — Déposition sous serment, par devant le Mudir de Hani, de Mehmed Résoul Audurrahman Oglou, âgé de 18 ans, un des réfugiés de Mouche.

Je fus blessé au combat qui eut lieu vers mi-janvier 1915 près du village Betkevo. Moi et mes trois camarades malades, n'ayant pas suivi l'armée dans sa marche, nous fûmes capturés par huit ennemis, lesquels crevèrent d'abord les yeux au soldat Hussein, un de mes camarades, après quoi ils lui dirent : « Lève-toi et regarde, est-ce qu'il y a des soldats ottomans qui viennent ? » Puis ils l'entraînèrent dans un vallon et là ils le fusillèrent. Ce forfait commis, ils attrapèrent encore l'autre de mes camarades ; ils le mirent également à mort après l'avoir torturé terriblement. Le tour de mon troisième camarade arriva. Alors ils lui coupèrent l'organe génital qui

fut placé dans sa bouche et puis il fut égorgé. J'ai reconnu parmi les bourreaux trois Arméniens qui sont : Kéchich oglou Aran, du quartier Jakar à Mouche ; Bagdasar Keurup oglou Alexan, et Hrant (fils de l'avocat Hrant), du quartier Bach, à Mouche. Les cinq autres étaient des soldats russes. Ces bandits s'approchèrent de moi et tout en me disant que tels seraient le sort et la fin de tous les musulmans, ils firent du feu dans lequel ils rougirent le guidon de fusil avec lequel ils me cautérisèrent le corps en vingt-quatre endroits. Je poussai des cris déchirants lorsqu'un soldat russe vint me délivrer de la torture et, me prenant à part, me dit qu'il se nommait Abdul Malik, était un musulman de Kazan, et qu'il pouvait me sauver. Mes huit persécuteurs, les soldats russes et moi, nous nous mîmes en route ; une centaine d'individus composés de cosaques et d'Arméniens, nous rejoignirent. Nous prîmes la direction du village Til, lorsque nous rencontrâmes environ 800 émigrés musulmans des deux sexes et de tout âge. Les cosaques, ainsi que les bandes arméniennes les assaillirent et les exterminèrent sans exception. Nous arrivâmes vers le soir au village Til. Les Arméniens avaient amené avec eux deux femmes musulmanes enlevées lors du pillage du village Kara Miché. Les deux femmes en question étaient enceintes. Elles furent placées au milieu des Arméno-russes ; deux soldats russes et deux Arméniens parièrent deux médijidiés sur le sexe des enfants que portaient les femmes enceintes. Sur ce, ils leur fendirent le ventre avec des couteaux. Ils retirèrent un garçon de l'une d'elles, tandis que le fœtus de l'autre donna lieu, pour la détermination de son sexe, à des conjectures. Cinq minutes après, quatre Russes et six Arméniens emmenèrent six jeunes filles musulmanes. Parmi les dits Arméniens, j'en ai reconnu un qui était du village Ziaret (Mouche). Les filles furent mises sur une rangée. Un officier russe arriva, choisi une d'elles et l'emmena. Alors les soldats russes ordonnèrent aux filles de faire leur prière (namaz). Au cours de leurs dévotions, elles furent l'objet de viols contre nature. En même temps, les cosaques me montrant aux Arméniens leur disaient : « Demandez à ce soldat si la prière des musulmans est faite de cette manière. Dites-lui que nous ferons faire de cette façon la prière à tous les musulmans. » J'ai passé trois nuits dans le village Til. Quoique souffrant énormément de mes blessures, j'ai pu m'enfuir, grâce au soldat russo-musulman. Vers l'aurore, j'arrivai sur les collines dominant le village Kasan. Des cris déchirants étaient poussés de l'intérieur du village. Lorsqu'il fit jour, je m'aperçus que les Arméno-russes massacraient les habitants musulmans du village. Pétrifié de terreur, je n'ai pu quitter la place qu'à la tombée de la nuit. Dans l'obscurité, je me mis en route et, exposé à des dangers et des difficultés de toutes sortes, j'arrivai à Hami.

N° 6. — Déposition sous serment de l'agent de police de Bitlis, Yassin effendi, fils de Hadji Ahmed, se trouvant en service à Mardine (vilayet de Bitlis).

Lorsque la ville de Bitlis fut occupée, je me trouvais, vers les 10 heures de la nuit, au corps de garde. Ma sœur, prise d'effroi, arriva et me déclara que la ville venait d'être envahie par l'ennemi. Lorsque nous sortîmes, avec mes camarades, dans la rue, nous vîmes les habitants qui s'enfuyaient. On entendait les détonations de milliers de fusils et mitrailleuses.

Pour sauver ma famille, je fus obligé de me diriger vers l'endroit dit « Arabe Keupri », à une demi-heure de Bitlis.

Derrière nous, les troupes russes et les bandes arméniennes massacraient tous les musulmans qui essayaient de leur échapper, tandis que de l'autre côté les cosaques russes les écrasaient, sans en épargner aucun, sous les sabots de leurs chevaux.

Les cris de détresse et les gémissements des enfants abattus à coups de lance par les cavaliers russes s'élevaient de tout côté. Un tout petit groupe est parvenu à se sauver miraculeusement comme nous. Pendant notre fuite, Mehmed Vehbi effendi, commissaire-adjoint, fut blessé au pied et nous dûmes le porter sur notre dos.

Tous ceux qui ne purent s'échapper furent victimes des hordes russo-arméniennes. Parmi les nombreuses victimes se trouvaient les personnes suivantes de ma connaissance : Vefik bey, directeur intérimaire de la police de Van ; Ali effendi, agent de police ; Suleïman effendi, commissaire-adjoint ; Remzi et Saïd effendis, de Van, en service à Bitlis ; Hamdi et Ressous effendis, agents de police à Bitlis ; Chaban Vehbi effendi, greffier en chef du tribunal de Bitlis ; le célèbre savant Molla Saïd Kurdi, avec ses vingt disciples, et Abdurrezzak, fils de Hadji Isshak, négociant.

N° 7. — Déposition sous serment de l'agent de police de Van, Suleiman effendi, fils de Sadoullah, se trouvant actuellement en service à Mardine (vilayet de Van).

A l'approche des Russes de Van, tous les Arméniens de la ville et des villages environnants commencèrent à s'agiter et se livrèrent à des démonstrations hostiles contre les Autorités ottomanes. Ils n'obéissaient plus aux règlements administratifs (en matière du paiement de l'impôt et n'accomplissaient plus leur service militaire) et allaient s'adjoindre à l'armée russe qui s'approchait. Ils rôdaient de village en village, attaquaient les passants et tuaient tout musulman qu'ils rencontraient sur la route, Ils massacraient aussi les soldats malades qui se rendaient en congé à leurs villages.

Après quelque temps, les Arméniens de Van se révoltèrent ou-

vertement contre le Gouvernement impérial et commencèrent, dans les rues de la ville, à attaquer à main armée les gendarmes, les soldats, les agents de police. Ils tuaient tout musulman qui tombait entre leurs mains et tiraient sur les gens qu'ils voyaient aux fenêtres ou bien devant les portes des habitations musulmanes.

Cela dura 27 jours. Après l'occupation de la ville par l'ennemi, les Arméniens redoublèrent de férocité. Ils couraient sus aux fugitifs et les tuaient dans les rues. Des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants musulmans qui étaient restés dans la ville, furent torturés et égorgés par ces bandes arméniennes.

Une partie des habitants, qui fuyaient sur trois voiliers, furent exterminés par les Arméniens à l'échelle de Tarkat, du district de Adildjavaz. Les agents de police Djélal, Hachim et Moustafa effendis, qui accompagnaient ces malheureux émigrés furent blessés pendant la mêlée et arrivèrent à Bitlis après beaucoup de difficultés et de souffrances.

Les habitants des villages de Zivé, de Molla Kassim, de Cheikh Kara, de Cheikh Ainé, d'Ayans, de Zorayad, de Pakes, dépendant de la commune de Timar, ont été exterminés par les bandes arméniennes comme les habitants d'autres villages.

Avant l'occupation de Van par les Russes, Chéikh Zadé agha; Risa Memo, gendarme à cheval; Hodja Hassan effendi, ancien sous-chef de la comptabilité de Van, et sa famille, composée de six personnes; Rassim effendi, professeur à l'école Ruchdié, et sa famille, et d'autres personnes ont été tous massacrés par les Arméniens de la ville. Le lieutenant Hussein effendi a été attaqué dans sa maison et sa fille Nadidé blessée et violée. D'autres femmes et jeunes filles musulmanes ont été également violées et des milliers de maisons brûlées avec leurs habitants.

N° 8. — Déposition sous serment de Mehmed Toufan effendi, fils du Major Essad effendi, juge suppléant au tribunal de Hakiari.

Les Arméniens de Turquie nourrissaient depuis longtemps l'idée de l'indépendance et travaillaient par tous les moyens en leur pouvoir à détacher une partie de l'Empire à leur profit.

Dès la déclaration de la guerre générale, des bandes arméniennes formées d'avance entrèrent en activité et se firent les éclaireurs et les estafettes des troupes russes se trouvant à la frontière persane. Ils appelèrent les Russes et les introduisirent le 9 novembre 1330 (1914) dans le village de Dir, chef-lieu de la commune de Chikefti, du district de Hekguiari.

Pendant que les Russes occupaient Dir, ces bandes massacraient de leur côté tous les habitants mâles des villages kurdes qui se trouvaient sur leur chemin et passaient au fil de l'épée des milliers d'enfants.

Plus de 400 femmes et jeunes filles kurdes furent violées. Les femmes âgées furent massacrées.

Avant que l'ennemi occupât Bach-Kalé, chef-lieu de l'arrondissement, les bandes arméniennes entrèrent dans la ville, le mardi 17 novembre; ils établirent à l'église arménienne une soi-disant administration d'état de siège sous la présidence d'Ossep, fils de Hatcho, et emprisonnèrent dans une des annexes du bâtiment plus de 200 musulmans auxquels ils firent subir toutes sortes de supplices pour leur extorquer de l'argent.

D'autre part, les membres des Comités arméniens se trouvant sous le commandement de Carabet, ex-juge au tribunal, entraient dans les maisons des musulmans et des israélites qu'ils dévalisaient après avoir violé les filles et les femmes.

C'est de la sorte que les maisons de tous les fonctionnaires et des habitants, entre autres celles de Chéikh Taha, Chéikh Youssouf, Chéikh Seïd Ibrahim et Ali effendis, furent pillées et saccagées par ces Arméniens. Mes effets et mes meubles, ainsi que mes bijoux, d'une valeur de 300 livres turques, furent saisis et emportés. De plus, ils vidèrent les dépôts de ravitaillement de la commission de réquisitions, ainsi que les magasins de Gouril oglou et d'autres commerçants musulmans. Suleïman Gouril oglou fut conduit à l'église où ils lui extorquèrent 1000 livres en lui faisant subir toutes sortes de supplices.

L'ennemi resta treize jours à Bach-Kalé. Pendant ce temps, les Arméniens donnèrent libre cours à leur sauvage hostilité contre l'élément musulman, dont ils ne respectèrent pas les mosquées qu'ils profanèrent de leurs orgies. Au moment où les Russes furent chassés de la ville, les Arméniens se barricadèrent dans les maisons et luttèrent toute la journée. Ne pouvant tenir tête aux assauts de nos troupes, ils prirent la fuite et se joignirent aux Russes en ne laissant derrière eux que des villages en ruines et jonchés de cadavres.

Partout où ils avaient passé, gisaient des corps de femmes évanouies avec des mamelles coupées, des enfants mis en morceaux, des jeunes filles violées, des hommes aux yeux crevés. Il est impossible d'énumérer toutes les cruautés commises par les Arméniens.

N° 9. — Déposition sous serment de l'épicier Mouhieddin effendi, fils de Hussoin, âgé de 45 ans et originaire du quartier Tache de Bitlis, se trouvant actuellement comme émigré à Saver (vilayet de Bitlis).

C'était à la fin du mois de février de l'année 1331 (1915). Un vendredi soir, lorsque je me trouvais chez moi, des bruits tumultueux et des coups de fusils ininterrompus venant de tous les côtés de la ville signalèrent l'arrivée des bandes russo-arméniennes. Je sortis tout de suite dans la rue. Ces bandes étaient en train de massacrer. Aussitôt,

je suis rentré chez moi pour me sauver avec ma famille. Dans la rue, voyant qu'on mettait en pièces le secrétaire Fazil effendi, de Viran, je fus obligé de fuir avec ma famille du côté de l'Hôtel gouvernemental. Là, les rues étaient occupées par des bandes qui tuaient et mettaient en morceaux sans distinction tous les musulmans, hommes, femmes et enfants, qui se rendaient de ce côté. Ne trouvant pas une issue pour me sauver de ce côté-là, je tentai, pour ne pas tomber entre les mains de l'ennemi, de me suicider en me jetant dans le fleuve qui traverse Bitlis. Mon frère Moussa me retint et nous nous sauvâmes grâce à la Providence, du massacre général.

Parmi les milliers de victimes se trouvaient les notables suivants : 1° Tossoun effendi, fils du notable Hadji Chemseddine ; 2° Abdul Baki effendi, fils Hadji Youssouf, du quartier Mersan ; 3° Hadji Mehmed, fils de Hadji Hassan ; 4° Nadir, fils de Mahmoud ; 5° Abdurrazzak, fils de Djémal, 6° Torssoun, fils de Mahmoud ; 7° Hamid, fils de Rédjeb ; 8° Djémil, fils de Billal ; 9° Cheïkh Abdul Malik effendi, fils de Cheïkh Mehmed Muvrévi ; 10° le Commandant de la gendarmerie de Bitlis, Ismail bey.

Ahmed effendi, ex-cadi de Mouradié, a été tué dans son lit, sa sœur Bédrié Zeman Hanım, Périchan Hanım, fille de Rédjeb effendi, Leila, femme du caporal Halid, son fils Salih furent aussi tués dans leurs maisons en subissant d'atroces supplices.

N° 10. — Déposition sous serment de Féhim bey, fils de Kahraman bey, originaire de Mouradié, membre du Conseil administratif de cette ville, se trouvant actuellement émigré au village de Klet (vilayet de Van).

C'était au commencement de 1331 (1915) que des bandes russo-arméniennes, formées la plupart d'Arméniens, avaient envahi le district de Bayazid ainsi que les 300 villages de la commune d'Ayara dépendant de Mouradié. Là, elles ont massacré tous les habitants musulmans qu'elles rencontraient sur leur route, sans épargner même ceux qui se rendaient à elles. Sachant que nous aurions le même sort que nos coreligionnaires, si nous nous rendions à ces bandes, nous décidâmes de fuir et partîmes pour Erdjiche avec les habitants des villages environnants de Mouradié.

Tandis que nous quittions notre village pour aller à Erdjiche, quelques milliers d'habitants de la commune d'Ayara, qui s'étaient sauvés du massacre des Russo-arméniens, se réfugièrent à Mouradié. Le jour même nous quittâmes cette localité. Plus tard, quelques femmes et enfants qui s'étaient également sauvés et qui se sont joints à nous, nous racontèrent, les larmes aux yeux, que le reste des habitants de la commune d'Ayaya, réfugiés à Mouradié, avaient été anéantis par la bande de Surpine Arménian, sujet russe, qui s'occupait de commerce à Bayazid.

Pendant notre marche, nous apprîmes de Salih bey, fils du maire du village Gumuche, que les habitants de son village ainsi que ceux des villages environnants avaient été massacrés par la bande arménienne de Aram de Van, chef de Comité, qui fit brûler vifs les enfants dans des fours destinés à cuire le pain. En route, nous avons constaté avec Salih bey que le village musulman de Iguidjé composé de 30 maisons et celui de Gumuche de 100 habitations avaient été entièrement dévastés par des bandes arméniennes. Des cadavres d'hommes et de femmes horriblement mutilés gisaient partout. On voyait dans les fours les squelettes carbonisés des enfants. Quelques femmes et enfants qui ont pu échapper au massacre du village de Gumuche vinrent se joindre à nous et racontèrent que tous les habitants de leur village avaient été tués ou brûlés sans pitié par les bandes arméniennes.

N° 11. — Déposition sous serment de Mollah Mehmed, fils d'Abdurahman, originaire de Kizil Kilissé, district de Mouradié.

Dans cette déposition, le signataire corrobore les déclarations du témoin précédent. Il ajoute seulement que le seul survivant du village de Gumuche était Salih bey qui a échappé à la mort en se cachant dans un puits. C'était la bande arménienne d'Aram de Van, chef du Comité qui avait organisé le massacre général du village de Gumuche, lors de sa retraite vers la frontière.

N° 12. — Déposition sous serment, par devant le Mudir de Hani, de Mevioud oglou Mehmed, gendarme à Mouche, âgé de 37 ans, un des derniers réfugiés de Hani, originaire du quartier Kalé (Mouche).

Je me trouvais, depuis deux mois et demi, comme prisonnier de guerre en Russie. Il y a dix jours que j'ai pu m'enfuir et ayant appris que le bureau de notre bataillon se trouvait à Hani, j'y suis arrivé.

J'avais quitté Mouche le 8 janvier 1331 (1915) pour porter le courrier au commandant du détachement se trouvant dans le secteur de Liz (Mouche). Arrivé sur les collines du village Molla Davoud, je fus cerné par les soldats russes et les bandes arméniennes. Je réussis à faire disparaître tout le courrier avant de tomber prisonnier. Les Arméno-russes m'ont pris mon fusil, ma montre et mon argent. Parmi les soldats ennemis, il y avait une dizaine d'Arméniens parmi lesquels j'ai reconnu : les nommés Kéchich oglou Quinaz de Boulanik, Gazar du village Ayri, Dedo du village Quelan et Vano Melkou oglou de Mouche. Ceux-ci ont voulu me tuer, mais les Russes, pour je ne sais quelle raison, les en ont empêchés. Là-dessus, les Arméniens m'ont battu fortement. Puis, ils m'ont emmené au village Molla Davoud où ils m'ont montré à leurs officiers et enfermé dans

une maison gardée par six soldats russes. Pendant les nuits, un d'entre eux montait la garde tandis que les cinq autres allaient aux villages où ils rassemblaient les nouvelles mariées et les jeunes filles, les emmenaient auprès de leurs camarades; alors, ils les forçaient à danser et à prendre du vin. Après avoir assouvi sur elles leurs instincts bestiaux, ils me disaient: « Regarde, tous les musulmans essuyeront les mêmes affronts » et ils injuriaient grossièrement la religion musulmane.

En quittant ce village, les Arméno-russes qui m'emmenaient aussi, massacrèrent après mille tortures, les personnes qui y étaient restées. Nous arrivâmes au village « Razanan » où ils enfermèrent toutes les femmes dans une maison et les hommes dans une autre; ils m'emprisonnèrent aussi dans une troisième maison. Voilà ce que j'ai vu par la fenêtre: Les Russo-arméniens appelèrent un à un les hommes; après leur avoir pris leur argent, ils les tuèrent en faisant subir à chacun différents supplices qui consistaient à leur crever les yeux, à les écorcher et à les mutiler. Ces forfaits abominables accomplis, ils se sont rendus chez les femmes. Ils choisirent les nouvelles mariées et les jeunes filles belles, les déshabillèrent et leur firent subir les derniers outrages. Au moment où ils perpétreraient leur crime, les Arméno-russes, voyant que deux victimes étaient enceintes, se réunirent autour d'elles, engagèrent un pari entre eux, pour la somme de quatre roubles, sur le sexe des enfants que les femmes portaient en elles et ouvrirent le ventre de ces malheureuses. Ensuite, ils pendirent six femmes aux arbres lesquelles furent ensuite dépecées. Puis ils me dirent: « C'est ce que vous méritez ». Nous quittâmes ce dernier village pour aller à celui de Molla Yahya. Là, je fus de nouveau enfermé dans une maison. Les mêmes crimes y furent commis. La nuit, je pus m'évader de la prison et à travers mille difficultés je suis arrivé ici. Les fugitifs musulmans que j'ai rencontrés en cours de route, disent avoir été témoins oculaires de crimes analogues commis contre les musulmans.

Ainsi, tous les habitants des deux villages « Kars Hussein » et « Kuchanli » furent passés au fil de l'épée par les Arméno-russes.

N° 13. — Cruautés commises dans les villages Korso et Sékur, dépendant de la commune de Hakif.

Déposition sous serment de Févzi effendi, Mudir de la commune de Hakif, dépendant du Caza de Hizan.

Nous nous étions rendus en octobre 1330 (1914) au village Hillis avec une vingtaine de gendarmes pour réunir les recrues qui seraient envoyées aux bataillons d'ouvriers nouvellement formés. Le Conseil des anciens nous a répondu qu'aucune recrue ne se trouvait

dans le village et que la plupart des villageois se trouvaient déjà dans l'armée ou à Revan. Cette déclaration étant fausse, nous avons fait une liste de 50 à 60 recrues qui devaient se présenter le lendemain. Celles-ci n'ayant pas fait acte de présence, j'ai dû envoyer au village (Korso) quatre gendarmes et deux autres au village (Sékur) pour les faire découvrir. A l'arrivée des gendarmes au village Sékur, ses habitants, tous Arméniens, les insultèrent et les éconduisirent en disant : « Eloignez-vous d'ici, votre Mudir n'a pas d'autorité sur nous : que votre sous-gouverneur vienne accompagné de deux bataillons ». Alors je fus obligé d'adjoindre sept gendarmes aux deux autres et de les renvoyer à ce village. Ceux-ci, arrivés au bas du village, furent reçus par un feu de salve. Deux gendarmes, les nommés Ismaïl et Nézir de Bitlis, furent tués. Les autres, après un combat inutile de quelques heures durent retourner à Hakif.

Quant aux autres gendarmes envoyés à « Korso », les Arméniens leur firent d'abord un bon accueil et les invitèrent à dîner dans une maison où huit Arméniens, se jettant sur eux, les égorgèrent. A l'arrivée de ces nouvelles, je partis, avec la force dont je disposais, pour me rendre aux susdits villages en vue d'effectuer une enquête. La population arménienne s'étant mise en révolte, nous avons renoncé à notre projet et sommes allés à Hicht, village voisin habité exclusivement par des musulmans. Peu après y arriva, comme parlementaire, une femme arménienne, nommée Soltan du village Dikri, portant un message de la part de Dalo du village Ozin et de Calos du village Sékurli, tous les deux, chefs des Comités arméniens. Soltan nous dit : « Si vous ne remettez pas les soldats arméniens recrutés comme ouvriers entre les mains des Arméniens révoltés, ils sont décidés à vous passer au fil de l'épée et à détruire vos villages avec des bombes. » Nous n'avons pas obéi, bien entendu, à cette sommation. Les Arméniens nous cernèrent : l'échange de coups de feu dura jusqu'au lendemain, journée pendant laquelle d'autres gendarmes et des forces kurdes étant accourus à notre secours, nous pûmes repousser les agresseurs. Durant ces événements, plusieurs femmes et enfants furent tués sans raison. Comme il est prouvé par les faits ci-dessus mentionnés, les Arméniens ne cessaient de fomenter des troubles dans le pays et mettaient tout en œuvre, afin d'entraver la bonne marche des affaires civiles et militaires.

VILAYET D'ERZEROU

(Résumé)

Lorsque l'an dernier, les Russes furent délogés de la ligne Hassan-Kalé et poursuivis vers la frontière, on constata qu'ils avaient emmené avec eux plus de 2000 musulmans formant la majeure partie.

de la population de Passinler. Quelques-uns de ces malheureux furent dirigés vers l'intérieur de la Russie et le reste fut massacré.

Des révolutionnaires arméniens en bandes entrèrent dans le village de Salimli et y firent subir les derniers outrages à toutes les jeunes filles.

La belle-fille du notable Réchid bey ne s'étant pas laissé déshonorer fut assassinée; sa belle-mère blessée.

La famille du lieutenant Abdoullah effendi, qui est de la garde-frontière de l'endroit, et qui était resté à Bayazid, fut dirigée en Russie avec cinq autres familles de fonctionnaires ottomans.

Dans la ville d'Erzeroum, toute la population, y compris les enfants de 14 ans, fut conduite vers différentes destinations inconnues.

A Ache-Kalé, Iidja et Pekridj, des détachements russes, composés de cosaques et de volontaires arméniens, massacrèrent une centaine de personnes et déshonorèrent presque toutes les jeunes filles devant les familles mêmes de leurs victimes.

A Terdjan, on constitua un Conseil des bandes arméniennes. A la suite du simulacre de jugement rendu par ces assassins, plus de 400 musulmans furent exécutés. Les noms de ces victimes seront prochainement publiés.

Les réfugiés de Narman, ainsi que des autres villages de la frontière, qui ont pu se soustraire aux atrocités russo-arméniennes et qui se trouvent actuellement installés dans le village de Motni d'Erzindjan, déposèrent sous serment que toute la population de leurs villages, s'élevant à quelques dizaines de milliers de personnes, fut complètement exterminée et toutes les femmes et les jeunes filles déshonorées.

A Tavskerde, Artvine centres musulmans, il ne reste presque plus de musulmans. Dans ces régions les Russo-arméniens ont anéanti une population de 40,000 âmes.

VILAYET DE VAN

Déclaration assermentée de Chérif bey, Directeur de l'Instruction publique de Van, qui parvint à échapper par miracle à cette tuerie (Van).

Le gouverneur général d'Adana, Djevdet bey, alors à Van, rencontra, avec Halil bey, commandant militaire, quelques milliers de cadavres de femmes et d'enfants.

Les crimes qui ont pu être constatés jusqu'à présent d'une façon certaine, d'après des déclarations assermentées, à la suite de la réoccupation de Van, sont les suivants:

Dans la ville de Van. — Pendant l'occupation de cette ville par les Russo-Arméniens, ceux-ci ont distribué à la population musulmane des pains empoisonnés, ce qui causa une mortalité effrayante.

Quartier Halil Agha. — Famille de Hussein effendi, ex-chef du bureau de comptabilité de la province : sa jeune fille fut déshonorée ; sa femme assassinée ; son frère Hussein effendi, maître d'école, la femme de ce dernier et leurs quatre enfants furent égorgés.

Famille de Derviche effendi, fonctionnaire en retraite de la comptabilité de la province : ses deux jeunes filles, Hourié et Chadié, furent violées devant leur mère, leur oncle Sabri effendi et leur tante, après avoir assisté à cette scène, furent égorgés. L'une de ces jeunes filles est morte plus tard des suites de l'outrage.

Famille de Vehbi effendi, chef comptable de Chatak : son père, son oncle Youssouf bey et sa femme furent assassinés.

La famille de Natchadji Edhem, composée de 15 personnes, fut totalement massacrée.

Trois religieux vénérables, Issa effendi, imam du quartier, âgé de 90 ans ; Rassih effendi, maître d'école en retraite, âgé de 70 ans ; Derviche effendi, imam de Vidjdabich, eurent la barbe et les moustaches rasées et le visage sali avec des ordures. Après quoi, ils furent traînés dans les rues à dos d'âne et finalement assassinés. L'épouse de Rassih effendi, âgée de 60 ans, a trouvé la mort après une hémorrhagie occasionnée par les tortures qu'elle a subies.

Des familles de Hourchid et de son frère Kiamil effendis, composées de 12 âmes, 3 personnes seulement échappèrent au massacre.

Suleiman agha et sa femme ; Halil effendi, fonctionnaire en retraite, aveugle, et son fils Sidki effendi, le percepteur Hadji, précédemment blessé, ainsi que sa jeune femme et ses cinq enfants, dont deux garçons et trois filles, furent tués.

Quartier Chamran. — Deux cents femmes et enfants réfugiés chez Mehmed bey, où se trouvaient déjà alités le lieutenant Izzet effendi et un chirurgien, furent tous massacrés au son des chants entonnés par leurs persécuteurs.

Les deux enfants, âgés de cinq et sept ans, de Séher, femme de Djémal effendi, furent arrachés des mains de leur mère et mis en pièces à coups de coutelas. Même procédé fut pratiqué à l'égard de la femme d'Abbas, fils de Hamza, et de ses trois filles.

Aïché, sœur du sergent Halil ; Abdoullah effendi, âgé de 80 ans, et sa femme furent piétinés. Leurs têtes furent écrasées à coups de pierres.

Quartier Chabanié. — Le lieutenant Abdurrahman effendi, qui gardait le lit, fut battu et assassiné après avoir subi d'horribles tortures.

Hadji Eumer effendi, négociant, fut dévalisé et ensuite égorgé.

Zaïdé, âgée de 12 ans, nièce de Békir effendi, ex-mouhtar du village de Topdji-oglou, fut horriblement souillée et succomba peu après.

Quartier Hafiz effendi. — La nommée Adilé, mère d'Ismail Menkénouz oglou, Bairam et le boucher Abbas ont été assassinés. Les deux jeunes filles d'Abbas, Fikrié et Chadié, ont été emmenées par les Russes.

Quartier Emin Pacha. — Mehmed Ali effendi, officier en retraite, fut attaché à un arbre et servit de cible. Sa sœur, âgée de 80 ans, et sa femme qui, exaspérées par ce supplice, s'étaient jetées sur le cadavre, furent mises en pièces.

La femme de Nedjib effendi, poëlier, a eu le même sort.

Quartier Selim bey. — Le nommé Halid Souvar oglou, avec plus de 50 de ses voisins, demandèrent grâce aux soldats russes qui rôdaient dans le quartier en compagnie du révolutionnaire arménien Panos. Pour toute réponse, ceux-ci fusillèrent les hommes, les enfants et les vieilles femmes. Deux garçons furent jetés dans le puits de la maison de Hadji Zia bey, située dans la rue Senemqué.

Le nommé Salih, de Yessir Capoussi, sa femme Fatma, ses quatre jeunes filles de 5 à 10 ans, son frère et sa sœur, ainsi que dix-sept autres personnes eurent à subir le supplice du croc.

Les enfants furent coupés en morceaux et leurs mères eurent les cheveux trempés dans le sang de leurs enfants.

Les trois fils et les deux filles de la sœur de Salih, les deux enfants de Kassim, du quartier Djami Kébir, furent égorgés.

Les mères des pauvres victimes furent contraintes à boire le sang de leurs enfants, puis elles furent massacrées.

La femme de Hassan effendi, officier, originaire de Sivas, qui était restée à Van, fut dépouillée de ses biens et tuée avec ses deux enfants¹.

DANS LA RÉGION DE TRÉBIZONDE

Des soldats russes qui entrèrent avec des bandes arméniennes dans le village de Lazandos, du district de Of, déshonorèrent devant son mari la nommée Yasémin, femme de Dilsis oglou Ali Osman et blessèrent ce dernier à coup de baïonnettes. Les mêmes soldats se rendirent coupables d'autres viols et assassinats sur la population de ces régions.

Dans le village Pirvana, du district Surméné, les Russes assassinèrent le nommé Sou Itchnes oglou Bidjan Agha, après avoir violé sa femme devant ses yeux. Ceux qui, parmi la population des villages Pirnak, Zimlé Koua, Ziméli Kébir et Ziméli Saghir, n'avaient pu s'enfuir, furent impitoyablement massacrés. Les femmes du village Elana de Of furent conduites par les soldats russes et arméniens

¹ Les mêmes faits sont reproduits et confirmés dans un rapport officiel ultérieur publié dans la seconde partie.

dans les tranchées, où elles furent violées par ces barbares. La femme de Tchakir oglou Suleiman, du village Polid, fut assassinée après avoir été violée.

Les femmes de Téhi oglou Emin, du village Sabava, du percepteur Ali, de Hadji Moustapha oglou Mehmed, du village Zino, et de Molla Mehmed oglou Asker Mahmoud furent violées.

Les jeunes filles des nommées Kémahdji Zadé Ahmed, du village Komanit, Ali oglou Mehmed et Daï oglou Hussein, agha du village Kel Ali, essayèrent le même outrage.

Omer oglou Osman, du village de Inoz Tach, de Surméné, fut assassiné et sa femme violée par des soldats russes et des révolutionnaires arméniens.

Les troupes russes répartirent entre les bandes arméniennes tous les jeunes gens qu'elles rencontrèrent.

Les Arméniens, qui étaient chargés d'accompagner les habitants, assassinèrent à coups de baïonnettes tous les vieillards et enfants et violèrent les femmes. Ce fait a été rapporté par une malheureuse femme âgée de 40 ans, du village de Karanli de Pomré qui, après avoir été violée, a pu regagner le village Kadarouz dans un état pitoyable.

Les barbares arméno-russes, pendant leur retraite de Loma, assassinèrent toutes les femmes et les enfants réfugiés chez le percepteur Osman effendi, du village Sumla, de la commune de Vitché.

Des femmes et des enfants se trouvant dans quelques maisons du village Ab Emchin furent conduits dans un ravin où ils furent massacrés par une bande de 30 Arméniens.

Une autre bande russo-arménienne de 5 individus a tenté de déshonorer une femme en présence d'un gendarme turc; celui-ci ayant voulu empêcher ce forfait fut assassiné à coups de baïonnettes. Un de ces bandits, qui se rua sur la pauvre malheureuse, arracha avec ses dents une partie de sa joue.

Après la retraite des troupes turques de Of, les Russo-Arméniens assassinèrent de nombreux ulémas (religieux), ainsi que le mufti.

Dans les villages d'Aktché-Abad, ils incendièrent les habitations, enlevèrent même le bétail appartenant à la population grecque et conduisirent dans différentes directions inconnues toutes les femmes et les jeunes filles.

Déposition sous serment faite par Ali effendi, fils de Hadji Youssouf, âgé de 62 ans, originaire de Hins, domicilié au quartier Djami-Kébir, à Ergani Maden et membre du tribunal de Vartou (Erzeroum).

Nous avons émigré le 31 janvier de Vartou. L'ennemi, composé de réguliers russes et de bandes arméniennes, s'avancait vers notre ville, massacrant les hommes, les enfants et les vieilles femmes, vio-

lant les jeunes femmes, brûlant les unes dans des maisons où ils les enfermaient, éventrant les femmes enceintes à coups de sabre. Toutes ces victimes, au nombre de 500, fuyaient devant l'ennemi ; mais la neige formant un grand obstacle à leur marche rapide, elles furent atteintes par l'ennemi qui perpétra les dites atrocités. Les effets et le bétail appartenant à ces victimes furent totalement emportés par les Russo-Arméniens.

J'ai été témoin oculaire de ces cruautés, me trouvant sur la colline dominant les environs.

Tevfik effendi, fils de Yakoub, âgé de 35 ans, greffier au tribunal de Vartou, qui regardait avec Ali effendi, juge au tribunal, du sommet dominant la vallée près de Vartou, l'arrivée des Russes, fit la même déclaration en ce qui concerne la conduite criminelle des Russo-Arméniens à l'égard des musulmans.

Déposition de Mevloud effendi, fils de Ibrahim, originaire de Mouche, domicilié à Ergheni Madeni (Erzeroum).

Je me rappelle très bien, avec leur date précise, toutes les atrocités abominables commises par les Russo-Arméniens sur les musulmans.

Le 25 novembre 1330 (1914), les Russo-Arméniens brûlèrent vifs, sur du fumier arrosé de pétrole, tous les habitants du village Merguenhi du district de Serai, sans distinction d'âge ni de sexe.

Le 7 janvier 1331 (1915), les Russes brûlèrent dans leurs maisons mêmes tous les habitants des villages Yaman Yourdji, Hérénil et Bilédjik. Une partie des habitants du village de Sire et Kumbet, de la commune de Batchirghé, ayant émigré le 25 avril 1331 (1915), ceux qui y restèrent furent arrêtés et conduits à Batchirghé pour y être brûlés vifs ou massacrés par les Arméno-Russes.

Le 21 janvier 1331 (1915), lors de l'évacuation de Marache, les Russes, après avoir brûlé la population musulmane, sans épargner même les enfants du village d'Ourma de la commune d'Aza-Kour, se rendirent aux villages de Kon et de Boulanik où ils reprirent le cours de leurs actes criminels.

Déposition sous serment de Hassib (Erzeroum).

L'émigré Hassib, qui avait fait le trajet de Gueurmousson à Melazgherd au début des hostilités (octobre 1914 v. s.), raconte comme suit les faits horribles dont il a été témoin pendant son voyage.

Dans les milieux envahis par les Russes, les bandes russo-arméniennes rivalisaient d'ardeur entre elles pour commettre toutes sortes

de cruautés envers la population musulmane tombée entre leurs mains.

Suron de Bayézid, un des chefs du Comité arménien, Pastirmadjian, ex-député d'Erzeroum et Karakine, à la tête d'une bande composée d'environ 1200 Arméniens, se rendaient dans les villages habités par des musulmans, éventraient les femmes enceintes pour en tirer le fœtus, violaient celles qui étaient belles et tuèrent les autres après d'effroyables tortures. Parmi ces victimes, se trouvait la belle-fille de Gulchen Agha, du village de Kavak, dont les fils et la femme ont été empalés par ces bandes.

Le 28 avril 1915, lorsque Melazgherd tomba entre les mains des Russes, je me trouvais avec ma famille au village circassien Yarémich, distant d'une heure et demie du chef-lieu. A la suite d'une attaque soudaine des Russes, aucun des habitants de ce village, y compris les membres de ma famille, n'a pu être sauvé. Je parvins à me sauver seul et à me réfugier au village de Holik, dépendant de la commune de Ahihat. Le 23 mai, ce village aussi tomba entre les mains des Russes, mais ses habitants réussirent à échapper au massacre, tandis que ceux du village d'Aktché Viran, habité par des Circassiens, ne purent se sauver. Tous les effets des maisons et le bétail d'une valeur totale de 20 à 30 mille livres, appartenant à ces deux villages, furent emportés par les Arméno-Russes.

Moussa et Sadoullah Beys, notables du village d'Aktché Viran et leurs dix compagnons furent dirigés les mains liées à Melazgherd où, après avoir subi des interrogatoires, ils furent livrés aux Arméniens qui les tuèrent tous à l'endroit dit « Kiré » en commençant par leur crever les yeux.

De là, je me suis rendu au front de guerre à Liz. Cette localité fut occupée, puis évacuée par les Russes. Les soldats blessés ottomans qui se trouvaient en traitement dans l'hôpital de cette localité et qui n'avaient pu être emmenés avant l'occupation russe, furent trouvés après l'évacuation russe, dans un état horrible. D'une quarantaine de soldats qui s'y trouvaient, les uns avaient les yeux crevés et la tête séparée du tronc, les autres étaient écorchés vifs jusqu'à la moitié de leur corps et pendus.

Moussa Bey, mon beau-frère, Djémal et Husséïn effendis, tous les trois Circassiens, nous nous sommes trouvés le cœur déchiré devant ce spectacle navrant.

Le Circassien Moussa Bey, qui se promenait dans la ville, rencontra par hasard dans la cave d'une maison un soldat ottoman à demi-mort de faim. On lui prodigua les soins que son état exigeait. Ce soldat appelé Mémiche, fils d'Abdullah, du village Baba Yagmour (district Bogazlyan), affirma que toutes ces cruautés commises à Liz furent l'œuvre des Arméniens et des femmes arméniennes restées à Liz.

DEUXIÈME PÉRIODE

Sous la première occupation russe

Années 1915-1916¹

I

VILAYET D'ERZEROUM

Rapport du conseiller légiste de la susdite province et du maire de la commune d'Ilidja sur les méfaits arméniens.

Le mardi 24 mai 1916, nous sommes arrivés à Courou Koulé. Ce village autrefois vaste et prospère ne présentait plus qu'un triste aspect de désolation et de ruine. Les débris amoncelés çà et là étaient autant de témoins silencieux des déprédations qui y avaient été commises. Nous rencontrâmes en route un vieillard d'environ soixante ans, Kaya Mehmed de Mizkyik, qui émigrerait avec sa famille à Erzindjan, et lui demandâmes ce qui s'était passé dans son village. Il nous fit sous serment la déposition suivante :

« Pour sauver les femmes et les enfants, nous fûmes forcés de les cacher dans les souterrains et les caves. Les Arméniens n'ayant pu découvrir ces refuges entrèrent dans une vive colère et se mirent à massacrer tous les hommes qu'ils rencontrèrent. Ils ont tué, à Mizkyik, mon frère Ismaïl en lui brisant le crâne à coups de balles. J'ai vu de mes propres yeux un vieux Kurde de soixante ans du nom d'Ahmed dont on avait percé le nombril à coups de baïonnette, son fils Essad assassiné de la façon la plus barbare à coups de sabre et Sabit-Oglou Médède, Ali-Oglou Agha et Torssoun-Oglou Hussni torturés et massacrés. Je ne saurais surtout oublier les tourments infligés à la femme de Torssoun-Oglou dont la hanche droite fut littéralement hachée à coups de baïonnette. »

En racontant ces faits le pauvre vieillard pleurait et ne pouvait contenir son émotion.

Le même jour nous arrivâmes au village de Terpossek où il ne restait comme habitants que quelques femmes, une malheureuse jeune fille et trois à quatre vieillards ayant dépassé de beaucoup la soixantaine. Parmi ceux-ci, Sadède-Oglou Moussa, Mouktar Husséin et Suléiman-

¹ Les documents afférents aux atrocités commises par les Arméniens pendant les années 1916-1917-1918 jusqu'à la retraite russe définitive n'ont pas encore été compilés par la Sublime-Porte.

Oglou Hurrème, nous rapportèrent sous serment les faits suivants :

« On ne finirait pas de raconter les cruautés et les pillages auxquels se sont livrées les bandes arméniennes venues à Terpossek avant les Russes. Les Arméniens tuèrent dans les rues les jeunes Musulmans comme on assomme des chiens enragés. Ils violèrent les femmes et les soumièrent ensuite à toute espèce de mauvais traitements. En partant, ils emportèrent tout ce qu'ils avaient pu trouver en vivres, meubles, numéraire, bijoux et bétail et expédièrent à Erzeroum les quelques malades qui avaient échappé au massacre. La veuve de Halid effendi, ancien juge de Terdjan, femme d'une cinquantaine d'années, ne put se sauver de la fureur des bandits qu'au prix de tout son avoir. Une vingtaine de femmes sont mortes de frayeur. Notre recours au commandant russe n'eut aucun effet, car les Russes feignaient d'ignorer ces actes ou y participaient. La femme du villageois Mikdade, Sona Hanoum, qui avait donné tout ce qu'elle possédait (une trentaine de livres) au chef de la bande arménienne pour être épargnée, eut à subir le pire des traitements. »

Après avoir entendu ces dépositions, nous allâmes au village de Seïki où une ou deux maisons à peine avaient été sauvées de la destruction. Lorsque les Arméniens occupèrent ce village avec le concours des Russes, ils en enlevèrent toutes les denrées et le bétail et expédièrent la population mâle à Erzeroum. Parmi les femmes, celle de Demir-Oglou Mourad : Zeïneb ; d'Ahmed-Oglou Mehmed : Hava ; de Béchir-Oglou Réfète : Féhimé ; ainsi que Yullu, fille de Yaguiz-Oglou Mehmed, Zékié, fille de Béchir-Oglou Chakir et une autre Féhimé, fille de Yavili Hafiz, subirent les derniers outrages. Les autres villageoises n'échappèrent à la fureur des Arméniens que grâce au commandant du détachement russe, un officier musulman de Kazan, du nom d'Arslan.

Yavili-Hafiz qui avait épousé à l'époque une Arménienne du plein consentement de celle-ci, eut les yeux crevés à coups de baïonnette et sa femme avec une de ses filles âgée de quinze ans lui furent enlevées. Une Musulmane en se défendant fut tuée par une bombe.

Après avoir noté ces navrants détails, nous partîmes pour Yeuk-Tache. Ce village non plus n'avait pas échappé aux attaques des Arméniens. Parmi les témoins de leurs méfaits Réchid, Mahmoud, Hassan, Mevdjoud Tchaouche, Mevloud Aga, Husséïn Tchaouche et quelques autres vieillards firent sous serment les dépositions suivantes :

« Les Arméniens avaient enlevé quatorze jeunes gens du village et les avaient expédiés à Passine. Trois d'entre ceux-ci sont parvenus à s'échapper et à rentrer à Yeuk-Tache. Ils ont rapporté que deux de leurs compagnons sont morts de faim et que deux autres ont été mis en pièces à coups de baïonnette. Jusqu'aux fillettes de huit à neuf ans dont trois ont été violées, il n'y a pas une femme de ce village dont on n'ait abusé. Ils ont enlevé la bru du villageois Maïl, une femme

du nom de Hédié, qu'ils ont gardée pendant des semaines, la forçant à partager leur couche. La malheureuse qui a pu échapper aux griffes de ses ravisseurs est retournée au village à moitié morte.

Vingt-sept maisons du village ont été entièrement démolies. Les agresseurs étaient pour la plupart des Arméniens de Terdjan, parmi lesquels les villageois de Yeuk-Tache ont reconnu Antranik, fils d'Alexan, surnommé Antranik Pacha, Nizli Nichan, Ollos, fils d'Armenak Taco, Sahak, fils de Mossik et quelques autres.

Les Arméniens après avoir endommagé et souillé la mosquée du village la transformèrent en écurie. »

De Yeuk-Tache, nous nous dirigeâmes vers Alirik qui a été aussi le théâtre de terribles atrocités. Mehmed Bey, un des notables de ce village et quelques autres villageois, nous firent sous serment les déclarations suivantes :

« Les Arméniens, nous dit Mehmed Bey en pleurant d'émotion, ont saccagé ma grande maison de Courou-Kol. Ils ont emporté 300 charges de blé, 200 moutons, tous mes bestiaux, 600 livres turques en effectif, et tous les bijoux de ma femme. Après quoi ils ont immolé mes cousins Médjid Bey et Agha-Oglou Ahmed, et étranglé ma tante, une pauvre impotente de 50 ans nommée Metchi. »

Après Mehmed Bey, les villageois racontèrent que : « pas une femme ne fut épargnée dans le village. Les filles d'Emir Nan et du caporal Mehmed, âgées d'une vingtaine d'années, furent enlevées par les Arméniens après qu'ils en eurent abusé. Fatma, fille de Molla Chukri imam du village ; Niguiar, fille de Binbachi-Oglou Chakir, toutes deux âgées à peine de huit ans, et Munewer, fille d'Ali Moustafa, n'ayant que sept ans, furent violées. Ali-Oglou Suleïman, âgé de 45 ans fut tué à coups de sabre ; enfin Kutchuk Eumer-Oglou Ahmed, un pauvre agonisant de soixante ans, fut achevé à coups de pied. Ces crimes furent l'œuvre d'Antranik-Pacha (Alexan-Oglou Antranik, d'Alan Gueture) et de ses compagnons. Nous ne terminerons pas si nous voulions raconter toutes leurs atrocités. »

Les villageois versaient d'abondantes larmes en faisant le récit de leurs infortunes. Nous nous détachâmes de ce triste spectacle pour aller au village de Parsseïnik. Les mêmes abominations qu'ailleurs y furent commises. Les jeunes Musulmans ont été expédiés à Erzeroum, les femmes et les jeunes filles violées, le bétail et tout ce que possédaient les villageois, enlevés. La mosquée fut détruite et les bandes ne respectèrent même pas le cimetière qu'ils dévastèrent. Un vieillard, Moussa-Oglou Féhim, nous montra trois blessures que les Arméniens lui avaient faites à l'arme blanche à la cuisse et entre les omoplates, et un tout petit enfant nous narra, en pleurant et avec une douleur qu'aucune plume ne saurait dépeindre, l'assassinat de son père Halil de Passine.

Le 28 mai 1916, nous arrivâmes à Mama Hatoun, chef-lieu du

caza de Terdjan. Les quatre cinquièmes des édifices de cette localité avaient été détruits. La mosquée dont on avait démoli la chaire avait été convertie en église et une cloche suspendue au minaret. Les Arméniens avec quelques Cosaques avaient pillé les maisons et abusé de plusieurs femmes et jeunes filles. Celles de Bairam-Oglou Edhem, de Djémal, sergent de gendarmerie décédé ; de Dédé-Oglou Husséin et du secrétaire de la Municipalité Békir effendi, ainsi que la nommée Kéraz furent, entre autres, victimes de leur brutalité. La veuve du sergent Djémal ne parvenant pas à se défendre, se suicida. L'habitation du restaurateur Sélim fut détruite et pillée. On le chercha pour le tuer, mais sans pouvoir le découvrir.

Ici aussi les jeunes Musulmans du village furent enlevés et expédiés à Erzeroum.

De Mama Hatoun, nous nous rendîmes au village de Jazavartik qui, comme les autres, porte les traces de terribles destructions. Les mêmes violences qu'ailleurs furent perpétrées contre les femmes. Sept personnes qui cherchaient à défendre les leurs furent tuées avec leurs familles. C'étaient Servet-Oglou Suleïman, Moustapha-Oglou Dovak, Suleïman-Oglou Mahmoud, Moustapha-Oglou Torssoun, Maïl, fils du sergent Moustapha-Ruchdi, Mehmed et Moustapha de Baïbourd. La femme de ce dernier, Fethiyé, fut tuée à coups de baïonnette pour avoir opposé de la résistance aux brigands. Une fillette de douze ans, Nourîé ; la fille de Mundji-Oglou Osman, Pelouké ayant le même âge ; Cadrié, fille d'Arif, âgée de dix ans ; Hassnik, femme d'Osman et une jeune femme habitant chez Servet-Oglou Suleïman furent torturées et soumises aux traitements les plus ignominieux par les Arméniens qui ne ménagèrent pas même les vieilles du village. Il y eut des malheureuses qui déclarèrent sous serment avoir eu à subir dix, vingt et jusqu'à trente fois ces abominations.

Nous allâmes ensuite à Ak-Tache. Il n'y restait que des vieillards et quelques femmes qui nous racontèrent sous serment les méfaits dont leur village a été le théâtre. Le mouhtar de ce village, Edhem Agha, a eu les reins brisés à coups de crosse. Pour préserver leurs femmes, les villageois les cachèrent dans des grottes au sommet de rochers escarpés. Une jeune fille de quinze ans, Zubéïdé, qui n'avait pu être emmenée pour cause de maladie, fut violée. Elle tenta à plusieurs reprises de s'empoisonner pour laver cette souillure.

Le cœur se fend au récit de pareilles atrocités.

Après avoir achevé notre enquête à Ak-Tache, nous nous dirigeâmes vers Houguik. Les Arméniens l'ont détruit et ont transformé sa mosquée en écurie. Nous avons enregistré les dépositions sous serment de quelques villageois, d'où il appert que tout ce que contenait le village a été enlevé. Parmi les villageois, Hantcher-Oglou Hassan, Husséin-Oglou Torssoun, Hassan-Oglou Mehmed et sa mère, Hassan-Oglou Ismaïl, Husséin-Oglou Ali, Hassan-Oglou Haliss et Has-

san-Oglou Mehmed, ont été torturés et assassinés. Osman, fils de Moustapha, Seyaré, fille de Dorak, le fils de Moustapha, Achir, âgé de 9 ans, et la fille de Molla Moustapha; une enfant de 6 ans, ont été passés au fil de l'épée. Dans la ferme de Moustapha Bey, Mehmed Ali Dorak, Redvan-Oglou Husséin et Zeinel-Oglou Kieuly, furent également massacrés. Le corps de ce dernier fut mis en pièces.

Le village de Pekridje où nous nous arrêtâmes ensuite, a également été pillé par les Arméniens. La mosquée fut détruite et souillée et partout se voient des traces de crimes et de méfaits. Les quelques villageois que nous pûmes rencontrer nous rapportèrent sous serment ce qui suit :

« Les Arméniens qui sont entrés au village en même temps que les Russes, ayant rencontré les fillettes de Kara-Tchayli Emroullah et de Mahmoud, deux pauvres petites innocentes de 6 et de 7 ans, les emmenèrent au seuil de l'Eglise où ils les immolèrent comme des moutons. Ils jetèrent ensuite les têtes derrière l'Eglise et laissèrent les corps devant la porte. Les Arméniens massacrèrent en outre, parmi les vieillards : Fettah-Oglou Ahmed, Mirek Ahmed Effendi, Mehmed-Oglou Halim, Muhi-Oglou Molla, le sergent Mehmed et son fils Osman, Sod Aga, Hafiz-Oglou Halil, Dellal-Oglou Sabri et son enfant de sept ans Hakki, Moustapha-Oglou Zihni, Youssof-Oglou Mevdjoud et son petit frère Eyoub âgé de 4 ans ; parmi les femmes : la mère d'Alroun-Tachli Mevloud, et parmi les jeunes filles celle du Chéikh Béchir, âgée de 15 ans; Fatma, fille de Moustapha, 6 ans; Naïmé, 8 ans, et Esma, 6 ans, filles de Karsly Bahri. En outre, plus de 500 Arméniens se ruèrent sur la maison d'Ahmed Bey où s'étaient réfugiées près de cent cinquante femmes. Ces malheureuses ainsi que la famille d'Ahmed Bey, les deux filles de Moustapha Effendi de Mama Hatoun (douze et dix ans), la fille de Kara-Tchaili Sélim, celle de Mouhtar (maire) Molla Chukri (7 ans), eurent à subir les derniers outrages. Quatre d'entre elles qui refusèrent de se rendre et une cinquième du nom d'Izzet Hanoum, âgée de trente ans furent égorgées et leurs corps jetés dans un puits. A notre arrivée au village, la tête d'Izzet Hanoum était encore visible, séparée du tronc. Les brigands coupèrent les doigts à l'enfant de cette malheureuse, une fillette d'un an, pour lui enlever sa petite bague. Ils passèrent une corde au cou de Torssoun Aga, un des vieux du village, le suspendirent par les pieds près de la margelle d'un puits, et lui extorquèrent tout son argent par des menaces, puis se mirent à lui couper la nuque, mais finalement y renoncèrent. Torssoun est encore gravement blessé.

Les autres cruautés commises dans ce village sont innombrables.»

Le maire de la commune d'Ildja : CHUKRI.

Le conseiller légiste de la province d'Erzeroum : KÉMAL.

Le 1/14 juin 1916.

Dépositions sous serment d'Ali, Hadji Youssouf et Tevfik Yacoub effendis, habitants de Hnisse :

« Les Arméniens qui servaient d'avant-gardes aux Russes ont massacré toute la population mâle et violé les femmes des villages par lesquels ils ont passé. Les enfants et les vieillards même ne furent pas épargnés. Ils ont entassé les femmes malades dans des maisons et y ont mis le feu. Ils ont arraché leurs enfants aux femmes enceintes et les ont promenés à la pointe de leurs baïonnettes. Des centaines de personnes forcées d'émigrer pour sauver leurs vies, ont été témoins de ces faits. Plus de 500 malades et invalides, hommes, femmes et enfants, ont été emmenés par les Arméniens et les Russes à Erpédresse et massacrés. »

Ces actes barbares qui suffisent à dépeindre les atrocités commises par les Arméniens nous ont été racontés en pleurant.

ISMAIL

MEHMED

Commissaire de police. Commandant intérimaire du bataillon de gendarmerie.

Dépositions sous serment du courtier Ali, du cafetier Haïreddine et de Djafer Aga-Zadé Hadji Issa effendis de Hnisse :

Après le retrait de nos troupes, les bandes arméniennes entrèrent dans la ville comme avant-gardes des Russes. Elles massacrèrent les hommes et jusqu'aux enfants qui tombèrent entre leurs mains, abusèrent des femmes et violèrent publiquement les jeunes filles. Les gens d'une de ces bandes arrachèrent à une pauvre femme du nom de Fatma, le nourrisson qu'elle était en train d'allaiter, le jetèrent au feu et après l'avoir laissé rôtir, ordonnèrent à la mère d'en manger, la menaçant de mort si elle refusait. Les plus belles d'entre les femmes ou les jeunes filles musulmanes furent emmenées en Russie. On ne finirait pas si on voulait énumérer toutes les atrocités commises dans cette ville. »

MEHMED HANÉFI
Membre

YESS
Membre

HUSSÉIN HUSSNI
Maire intérimaire

de la commune d'Erguéné.

Le 12/25 mai 1916.

Extrait du rapport du Gouverneur Général d'Erzeroum, concernant les méfaits commis dans cette province par les bandes arméniennes ayant servi d'avant-garde et de guides à l'armée russe :

« Le récit des atrocités commises par les Arméniens à l'égard des Musulmans dans les localités occupées par les Russes remplirait à lui seul plusieurs volumes. Lorsque, à la suite de l'avance de notre

armée, les Russes se retirèrent à leurs frontières, ils emmenèrent avec eux plus de 2000 Musulmans de Passinler dont une partie fut massacrée par les Arméniens et l'autre expédiée en Russie. Une bande armée qui avait pénétré sur ces entrefaites à Salimli viola toutes les jeunes filles de ce village. La fiancée de Réchid bey qui refusait de se rendre fut tuée et sa belle-mère blessée.

A mon retour, j'ai vu de mes propres yeux à Keupru-Keuy, 53 cadavres de Musulmans des villages d'Arab, Adross et Youz-Virène. Les assassinats commis par les Arméniens dans les localités occupées par les Russes après la chute d'Erzeroum atteignent un chiffre effrayant.

D'après les renseignements fournis par Réchid et ses compagnons qui ont pu s'échapper d'Erzeroum, d'Ache-Kalé et de Terdjan, des détachements de Cosaques comprenant un grand nombre d'Arméniens ont entièrement dépouillé les cazas d'Ache-Kalé, Rayidjé et Terdjan, et au village de Huvik ainsi que dans la commune de Pikridje, ils ont massacré plus de cent Musulmans, à commencer par l'imam, en présence de leurs enfants et de leurs familles et se sont ensuite attaqués aux femmes. Toutes les avant-gardes se composaient de cavaliers arméniens. Sur décision du tribunal institué par les Arméniens à Pikridje, 3 à 400 notables de Terdjan et des villages environnants furent exécutés. »

II

VILAYET DE VAN

Rapport du commandant de gendarmerie de Van.

« Lorsque les Russes passèrent la frontière ottomane, les Arméniens de Van, persuadés que l'occasion qu'ils attendaient depuis si longtemps se présentait enfin, commencèrent à se soulever et à se livrer à des actes révolutionnaires. Exécutant un plan préparé de longue date, ils attaquèrent les courriers, les voyageurs et les villages musulmans sans défense, refusèrent les réquisitions et se mirent en embuscade pour piller les convois de ravitaillement militaires. Les recommandations toutes bienveillantes que leur faisaient les Autorités étaient souvent accueillies avec dédain et raillerie. Que faire ? répondait Avedis Terzi-Bachian. Il n'y a pas moyen de faire entendre raison à ceux qui ont perdu leurs parents dans les troubles de 1906. »

L'insurrection commença à Chatak, à l'instigation des chefs Aram et Ichehan. Les Arméniens qui s'étaient retranchés dans la citadelle firent feu sur la troupe au moyen d'un vieux canon qu'ils y trouvèrent. Les fonctionnaires purent quitter la ville à la faveur de la nuit, mais un grand nombre de femmes et d'enfants se noyèrent ou furent massacrés par les révolutionnaires.

Dans le village de Mir Kéhy, le maire Molla Hassan et ses compagnons qui avaient demandé grâce aux bandes arméniennes servant d'avant-garde aux Russes, furent égorgés avec leurs familles. Sept hommes, douze femmes et dix-huit enfants, soit trente-sept personnes, furent ainsi victimes des Arméniens qui enlevèrent en outre les jeunes filles et les jeunes femmes.

A Tcharpik-Ser, plusieurs personnes ont affirmé sous serment avoir vu un enfant que les révolutionnaires firent rôtir et attacher ensuite à un poteau, à la pointe d'une baïonnette. Les restes de cette créature infortunée nous furent montrés.

Entre les villages d'Ahourik et d'Avzerik, on trouva les cadavres de quatre personnes massacrées et mutilées de la façon la plus ignominieuse.

Au village de Kavlik, on se livra à des actes contre nature sur deux fillettes de sept et de neuf ans, Fatma et Yulnaz, que l'on viola. Toutes les deux sont actuellement estropiées et présentent un exemple des abominations arméniennes. Dans ce même village, quelques officiers supérieurs virent le cadavre d'un vieillard de 70 ans, Alou, qui avait la mâchoire brisée à coups de baïonnette et l'organe de procréation mutilé.

Au village d'Ahtoudji, pendant que Zuléiha, femme de Kémo était en train de cuire du pain, on jeta en sa présence son enfant, une fillette de 6 mois, au feu et on lui dit d'en manger la chair. Sur son refus on la tortura impitoyablement en lui brûlant la jambe. Le récit de cette malheureuse qui vit encore, arrache des larmes aux cœurs les plus durs.

On voyait dans ce même village des corps calcinés de petits enfants qui avaient été jetés dans des amas de bouse et brûlés.

Au village de Khrétilé, un malheureux du nom de Hadji Osman fut torturé et brûlé. On attenta à la pudeur de ses trois filles et de ses deux belles-filles qui toutes les cinq moururent à la suite des outrages dont elles avaient été victimes.

Des habitants dignes de foi de la commune de Kotour rapportèrent, sous serment, qu'un grand nombre d'Arméniens s'étaient livrés à des actes infâmes sur le fils du maire, un garçon de 16 ans. Ils avaient enfermé tous les hommes de la commune dans une grange et, pendant que les uns les surveillaient, d'autres abusaient de leurs femmes restées seules et sans protection.

A Bedzkian, les Arméniens commirent de telles atrocités que tous

les Musulmans furent obligés de quitter le village. Les 80 % de ces malheureux furent massacrés sur les routes où les cadavres gisent encore.

A Van même, dans le quartier Halil Aga, l'ancien chef de la comptabilité du vilayet, Hassan Effendi, sa femme et sa fille dont les Arméniens abusèrent, son frère l'instituteur Husséin Effendi avec sa femme et ses quatre enfants en bas âge, furent victimes de la barbarie sanguinaire des bandits. Béchir-Oglou Derviche Effendi, fonctionnaire en retraite de la comptabilité de la province de Smyrne, sa femme, son beau-frère Sabri et la femme de ce dernier furent témoins des outrages subis par leurs deux filles, Hourié et Chadié. L'une de celles-ci expédiée par le vali de Van, Djeddet Bey, à Vastan, mourut en route. Leurs parents avaient tous été égorgés par les Arméniens.

Dans ce même quartier, les familles de Naltchédj-Oglou Edhem et de ses trois frères se trouvant à la guerre, en tout quinze personnes, de même que la femme, le père, la mère et l'oncle de Vehbi Bey, caissier du каза de Chatak, furent assassinés par les Arméniens. L'imam du quartier, Issa Effendi; un vieux professeur en retraite âgé de plus de 70 ans, Rassih Effendi et l'imam de la mosquée de Hayratié, Hadji Derviche Effendi, tombèrent entre les mains des Arméniens qui, après leur avoir souillé et rasé la barbe, les promenèrent dans la ville montés sur des ânes et les mirent ensuite en pièces. La veuve du hodja Rassih Effendi, une femme de 60 ans, fut tuée par l'introduction dans ses parties génitales de morceaux de bois. Sur les douze personnes dont se composait la famille de Sefil Cavass-Oglou Hourchide et de son frère Kiamil, trois seules purent échapper aux griffes des agresseurs.

Tchellinguir-Oglou Suléïman Aga et sa femme; Halil Effendi, fonctionnaire en retraite, aveugle; Sidki Effendi et sa famille; la jeune femme, les 2 fils et les 3 filles de Hadji Effendi qui s'étaient cachés dans la maison de Hadji Yacoub Aga furent découverts par les Arméniens et mis en pièces.

La femme de Kerem Zadé Hidayet Effendi, âgée de 70 ans qui se trouvait dans la maison de Mehmed Bey, au quartier de Chamram, subit les pires tortures. Deux cents femmes et enfants furent massacrés pendant que les bandes chantaient et se livraient à la joie.

Le lieutenant Izzet Effendiet le chirurgien Mehmed Effendi quoique malades et alités furent également victimes de la fureur des bandes.

Dans le quartier de Mehmed Bey, les deux enfants de Saher, femme de Djémal, âgés de cinq et de sept ans, furent arrachés des mains de leur mère et tués à coups de poignard. La femme de Hamza-Oglou Abass et ses trois filles; la femme du sergent Halil, Aiché, et sa sœur, Hadji Abdoullah Effendi, un vieillard de 80 ans et sa femme furent battus et maltraités jusqu'à ce que mort s'ensuivit.

Dans le quartier Chabanié, le lieutenant en retraite Abdul Rahman Effendi qui se trouvait malade et alité fut traîné hors de sa chambre. On lui souilla la figure avec des excréments et de l'urine et on le tua ensuite. Des voisins restés en vie ont affirmé sous serment avoir vu cette scène.

Le négociant Hadji Eumer Effendi, possesseur d'une grande fortune, fut tué par les Arméniens après avoir été dépouillé. On coupa son corps en deux, fait rapporté également sous serment par ses voisins.

Les Arméniens attentèrent à la pudeur de Zahid, un jeune garçon de 12 ans, neveu de l'ancien mouhtar du quartier Topdji-Oglou. L'enfant mourut un quart d'heure après. On traîna son corps jusqu'au pied d'un mur que l'on fit écrouler pour l'ensevelir sous ses décombres.

Au quartier Hafiz effendi, les Arméniens assassinèrent la sœur de Yulèche Mahmoud, Adilé; Menglouss-Oglou Baïram et le boucher Abbas, dont ils enlevèrent, avec les Russes, les deux filles, Chadié et Fikrié.

Dans le quartier Emine Pacha, Ali, gardien de prison, sa femme, sa belle-fille et ses 2 petits-enfants; Moustapha, âgé de sept ans, fils de l'agent de police militaire Eaïram; le fils du sergent Séid, la femme et les deux enfants de Moustapha, et la jeune femme du sergent Hadji Caya-Oglou Ibrahim, furent égorgés.

Au quartier d'Abbas Aga, le secrétaire de régiment en retraite Mehmed Ali Effendi, fut dépouillé de tout son avoir et attaché ensuite à un arbre de son jardin où on l'acheva en tirant sur lui une vingtaine de balles. La femme et la sœur de ce malheureux qui voulurent se porter à son secours furent tuées à coups de poignard. Ses voisins, le poélier Nédjib et sa femme furent victimes des mêmes agresseurs.

Au quartier Sélim Bey, Sivar-Oglou Halid Zia, Riza et son frère Faïk, le religieux Tchévik-Oglou Mehmed Effendi et une cinquantaine d'autres personnes furent surpris dans une maison par une bande que guidait un certain Panoss de Van. On rangea les hommes et les enfants mâles sur une même ligne devant laquelle on plaça les toutes petites fillettes et les femmes invalides ou impotentes. Au signal donné par Panoss, un violent feu fut ouvert sur ces infortunés. Ceux qui n'en moururent pas sur le coup furent égorgés. La même scène se répéta dans d'autres endroits de ce quartier où plus de 300 personnes périrent dans les mêmes conditions. On voit encore les traces de ces crimes, confirmés par les dépositions sous serment de la femme du religieux Mehmed Effendi dont le mari fut assassiné mais qui, elle, parvint à avoir la vie sauve en se cachant avec ses deux enfants.

Au quartier de La Porte de Tebriz, la femme du soldat Salih

avec ses quatre filles âgées de 5 à 15 ans et 17 personnes des familles de son frère et de sa sœur, furent mises en pièces et littéralement hachées par les brigands arméniens qui teignirent leurs croix dans leur sang. La sœur d'un autre Salih du même quartier, Mahboud, avec ses trois fils et ses deux filles ; Aïché, femme de Tahsin du quartier Djami'i Kébir et ses deux fils, virent d'abord leurs enfants égorgés en leur présence et eurent ensuite le même sort.

Pendant l'évacuation du Van, cinq vaisseaux qui transportaient des réfugiés, surpris par l'orage s'arrêtèrent dans les parages d'Erdjiche et d'Adildjivaz pour y passer la nuit. Les bandes arméniennes qui en eurent connaissance vinrent de suite les attaquer. Elles tuèrent près de 400 personnes à coups de balles et jetèrent un grand nombre de passagers à l'eau. Plusieurs familles de fonctionnaires et d'officiers se trouvaient parmi les victimes. Les dépositions sous serment faites à ce sujet par les agents de police Hachim et Djémal Effendis, sont terrifiantes.

La femme du secrétaire de régiment Hassan Fahri Effendi de Sivas et la mère de l'armurier Torssoun, qui avaient été recueillies chez lui par le cavass arménien Miko, ont raconté en pleurant avoir été dépouillées de leur argent et de leurs bijoux. Les deux enfants de Fahri Effendi furent égorgés.

La population du village de Chéikh Aïné composée de 300 personnes, qui émigrerait à Van fut assaillie en route par les Arméniens des villages d'Esskéle et de Kalédjik qui les emmenèrent au village de Zivé ayant 200 habitants. Ici toute la population mâle de Zivé et de Chéikh Aïné fut massacrée après d'atroces tortures. Les vieilles femmes et les enfants furent entassés dans la mosquée à laquelle on mit le feu. Kurd Ibrahim, Chukri-Oglou Moustapha, et Réchid-Oglou Hakkî, témoins de ce massacre, l'ont rapporté sous serment et leur témoignage est corroboré par le fait qu'il ne reste actuellement pas une seule personne de toute la population de ces deux villages.

Fézi Aga, vieillard de 70 ans du village de Molla Sélim, jouissant d'une certaine aisance, fut immolé sur le sein de sa femme. Son fils Sabri âgé de 9 ans, et sa belle-fille Hourié, que l'on avait emmenés à Van, furent renvoyés à leur village pour indiquer l'endroit où Fézi Aga cachait son argent et ensuite massacrés. Le même sort fut réservé au chéikh du tekké de ce village, Mehmed Chakir, à son fils Zia, à la femme de celui-ci et à ses enfants Saadoullah, Zéinib, Mouhabet, Fahrié, Zehra, ainsi qu'à leur grand-mère. Une des belles-filles du chéikh, Zahidé, que l'on emmenait à Van pour la sauver des bandes, se jeta à l'eau. Dans les maisons de ce pauvre chéikh et de ses frères, 70 personnes de différents âges furent victimes des cruautés arméniennes. Mahi Hanoum, femme de Salih-Oglou Chérif, fut témoin de tous ces méfaits.

Les villages d'Amik et d'Ayansse furent également le théâtre d'horreurs rapportées sous serment par l'imam Molla Youssouf, son fils Saïd et le mouhtar Djaafer.

Aux villages de Baghdéchan et de Cara-Agatche, les Arméniens choisirent dix-sept jeunes filles de 15 à 20 ans et les emmenèrent en Russie.

Toute la population de la commune de Tetchar et les 70 % des habitants de celles d'Ertchik et de Havassour furent impitoyablement massacrés. Au village de Mindane, l'Arménien Chérine, de la commune d'Ertchik, et ses compagnons tuèrent 45 personnes.

De toute la population des cazas d'Erdjiche et d'Adildjivaz, la moitié à peine put échapper au carnage. Un des notables d'Erdjiche, Hadji Hassan Aga, réputé pour les bienfaits dont il avait comblé les Arméniens, ne fut pas épargné.

Plus de 300 habitants des cazas de Kévache et de Vostan furent exterminés dans la montagne d'Aguiro par le comité de Meksse. Pas un n'échappa.

Près de 300 Israélites qui avaient voulu s'échapper de Hekkiari, furent massacrés au village de Sil et leurs corps entassés les uns sur les autres. Des témoins ayant vu les restes de ces victimes, l'ont affirmé sous serment.

Toutes les mosquées de Van furent détruites et les quartiers musulmans brûlés au point que le centre de la ville et ses environs ne présentent plus qu'un monceau de cendres et de ruines. Quatre-vingt malades que l'on n'avait pu transporter à temps de l'hôpital, ont été brûlés vifs.

Dans le quartier Katirdji, les Arméniens enlevèrent la femme et les 4 filles de Redjeb-Oglou Mehmed et une jeune fille de 12 ans du lieutenant Husséin Effendi. Après avoir blessé celle-ci d'une balle, ils la violèrent et l'abandonnèrent. Un ancien domestique arménien du lieutenant garda l'enfant que le gouverneur de Van, Djevdet Bey, emmena plus tard à Bitlis où elle se trouve actuellement en traitement.

Ainsi qu'il a été constaté de visu, lors du départ des Russes de Van, le nombre des Musulmans, hommes, femmes et enfants, massacrés par les Arméniens, entre les villages d'Enguèle et de Vostan, dépasse les 10.000.

Tayar Effendi de Van, vieillard de 80 ans, oncle du lieutenant Chukri Effendi, fut soumis à des tortures inouïes. En présence de sa femme on lui cloua les mains à une porte, on lui coupa ensuite le nez, les oreilles et les chairs de la mâchoire et on le laissa ainsi périr; après quoi on tua sa femme.

La fille de Hikmet Effendi, chef du bureau de recrutement d'Erdjiche, qui n'avait pu s'échapper, fut mariée contre son gré à un Arménien, et après qu'on l'eut promenée à travers la ville aux sons de

ffres et de tambours, on l'envoya en Russie. Son mari Hakki Effendi, directeur du télégraphe à Kiuvar, perdit la raison à la suite de ce malheur.

Le commandant de la gendarmerie de Van
ALI.

Le 11/24 mars 1916.

Le cordonnier Halil Aga du village de Halil Aga (Van), a fait en notre présence et sous serment, les dépositions suivantes :

« Après l'évacuation de Van, les Arméniens nous emmenèrent à l'institution américaine. Toute la population y fut réunie. Nous y sommes restés deux mois pendant lesquels on nous donnait un pain par jour. Ceux qui en mangeaient commençaient à perdre leurs cheveux, leur sang s'empoisonnait et ils en mouraient. Beaucoup ont péri de la sorte en très peu de temps et nous ne restâmes qu'une centaine. On nous transporta plus tard au Consulat de France où nous fûmes enfermés. Les horreurs auxquelles les Arméniens se livrèrent sur nos femmes dépassent tout ce que l'on peut imaginer. Les quartiers musulmans furent détruits en très peu de temps. On s'amusa à tuer près de la maison de Séhak Bey, Djébédji-Oglou Hadji Aga ainsi que trois enfants et la femme du percepteur Hadji Effendi qui s'étaient réfugiés chez Djébédji. Quand à la population des villages, les 2/3 presque se noyèrent dans la rivière de Mermid. »

Eumer de Berho, a déclaré sous serment que « les Arméniens qui servaient d'avant-gardes aux Russes ont massacré à la baïonnette tous les habitants mâles des villages de Hassnik, Kiakian, Kassr, Kiochque, le haut Darensse, le bas Darensse, Berho, Djémik, Nourévan, Hassisse, Virkenss, Arkansse, Ekrouhi, Sarnouhi, Sozvanse, Hichète, Chukran, Ruknar, Chéikh Hanisse et Soukian, dépendants du каза de Chatak. Ils choisirent les plus belles parmi les femmes et les jeunes filles et les emmenèrent vers l'intérieur. »

Nadié Hanoum, fille de Husséin Effendi de Trébizonde, blessée par les Arméniens lors de l'occupation de Van par les Russes et qui parvint à s'en échapper a fait sous serment le récit suivant :

« Le cavass du consulat d'Angleterre Ali, sa femme Lali et ses fils : Hassan de 17 ans ; Ihsan, 10 ans ; Tahssine, 4 ans ; et Kiazim, 1 an ; sa fille Zehra avec un bébé de 6 mois ; moi avec mes 2 filles et mon fils, nous étions tous cachés dans la maison de l'épicier Redjeb-Oglou Mehmed Effendi au quartier Katirdji contigu au quartier arménien, lorsque les Arméniens firent brusquement irruption chez nous. Je sortis à la hâte pour aller prévenir les Autorités. A mon retour, les balles qui portaient des meurtrières m'ont empêchée de rentrer. Je ne revis plus mes enfants. Mon fils qui avait eu cinq blessures fut envoyé par un homme de bien à Diarbékir. On me décrivit ses souf-

frances. Elles suffisent à prouver combien les Arméniens sont passés maîtres en matière de cruautés et de férocités.

Ma mère me raconta que Husséin le fils du cavass, et Zehra sa fille, ont été mis en pièces. Un enfant que tenait ma mère, fut emporté à l'évêché où on le tua. Je ne pus savoir ce que sont devenues mes autres compagnes. La fille aînée de l'épicier Mehmed Effendi, Hédié, fut tuée à la mosquée du quartier de la porte de Tebriz. Sa femme Habibé et sa plus jeune fille Sabité, furent massacrées pendant qu'on les emmenait à l'institution américaine. Moi, je fus emmenée blessée à l'évêché. On ne soigna pas ma blessure. De la fenêtre de l'évêché, je vis les Arméniens tuer un petit enfant de 5 à 6 mois et puis cinq autres enfants et une femme enceinte. Une femme qui s'était réfugiée au mausolée du chéikh Abdul-Rahman Baba ne put échapper aux attaques des Arméniens. J'ai appris par des Arméniens de l'évêché que le naïb (juge religieux) de Sérai et quelques femmes qui se trouvaient chez le secrétaire de régiment Mehmed Ali Effendi, furent mis en pièces. Je ne sais plus laquelle des horreurs raconter. Je me suis démis la jambe et je suis dans l'impossibilité de me faire soigner. Je ne pourrai jamais oublier ce que j'ai vu. »

Parmi les atrocités commises par les Arméniens dans la zone de Van et dont le récit remplirait des volumes, il n'a été rapporté ci-haut que celles établies par notre propre enquête ou par des dépositions sous la foi du serment des victimes elles-mêmes.

Le 11/24 mai 1916.

ABDURRAHMAN,
Président de la Municipalité
de Van.

Le Commissaire de police :
SURÉYA.

ALI,
Commandant de la gendarmerie
de Van.

Le lieutenant en retraite :
REDJEB.

III

VILAYET DE BITLIS

Rapport sur les atrocités commises par les Arméniens dans la ville de Btlis.

La dame Niguiar, âgée de 50 ans, mère de Réchid-Oglou Mehmed du quartier de Herssan fut tuée à coups de poignard. La fillette d'Ahmed Aga qui se trouvait chez Réchid-Oglou eut le même sort. Son corps fut jeté dans la rue et dévoré par les chiens. Ce triste spectacle a été vu par plusieurs personnes, parmi lesquelles Kalkandji-

Oglou Osman Aga de Kizil Mesdjid qui a rapporté le fait sous serment.

Le père de Husséin-Oglou Salih d'Ahlat, un vieillard de 70 ans habitant au quartier de Kizil Mesdjid, fut mis en pièces à coups de sabre.

Au quartier de Tache-Mahallé, le père d'Ismaïl-Oglou Mehmed, un vieillard de 90 ans fut assassiné et sa maison pillée par les Arméniens.

Au quartier d'Aïn'el Barid, Fatma, jeune fille de 17 ans fut violée. Son père, Hasso-Oglou Bedri fut torturé et sa maison pillée.

Chaban Effendi, juge suppléant à la cour d'appel de Bitlis fut traîné, pendant la nuit, hors de sa maison et assassiné d'une façon tragique, après qu'on lui eût enlevé tout ce qu'il avait sur lui. Sa fille Nadjîé, âgée de 15 ans fut violée et son beau-père, Moussa Effendi, battu et assommé. Sa nièce Yul Péri fut tuée par des femmes arméniennes.

Kiamil Effendi de Tache Mahallé fut emporté de chez lui et tué d'une balle. Sa belle-mère, son frère, son enfant de 3 mois et sa servante Rukkié furent victimes des mêmes agresseurs.

Dans le même quartier, le nommé Farss fut emporté de chez lui et on n'a jamais plus eu de ses nouvelles. Son fils Cadri, âgé de dix ans et ses autres fils Tevfik et Chérif, furent sauvagement massacrés à coups de crosse et de botte. Ses tantes, Mentane, Guéchmiche et Zinète, subirent à différentes reprises les derniers outrages. Son cousin Essad fut mis en pièces à coups de sabre.

Le neveu d'Aïché, habitant au quartier de Kizil Mesdjid fut haché de la façon la plus cruelle. Sélim père d'Abdel Gani du quartier de Kiumèsse fut assassiné devant la mosquée de Kizil Djami.

Nessibé, fille de Mehmed du quartier de Kizil Mesdjid, Sultane, jeune fille de 10 ans du quartier Avih, furent violées. Eumer du quartier de Zeidan; Hodja Youssouf de Kizil Mesdjid et Hak Verdi du quartier de Yezdan ont été brutalement massacrés.

Haidar Effendi, de l'ordre des Nakchibendis, habitant le quartier de Kerstan; Nadjîé du quartier Mahallé-Bachi; Polad Hassan, âgé de 50 ans et Izzet, tous trois du quartier de Kiumèsse; Osman du caza de Karitchekian et Ali, le barbier Chukri, le chauffeur de bain Salih, Hadji Ismaïl et son frère Ishak du quartier de Kizil Mesdjid, furent également victimes des bandes arméniennes qui massacrèrent en outre Sultane, jeune fille de douze ans du village de Patnoss; Fatma, du village de Yaco; Rahimé, femme de quarante ans; Hanifé, âgée de quarante cinq ans et Ressoul, beau-frère de cette dernière, du quartier de Kiumèsse; Yul Beyaz et Béhié, jeunes filles du quartier d'Avih.

Dans le quartier de Herstan, la dame Médiné; son gendre Halid et son fils Ali; Molla Mehmed; Ibrahim; Réchid, sa femme, ses trois fils et ses trois filles qui s'étaient réfugiés chez Osman; Youssouf, sa

femme et ses six enfants ; Hassan, jeune homme de quatorze ans, Hassan-Oglou Ahmed, Salih-Oglou Ibrahim, Haïdar-Oglou Abdul Medjid et Abdul Aziz ; Molla Ali-Oglou Mehmed, Fiki Mehmed sa femme, ses deux fils et sa fille ; Molla Ressoul, Youssouf, Mehmed, Tevfik, Aziz et Chéfik ont été achevés à coups de hâche et de sabre.

Dans le quartier de Tache, Haïdar-Oglou Hassan, Redvan-Oglou Sofi ; Hanifé et Rahimé sœurs, Ressoul, frère, et Youssouf, Djémil, Hamid et Nouri, neveux de Halid ; Youssouf, fils, Nazli, femme Nessibé et Hadié, filles de Sadik-Oglou Polade ; Issa-Oglou Abd'ul Hamid ; Ismail ; Ali-Oglou Mehmed, son oncle Cassem et ses neveux Halid et Abd'ul Kadir ; Halid, frère de Cassim ; Seyad, âgé de douze ans, fils d'Ibrahim-Oglou ; Mehmed et son frère Mikdade ; Saïd, Hamid et Djémil, subirent le même sort ou furent brûlés vifs. Un grand nombre de femmes de ce quartier subirent les derniers outrages.

Halid et son jeune fils de sept ans, la dame Hezar, et Polade âgé de seize ans, du quartier d'Avih ; Molla Véli Zadé Bilal, fils de Hassan et Yultchine, femme de son neveu Mirza ; Rustem-Oglou Chaban, Kieussé Zadé Hassan et son fils Suléïman, et Péro femme de Tchélébi Zadé Haïdar, du quartier de Kiumèsse ; Djaffer-Oglou Réchid, son frère Ali et son neveu Halid ; Fatma, femme de Nouri Osman ; Hadji Mehmed Zadé Hafiz Yacoub Effendi ; Hassan-Oglou Emine et sa femme Elmass ; Zulfikar-Zadé Sadik-Oglou Mikdade ; Mamkiou Zadé Osman-Oglou Halid ; Abdullah-Oglou Issa ; Halimé, femme de Tchuruk Zadé Halid ; Nouri, fils de Mouhtar Chaban et Chemsseddine Arif son petit fils, du quartier de Zeïdan ont été étranglés par les Arméniens.

Nous donnons ci-dessous la liste des édifices publics ou sacrés détruits par les Arméniens :

MOSQUÉES

Ont été détruites ou brûlées les mosquées de :

Méïdan Djami. — Djami'i Kébir. — Hodja Bey. — Yeuk-Méïdan. — Chéïkh Hassan. — Courou Pounar. — Farissié. — Koréïche. — Mermoute. — Tache Djami. — Kizil Mesdjid. — Alemdar. — Chéréfié. — Tchehar Sandouk. — Sultan Arabe.

La mosquée de Hatounié a été convertie en écurie.

COUVENTS

Ont été détruits ou brûlés les couvents de :

Kéfrévi, Chéïkh Emine Effendi, Chéïkh Abdoullah Bedehchani.

SÉMINAIRES

Les Séminaires de :

Yeuk Meïdan, Kérafé, Ghazi Béké et Chéréfié ont été détruits.

SÉPULCRES

Ceux des Chéikhs :

Abdoullah Bedehchani, Bayo, Elcarib et de Véli Chemsseddine ont été détruits et brûlés.

ÉCOLES

L'école primaire de Yeuk Meïdan, de Kizil Mesdjid, de Tcharchi Bachi, d'Herissan et le lycée de Marmout ont été détruits.

Les corps de garde de : Mahallé Bachi, Courou Bounar, Tcharchi, Sapirkor, Kiumèsse et Zeïdan.

Les bains de : Pacha Hamam, Han Hamam et Orta Hamam.

Les ponts de : Arabe, Alemdar, Sefer Bey, Diadine, Chore-Bounar et Hatounié.

Les bureaux de la Police, la Gendarmerie et la Municipalité, ainsi que le Palais Gouvernemental ont été détruits.

Les Hans des Négociants, au Marché, et le han de Hamzé, ainsi que les Dépôts militaires de Yeuk Meïdan et celui situé près de la Municipalité, ont été brûlés.

Les Arméniens ont en outre détruit ou brûlé un très grand nombre d'édifices privés.

Les tragiques événements énumérés ci-dessus et qui nous ont été rapportés sous serment par un grand nombre de Musulmans qui n'ayant pu s'échapper de Bitlis y sont demeurés exposés aux attaques et aux méfaits des bandes arméniennes, ne constituent qu'une très faible partie des horreurs et des atrocités commises par ces bandes, atrocités dont les traces restent encore visibles.

Le 14/27 août 1916.

HADJI MÉLIK ZADÉ
CHÉIKH YOUSOUF

EUMER HOULOSSI,
Professeur d'Arabe à l'Ecole Militaire.

M. ARIF,
Directeur intérimaire de la police.

MOLLA ISSA ZADÉ
ABD'UL HALIM.

CAZAZLAR CHÉIKHI ZADÉ
YOUSOUF.

HAKKI,
Secrétaire Général a. i. de Bitlis.

Déposition sous serment de Mehmed Ressoul de Mouche.

« J'étais à la guerre comme soldat. Me trouvant blessé, je n'ai pu suivre le détachement qui se retirait vers Bitlis et suis resté en arrière avec trois autres camarades blessés et malades comme moi. Peu après, les bandits arméniens qui servaient d'avant-gardes aux Cosaques russes nous approchèrent. Ils crevèrent les yeux au soldat Husséin de Kharpout, lui disant ironiquement d'aller voir si les soldats ottomans venaient, et le tuèrent ensuite d'une balle. Le deuxième de mes camarades eut la partie droite de son corps écorchée. La peau qu'on lui enleva fut pliée en forme de bourse et les brigands lui dirent : « Mets-y la main pour voir s'il y a de la monnaie turque. » Ce malheureux fut ensuite tué après d'atroces tortures.

On trancha l'organe de procréation du troisième, lui disant : « sonne du clairon pour que les soldats ottomans viennent à votre secours » et on le tua comme les deux autres. C'était ensuite mon tour. Les agresseurs ne me semblaient pas inconnus. En les regardant attentivement, j'en reconnus de suite trois. C'étaient Kéchiche-Oglou Aram, du quartier de Tchéfar à Mouche, Bagdassar Kiorouk-Oglou Alexan et Hrante, fils de l'avocat du même nom, tous les deux également de Mouche, quartier de Yache. Ils m'emmenèrent au bord d'un ruisseau à côté duquel ils firent rougir leurs baïonnettes qu'ils apposèrent 24 fois sur mon corps sans prêter l'oreille à mes cris et à mes supplications. En ce moment arrivèrent quelques soldats russes dont l'un me sauva de la mort, me disant doucement à l'oreille qu'il était Musulman. Je m'acheminai vers Bitlis avec les Cosaques russes et les brigands arméniens. En route, nous rencontrâmes des convois de fugitifs. Les Arméniens les attaquèrent sans égard pour les enfants, les femmes et les vieillards qu'ils massacrèrent sans pitié et avec une sauvagerie à fendre le cœur. L'un d'eux, que je reconnus être de Mouche, et six à sept de ses compagnons, enlevèrent six jeunes filles qu'ils mirent presque à nu et outragèrent. Ils leur firent prendre des poses obscènes et faire des genuflexions en leur répétant : « C'est comme cela que nous ferons faire dorénavant la prière aux Musulmans. »

Nous arrivâmes au village de Tel, où nous restâmes trois jours pendant lesquels le Tartare Abdul Mélik qui m'avait sauvé me donna un peu de pain. Le troisième jour, il me dit qu'il ne pourrait plus m'aider, car il serait sévèrement puni si on apprenait qu'il protégeait un Musulman et que, par conséquent, je devais tâcher de me tirer d'affaire comme je pouvais. Je m'évadai pendant la nuit et, à l'aube, j'atteignis la colline qui fait face au village de Kazanan. On entendait des cris et des pleurs venant du village. Les Arméniens

l'avaient incendié et massacraient les habitants. Je m'en éloignai et, après avoir été exposé à mille périls, je rejoignis un groupe d'émigrants et fis route avec eux. »

Le 22 Mai/5 Juin 1916.

Déposition sous serment de Mevloud-Oglou Mehmed de Katé-Mahallé, gendarme à Mouche.

« J'avais été chargé de porter le courrier au commandant du détachement militaire qui se trouvait dans la zone de Lize à Mouche. Je me suis mis en route le 28 janvier 1916. Après m'être quelque peu avancé, je fus entouré par des individus armés, faisant partie des bandes arméniennes, parmi lesquels je reconnus Kéchiche Oglou Kiniaz de Boulanik; Gazar du village d'Abri; Bodo du village de Kébolan et Vano fils de Mélik de Mouche. Les Arméniens étaient sur le point de m'assassiner lorsque des soldats russes qui venaient d'arriver me sauvèrent. J'allai avec eux au village de Molla Daoud. Ils m'enfermèrent devant leur officier et m'enfermèrent ensuite dans une chambre à la porte de laquelle ils postèrent une sentinelle. Eux buvaient et s'amusaient avec des jeunes filles du village et, en me rendant témoin de leurs scandales, ne cessaient de me répéter : « C'est ainsi que seront traitées toutes les Musulmanes. » Après de copieuses libations, ils mirent à mort les jeunes filles et se livrèrent à toutes sortes de méfaits sur les femmes et les enfants du village. »

D'après les déclarations faites sous la foi du serment par onze habitants de Mouche et de Bitlis, une bande guidée par Tavine-Oglou Missak, du village de Sirvinek, massacra tous les hommes du village de Cara-Méché et fit subir aux femmes les derniers outrages. 74 villageois de Mala Baba, 12 de Hèche Kervan, toute la population de Kazan-Keuy et des villages d'Eritdjik, Agdad, Varttékyi et Semer Chéïkh et une partie de celle de Fidjik, Boulanik, Hassik, Kioute, Nourkiagak, Malakmeran, Semtrouz, Alouzerek et Kioutanan furent massacrés. Les habitants du village de Kazanan furent entassés dans une bâtisse et brûlés.

Déposition sous serment de Hadji Ali Zadé Abd'ul Baki, de Mouche, du sergent Hadji Ahmed-Oglou Younouss et de leurs camarades.

« Dans les premiers temps de la guerre, des bandes arméniennes comptant 1200 personnes sous les ordres de Souroun, de Bayézyd, et de Karékine Passdirmadjian, député d'Erzeroun, s'attaquaient aux villages musulmans, les pillaient et en exterminaient la pauvre population inoffensive avec une férocité sans exemple. La majeure partie des habitants de Yéramiche et d'Agthé Viran a été aussi massacrée.

Même les soldats blessés ou malades n'échappèrent pas à la fureur de ces bandits. C'est ainsi que tous les blessés que notre armée avait dû abandonner au poste de Lize y ont été trouvés morts lors de la retraite des Russes. Les bandes arméniennes aidées par les Russes ont détruit, dans la région de Malazguerde, 53 villages, et sur une population de 20.000 âmes, la plus grande partie a été massacrée. Nous avons été témoins de la plupart de ces méfaits. Chevket, fils du barbier Elias du village de Bekran (Malazguerde) et sa femme, sous les yeux desquels on outrageait leurs filles, ayant supplié qu'on les épargnât, furent torturés et tués par Mardiros du village de Dolabache, Simon du village de Harabé-Cassim, Mardivaguik de Kalé-Cassaba, et Siroupe de Yurek. Husséin Bey, juge au tribunal de première instance, et Chamyl Bey, membre du Conseil Administratif de Malazguerde, habitant le village d'Ada, furent torturés et assassinés par leurs domestiques arméniens en présence de leurs femmes sur lesquelles les agresseurs se livrèrent aux derniers outrages. La mineure Sabié fut violée.

Les bandits se rendirent chez Ahmed Bey, frère du général de brigade Ibrahim Pacha, et exigèrent que sa femme et ses filles leurs servissent à boire, disant : « On ne se cache point chez nous. Il faut avoir la figure découverte. » L'aînée des filles subit les derniers outrages.

À la chute de Mouche, les bandits arméniens, tels des animaux féroces assoiffés de sang, parcoururent les environs de la ville et, aux cris de : « Nous sommes vengés ! » massacrèrent impitoyablement tous les Musulmans qu'ils rencontrèrent. Les femmes furent violées et beaucoup de vieillards brûlés vifs. Hadji Mourad et Réchid, notables de Mouche, ainsi que Hadji Mehmed de Yunay et les nommés Djaffer, Timour, Abdullah, Youssouf Mehmed Han et Nadir Han furent immolés comme des moutons.

Dans la commune de Ayiz (caza de Varto) la population de 15 villages qui avait pour chef Djindi Aga de la tribu de Djebbran, fut jetée dans le lac de Hazal qui se déverse dans la rivière Mourad. On cloua aux pieds des malheureux de lourds fers à cheval.

Les Arméniens attaquèrent la population musulmane qui se retirait vers l'intérieur par la route de Mevkéli. Les malades, les enfants et les vieilles femmes furent entassés au Tekké (couvent) de Cheikh'ul Karibe où on les brûla vifs. Les jeunes femmes eurent leurs seins coupés et furent ensuite pendues. On mit dans la bouche d'un enfant blessé qui gisait dans la rue la mamelle qu'on venait de couper à sa mère.

Un religieux, le chéikh Abdul Gaffar Effendi, mourut dans d'atroces tortures pendant qu'on lui enlevait la peau du crâne. Le docteur Moustapha Bey a affirmé sous serment avoir vu une vingtaine de bandits emmener plusieurs centaines d'enfants devant lesquels

ils chantaient et faisaient danser des femmes. Entre le pont de l'Ouest et Diliki-Tache, il aperçut des milliers de cadavres d'hommes et de femmes dont plusieurs avait été égorgés.»

Le 23 mai/5 juin 1916.

Les commissaires adjoints de police :
MEHMED, AHMED, KIAMIL.

IV

VILAYET DE DIARBÉKIR

L'enquête faite par le gouverneur de cette province et consignée dans son rapport du 11-24 mai 1916 a établi que là aussi les Arméniens se sont livrés à des actes des plus répréhensibles.

1. — La bande de Dorian Dono qui s'était retranchée au village arménien de Bachnik dans le caza de Silvan, attaqua le 28 juin 1915 à Chéïtan-Kaya un convoi de 500 muletiers qu'escortaient l'officier Hadji Hamid Effendi et quelques gendarmes au moment où ils traversaient un cours d'eau et en tua la plus grande partie.

2. — Des soldats permissionnaires qui passaient près des villages arméniens de Koum et de Soum, dans le caza de Lidja, furent attaqués par les habitants de ces villages et tués et mutilés à coups de couteau et de poignard.

3. — Dans la commune de Chark relevant de Diarbékir, tous les Arméniens des villages d'Arzo Oglou et Chani-Keuy, capables de porter les armes, formèrent une bande sous les ordres du fameux Honné et attaquant le village musulman de Hidir Ilias dont les hommes se trouvaient à la guerre, traînèrent les femmes et les enfants vers le ruisseau de Mersseni où ils les massacrèrent à coups de feu et de poignard.

4. — Les ouvriers arméniens travaillant à la chaussée Siverek-Ourfa, se soulevèrent et massacrèrent les gendarmes, après quoi ils commencèrent à se livrer au brigandage. Ils arrêtèrent les hommes et les femmes qui se rendaient en pèlerinage à Caradja-Tache et les prenant pour cible à une distance de 300 mètres, firent feu et les assassinèrent.

Beaucoup d'autres faits de même nature démontrent que les Arméniens avaient fait vœu d'être impitoyables envers les Musulmans.

V

VILAYET DE TRÉBIZONDE

L'enquête menée par le sous-gouverneur de Vakfi Kébir, au sujet des atrocités arméniennes, a établi les faits suivants, consignés dans un rapport en date du 20 août 2 septembre 1916 :

En entrant à Vitché, les bandes arméniennes ont féroce­ment massacré un grand nombre de femmes et d'enfants qui s'étaient réfugiés chez le percepteur Osman Effendi. Une de ces bandes composée de 30 personnes cerna quelques maisons d'où elle enleva les femmes et les enfants qu'elle emmena immoler au bord d'un ruisseau. Deux femmes qui ont pu échapper à cette boucherie, gué­ries de leurs blessures, en ont fait le triste et émouvant récit.

Cinq bandits arméniens du village de Kel-Ali dans le caza d'Ouf ont attenté à la pudeur d'une femme en présence d'un gendarme qui fut tué pour avoir voulu défendre la femme. Celle-ci eut une joue enlevée par des morsures.

Ces bandes assassinèrent un grand nombre de religieux musulmans, après leur avoir fait subir un tas de tortures. Elles mirent à sac le village et en emportèrent tout le bétail.

D'après les dépositions faites sous la foi du serment par devant les autorités policières de Trébizonde par un grand nombre de personnes, les bandes arméniennes entrées au village de Lazandous, dans le caza d'Of, enregistrèrent toutes les maisons du village et les noms de leurs habitants. Elles emportèrent ensuite tout ce que le village contenait et l'expédièrent en Russie. Dans ce même village, les bandits abusèrent de la femme de Dilssiz-Oglou Ali Osman, Yasmine, et blessèrent grièvement le mari.

Dans le village de Pervana, dépendant du même caza, la femme de Sou-Itchmez-Oglou Bidjan Aga fut violée en présence de son mari, après quoi tous les deux furent massacrés.

Dans les villages de Pernak; du Grand Zimlé et du Petit Zimlé, dépendant également du caza d'Of, les enfants et les femmes qui n'avaient pu s'échapper ont été massacrés. A Allana et dans d'autres villages, les femmes de Tchakir-Oglou Suléïman, de Tilli-Oglou Emine, du percepteur Ali, de Hadji Moustapha-Oglou Mehmed, du soldat Mahmoud fils de Molla Mahmoud et d'un autre Mahmoud, ainsi que les filles de Kémahdji-Zadé Hamid, Ali Oglou Mehmed et Tabi-Oglou Husséin, furent violées; Eumer-Oglou Osman Effendi fut tué, et les bandes arméniennes, poussées et aidées par les Russes, se livrèrent à d'innombrables méfaits.

D'après les dépositions sous serment de plusieurs Musulmans, les

bandes arméniennes qui servaient d'avant-garde aux Russes en entrant au village de Klefka dans la commune de Youmra, emmenèrent au bord d'un ruisseau et égorgèrent sauvagement Koulak-Oglou Husséin, sa femme Ulvié et sa belle-fille Hussnié, la femme de Koulak-Oglou Ali, Zuléïha, et plusieurs autres femmes et enfants qui se tenaient cachés dans différentes maisons. La fille de Passli-Oglou Ali, Eminé, âgée de 18 ans, fut violée et assassinée. La nièce à cette dernière, un enfant nouveau-né, fut lancée en l'air et mourut en tombant sur la pointe d'une baïonnette. La femme de Koulak Hassan, Eminé Mevloudé et sa fille de 8 ans, Chukrié, furent violées.

Au village d'Isspila, Alemdar-Oglou Hassan, Déli-Balta-Oglou Hassan, Eyoub Zadé Mehmed, Hadji Ahmed-Oglou Osman et Hassan Aga, furent tués à coups de baïonnette. On coupa à ce dernier les mains et les bras et on le jeta au feu pendant qu'il respirait encore. Eyoub-Oglou Moustapha fut tué après qu'on eut violé sa fille, une toute jeune enfant.

Les agents de police Hassan Effendi et Aldi Catchdi-Zadé Hikmet Effendi, qui n'avait pu partir à l'arrivée des Russes, furent pendus par les Arméniens qui les soumièrent au préalable à toutes espèces de tortures.

VI

ZONE D'OLTI-ADJAR

Dépositions sous serment de Homss-Zadé Hadiss Bey et son frère Ramiz Bey, émigrés d'Olti, au sujet des atrocités commises sur la population musulmane de la zone d'Olti-Adjar par les bandes arméniennes servant d'avant-garde aux Russes.

« Nous habitons dans une ferme à trois heures d'Olti. Les bandes arméniennes qui attaquèrent ces parages enlevèrent les biens et le bétail de la population musulmane des communes de Navorman et de Sivri et violèrent les femmes.

Les Arméniens firent irruption aux villages de Penesskerd, Orek, Tcholakir, Ogdadab, Haïdous et Kiamisse en disant à la population : « C'est vous qui avez invité les soldats ottomans. » Les habitants mâles de ces villes furent tués, les femmes violées et les enfants mis en pièces sous les yeux de leurs parents.

Le nommé Cara-Yorduke-Oglou Solo, sa femme, ses deux enfants et son beau-frère furent massacrés sous le prétexte d'avoir espionné pour le compte de la Turquie.

A Peneskir, on réunit tous les habitants mâles devant la mosquée et on les fit garder par des factionnaires arméniens en armes pendant que les bandits dispersés à travers le village, pillaient, violaient et massacraient jusqu'aux enfants.

Le village de Kéban fut attaqué par près de 150 bandits qui séparèrent toutes les femmes et les jeunes filles, les emmenèrent à une forêt des environs, les violèrent et en massacrèrent un grand nombre de la façon la plus barbare.

Le chef de bande arménien Artinof, qui était arrivé à Olour, nous fit mander auprès de lui et nous dit : « Vous êtes au courant des fêtes et des noces qui se célèbrent dans les villages voisins. Si vous recevez ou gardez des gens qui viendraient d'autres villages se réfugier chez vous, nous commencerons à célébrer ces mêmes noces et fêtes chez vous aussi. Toutes vos femmes seront enlevées et offertes aux soldats russes et aux chers héros arméniens. »

Presque toute la population musulmane du village de Prinik, dépendant d'Olti, fut massacrée par les bandes arméniennes. Les cadavres furent entassés dans des fosses et de petits enfants furent enterrés vivants avec eux. Ces fosses ont été vues par des personnes que nous y envoyâmes spécialement en cachette. Nous mêmes n'étant parvenus à émigrer qu'au prix de mille difficultés et exposés à toutes sortes de périls et de menaces, nous n'avons pu nous munir de documents et de photographies qui auraient montré sous leur vrai jour ces horreurs dont nous n'avons cité qu'une bien minime partie. »

Le 15-28 août 1916.

Certifié conforme :

L'agent de police
CHÉRIF.

Le commissaire de police
Séid.



TROISIÈME PÉRIODE

(Documents officiels russes)

Retraite de l'armée russe

Mémoire du Lieutenant-Colonel Tverdokhleboff relatif aux agissements des Arméniens à l'égard des populations turques de la ville d'Erzeroum et de ses environs depuis le commencement de la révolution russe, jusqu'au 27 Février 1918, date de la reprise de la ville d'Erzeroum par les troupes ottomanes.

Introduction.

L'animosité connue de longue date en Europe existant entre les Turcs et les Arméniens n'a jamais été imaginée de façon telle qu'elle s'est manifestée pendant cette guerre générale.

Il est un fait connu de tous que les Arméniens ne peuvent pas souffrir les Turcs; et pourtant ils se sont toujours montrés comme des martyrs et ils ont réussi à persuader le monde entier d'avoir été l'objet des tortures les plus atroces par suite de leur degré de civilisation et de leur religion.

Les Russes, qui de tous les Européens, ont relativement été le plus en contact avec les Arméniens, se sont fait une autre idée de la conception que ce peuple possède de la civilisation et de la morale. Ils l'ont connue comme une nation avare, roublarde et avide ne pouvant vivre qu'au dépens d'autrui. Le paysan russe avait pénétré l'âme de ce peuple: j'ai entendu souvent ces paroles des soldats russes: « Les Turcs ont arrangé ces bons Arméniens; mais ils n'ont pas pu les massacrer convenablement; il aurait fallu le faire de telle sorte qu'il n'en reste plus un seul. »

Comme valeur militaire, les Arméniens ne valaient pas mieux; les soldats arméniens enrôlés parmi les troupes russes occupaient un rang tout à fait inférieur, ils préféraient toujours le service de l'arrière le plus humiliant fût-il à la vie du front. Les nombreux déserteurs ainsi que ceux qui se blessaient intentionnellement confirmaient l'idée que l'on se faisait de la bravoure des Arméniens.

Les événements que j'ai constatés « de visu » et ceux que l'on m'a racontés pendant les deux mois qui se sont écoulés depuis la

révolution jusqu'à la reprise d'Erzeroum par les Turcs dépassent tout ce que l'on peut admettre et imaginer de pire contre cette nation.

En 1916, lors de l'occupation d'Erzeroum par les troupes russes on n'a permis à aucun Arménien d'approcher la ville ou ses environs. Tant que le général Kalitine, commandant du 1^{er} corps d'armée a été à la tête des troupes d'occupation de la ville et des régions d'Erzeroum, aucun détachement comptant des éléments arméniens n'y a été envoyé. Mais par suite de la révolution toutes ces mesures ayant été supprimées, les Arméniens se sont jetés sur Erzeroum et ses environs, après quoi ont commencé dans la ville et les villages environnants des crimes tels que le pillage des maisons et le massacre de leurs propriétaires.

Pendant l'occupation des Russes, la présence de ceux-ci empêchait les Arméniens de perpétrer ouvertement leurs crimes ; assassinations et pillages se commettaient dans l'ombre.

En 1917, le Comité arménien d'action révolutionnaire d'Erzeroum, composé principalement de soldats, a commencé une perquisition générale sous prétexte de ramasser les armes des habitants. Mais, comme ces perquisitions se faisaient sans aucun ordre elles dégénérent en pillage qui furent continuées dans la plus large mesure par les soldats. Parmi les pillards les plus acharnés étaient les soldats arméniens qui s'étaient montrés les plus lâches devant l'ennemi.

Un jour que je traversais à cheval une des rues de la ville, j'aperçus une bande de soldats russes dirigée par un soldat arménien qui conduisait deux Turcs, vieillards de 70 ans vers quelque prison. Le soldat arménien qui était dans une très grande fureur tenait à la main une cravache en fils de fer tressés et c'est en la brandissant d'un air sauvage qu'il traînait les deux pauvres diables. J'ai essayé vainement de convaincre ces soldats de la nécessité d'agir d'une façon plus humaine à l'égard de ces misérables septuagénaires. L'Arménien qui dirigeait la bande marcha sur moi et me cria en me menaçant de sa cravache : « Vous osez défendre et aider ceux qui nous massacrent ? » D'autres Arméniens qui s'étaient rassemblés ont naturellement pris son parti et ma position devint critique au milieu de ces gens et des soldats russes qui ne manquaient, chaque fois qu'une occasion se présentait, de battre et même de tuer les officiers. Une patrouille régulière commandée par un officier ayant surgi à ce moment, la scène prit une autre tournure, les Arméniens s'éclipsèrent et les soldats russes conduisirent les vieillards sans les insulter.

Par le dispersement des troupes russes du front surgit le danger de voir les Arméniens, restés au front ou accourus dans les régions d'Erzeroum, se livrer à des actes de barbarie à l'égard des paysans turcs, jusqu'à l'arrivée des détachements composés d'autres nationalités. Les notables arméniens assuraient de toutes leurs forces qu'aucun événement de ce genre ne se produirait ; ils prétendaient qu'ils

travailleraient à la réconciliation complète des Turcs et des Arméniens et qu'ayant fait toutes les démarches nécessaires à cet effet ils se croyaient assurés du succès.

En effet, les événements semblaient, au début, confirmer ces assurances : par exemple, les mosquées transformées en casernes par les soldats russes commencèrent à être évacuées et nettoyées sans être de nouveau destinées à l'habitation militaire ; des milices composées de Turcs et d'Arméniens furent formées ; on vit les Arméniens eux-mêmes réclamer à hauts cris la formation des conseils de guerre pour juger ceux qui s'étaient livrés à des actes de barbarie sur les Turcs. C'est seulement plus tard que l'on constata que toutes ces manœuvres n'étaient que ruse et guet-apens : Les Turcs entrés dans les formations de milice en ont eu bien vite assez en voyant que la plupart d'entre ceux qui partaient en patrouille de nuit ne retournaient plus et que l'on ne pouvait obtenir aucune nouvelle sur leur sort. Les Turcs emmenés pour travailler dans les champs se perdaient également. D'autre part les membres du Conseil de guerre, qui a enfin pu être constitué, ne purent infliger aucune peine de peur de se voir eux-mêmes condamner à mort. Les assassinats et les pillages se multiplièrent : entre les mois de janvier et de février, on assassina, dans sa propre maison, une des notabilités les plus marquantes d'Erzeroum, Békir Hadji effendi. Le général Odichélidzé donna alors l'ordre aux commandants des troupes de faire découvrir dans les trois jours son assassin ; le résultat fut nul.

Le Commandant en chef réprimanda les commandants des détachements arméniens d'une façon très sévère par suite du degré intolérable d'indiscipline constatée parmi ces troupes. Il s'adressa aux notabilités arméniennes et après leur avoir mentionné les atrocités commises par les bandes et le fait que près de la moitié des Turcs emmenés dans les champs pour travailler ne retournaient plus, il leur fit les plus vives remontrances et leur déclara que si les Arméniens voulaient obtenir la souveraineté des territoires occupés, ils devaient s'en montrer dignes ; il ajouta que par les forfaits commis, on souillait la réputation arménienne. La guerre n'est pas encore terminée, leur dit-il ; et le Congrès de la Paix n'a pas encore attribué ces régions aux Arméniens ; de sorte que pour les revendiquer ceux-ci doivent prouver dès maintenant qu'ils sont un peuple respectueux des lois et dignes de la liberté.

Les commandants des formations arméniennes ont répondu que les crimes commis par une infime minorité d'Arméniens ne pouvaient pas atteindre l'honneur de toute la nation, et que les Arméniens de bon sens faisaient tout leur possible pour empêcher ces actes de vengeance de l'ancienne tyrannie des Turcs ; ils préparaient d'ailleurs, ajoutaient-ils, des mesures rigoureuses qu'ils ne tarderaient pas à appliquer de la façon la plus équitable. Peu de temps après ces assu-

rances réitérées, la nouvelle du massacre des Turcs à Erzindjan nous parvint. C'est de la bouche même du Commandant en chef, Odichélidzé, que j'ai entendu les détails ci-dessous de ce massacre organisé par le médecin arménien de la ville et le fournisseur des armées, et non par les bandes. Ne connaissant pas d'une façon précise les noms de ces Arméniens je ne pourrai pas les mentionner ici :

« Plus de huit cents turcs sans armes et sans aucun autre moyen de défense ont été massacrés. Les Arméniens ont fait creuser des immenses fossés dans lesquels ils entassaient les pauvres Turcs amenés devant et égorgés comme des animaux; un Arménien qui en dirigeait l'exécution comptait ses malheureuses victimes : « Sommes-nous à 70, hurlait-il, il y a encore de la place pour dix autres, coupez ! » et dix autres malheureux étaient égorgés pour remplir le trou que l'on fermait avec un peu de terre. Le fournisseur lui-même a voulu se distraire en enfermant dans une maison 80 infortunés auxquels il brisa la tête l'un après l'autre et de sa propre main au fur et à mesure qu'ils sortaient.

Après le massacre d'Erzindjan, des Arméniens munis d'excellentes armes commencèrent à se replier sur Erzeroum. Un officier russe qui, pour sauvegarder la ligne d'étape des attaques des Kurdes s'était retiré avec quelques canons en suivant les troupes de l'étape, voulut un jour mettre en ligne de combat quelques détachements arméniens. Ceux-ci ne voulant pas guerroyer en bon ordre ne trouvèrent rien de mieux que de mettre le feu à la maison où logeaient les officiers russes dans le dessein de s'en débarrasser. Les officiers purent à grande peine échapper à la mort mais perdirent dans le feu presque la totalité de leurs effets.

Les bandes arméniennes reculant d'Erzindjan vers Erzeroum anéantirent sur leur chemin tous les villages musulmans avec leurs habitants.

Au moment de la retraite de l'armée russe vers Erzeroum on recruta parmi les Kurdes et les habitants paisibles de la contrée, dont aucun ne possédait une arme, des cochers pour transporter les munitions d'artillerie se trouvant à l'étape. A l'approche d'Erzeroum, les Arméniens, profitant des moments où les officiers russes s'absentaient pour se reposer, se mirent à massacrer ces cochers. Les officiers russes accourus par les cris de douleur de ces pauvres malheureux se virent reçus avec les armes et menacés, s'ils se permettaient d'intervenir, de subir le même sort. Ces massacres se commettaient de la façon la plus atroce.

A Erzeroum, au club des officiers russes d'artillerie, le lieutenant d'artillerie Medivani a déclaré publiquement avoir été le témoin de de la scène suivante :

Un Arménien frappa mortellement un des cochers kurdes qui tomba agonisant sur le dos, l'Arménien voulut enfoncer dans la

bouche de sa victime le bâton qu'il tenait à la main, mais celui-ci ayant déjà les dents serrées l'assassin ne parvint pas à accomplir son horrible besogne et contrarié il acheva le mourant à coups de pieds dans le ventre.

Odichélidzé, me raconta lui-même qu'au village d'Ildja tous les Turcs qui n'avaient pas pu s'enfuir avaient été massacrés et qu'il vit de nombreux cadavres d'enfants dont la tête avait été coupée par des haches non tranchantes.

Le Lieutenant-Colonel Griaznoff, qui était revenu d'Ildja, le 28 février, trois semaines après le massacre, m'a raconté comme suit ce qu'il y a vu : Sut les routes conduisant au village il rencontra un tas de cadavres à membres fracassés sur lesquels chaque Arménien qui passait, crachait après avoir proféré un blasphème.

Dans la cour de la mosquée mesurant de 12 à 15 sagènes étaient entassés des cadavres jusqu'à deux piqués de hauteur. Parmi eux on remarquait des femmes, des hommes, des enfants et des vieillards de tout âge. Sur les cadavres des femmes les traces du viol étaient apparentes; dans les organes sexuels des femmes et des jeunes filles on avait enfoncé des cartouches. Le lieutenant-colonel Griaznoff invita à la cour de cette mosquée quelques-unes des jeunes filles arméniennes qui travaillaient comme demoiselles de téléphone auprès des troupes arméniennes; il leur montra les forfaits de leurs concitoyens et leur dit, en guise de reproche, qu'elles pouvaient s'en glorifier. Griaznoff eut une surprise mêlée de dégoût en voyant que celles-ci riaient avec joie à ce spectacle au lieu d'en être indignées. Emu, il se mit à les insulter en leur disant que les Arméniens, y compris les femmes, étaient la nation la plus lâche et la plus barbare et que le fait que des jeunes filles instruites et éduquées en fussent à se pâmer joyeusement devant une telle scène, qui faisait dresser les poils même à un officier, était une preuve indiscutable de leur barbarie innée. A ces mots, les jeunes filles s'étant rappelé la nécessité de paraître confuses, prétendirent que leur rire était nerveux, sans pouvoir tromper le témoin sur leur véritable esprit sanguinaire.

Un Arménien, fournisseur du commandement de l'étape d'Aladja raconta de la façon suivante la barbarie commise dans ce village, le 27 février : Les Arméniens crucifièrent sur un mur une femme turque vivante et après lui avoir arraché le cœur ils la suspendirent sur la tête.

C'est le 7 février que le grand massacre d'Erzeroum commença. Les soldats arméniens d'artillerie avaient attrapé 270 personnes dans les rues et après les avoir dépouillées de tout costume, les avaient entassées dans un bain pour se livrer sur elles à la plus atroce perversité; par suite de mes efforts surhumains cent de ces malheureux qui étaient encore en vie ont pu être sauvés; les autres avaient été soi-disant relâchés par les soldats. L'organisateur de cette ignominie-

était un sous-officier arménien d'infanterie détaché aux troupes d'artillerie nommé Karaguedoff. Le même jour plusieurs Turcs furent assassinés dans les rues. Le 12 février à la gare d'Erzeroum, des Arméniens ont fusillé dix habitants paisibles et non armés de la contrée, en menaçant de mort des officiers russes qui avaient voulu les défendre.

A cette époque, j'avais emprisonné un Arménien qui avait tué un Turc sans aucune raison plausible ; le commandant en chef avait ordonné de le traduire en conseil de guerre. D'après l'ancienne loi, ceux qui commettaient des crimes devaient être exécutés. Un des officiers arméniens lui ayant déclaré qu'il serait pendu pour expier son crime, l'assassin eut un sursaut de colère mêlée d'étonnement : « Où a-t-on vu qu'on pendait un Arménien pour un Turc » s'écria-t-il.

A Erzeroum, les Arméniens ont incendié le bazar turc. Le 17 février, j'ai entendu dire que dans le district du régiment d'artillerie, les habitants, femmes, hommes et enfants du village de Tépé Keui avaient été complètement exterminés. Le même jour Andranik, envoyé par le Gouvernement caucasien pour rétablir l'ordre à Erzeroum, étant arrivé en cette ville, je lui ai parlé de ces massacres et lui ai demandé la découverte des coupables ; je n'ai jamais pu savoir quelle suite a obtenue ma demande.

Au Cercle des officiers d'artillerie, Andranik promit publiquement que l'ordre serait rétabli mais cette promesse ne reçut aucune application, malgré l'envoi, pour le rétablissement de l'ordre, du Docteur Zavrieff et d'Andranik par le Gouvernement du Caucase.

Les troubles ont relativement diminué dans la ville et le silence fut naturellement complet dans les villages dont tous les habitants étaient morts.

Le mouvement militaire qu'exécutaient les Turcs ayant montré leur approche d'Ilidja, l'arrestation à Erzeroum des habitants turcs recommença ; ces arrestations augmentèrent surtout dans les journées des 25 et 26 février. La nuit du 26 au 27, les Arméniens ayant trompé l'attention des officiers russes firent un nouveau massacre, mais bientôt effrayé de l'approche des soldats turcs ils prirent eux-mêmes la fuite. Ce massacre n'était pas occasionnel ; il avait été organisé d'avance et tous les Turcs qui jusque-là avaient été arrêtés furent rassemblés et exécutés l'un après l'autre. Les Arméniens racontaient avec beaucoup de fierté que le total des meurtres commis pendant cette nuit atteignait 3000.

Les Arméniens chargés de défendre la ville étaient si peu nombreux qu'ils durent s'enfuir devant une armée turque de 1500 hommes et munie seulement de deux canons. Toutefois les assassinats qu'ils commirent cette nuit-là sont excessivement nombreux.

Comme la classe éclairée des Arméniens pouvait parfaitement empêcher le massacre, on doit en déduire que, plus que les bandes, cette

classe de la population a pris part à ces forfaits et qu'en tout cas elle en est la principale responsable. La basse classe est très obéissante aux ordres des dirigeants. Mon régiment, qui n'avait que des officiers russes, était composé uniquement de soldats arméniens; sans posséder aucun moyen de coercition contre ces derniers, nous leur faisions exécuter tous nos ordres; ils n'ont jamais osé se livrer publiquement au pillage. La nuit du massacre, à la caserne qui abritait quelques détachements du régiment, aucun des palefreniers kurdes n'a été assassiné bien qu'un seul officier russe y ait été en service et que ces 40 palefreniers aient été entourés des centaines d'Arméniens.

Je ne veux naturellement pas prétendre que toute l'élite arménienne, sans exception, ait trempé dans ces horribles forfaits; j'ai rencontré des Arméniens qui désapprouvaient ces crimes de toutes leurs forces comme d'autres s'y sont opposés non seulement par la parole mais bien par des actes. Je dois toutefois déclarer que ceux-ci formaient une trop infime minorité et ils étaient mis à l'index par leurs concitoyens qui les accusaient de faire de l'opposition à l'idéal de la Nation. D'autres encore faisaient semblant d'être opposés à ces sauvageries mais ne manquaient pas de s'y associer clandestinement.

Quelques Arméniens gardaient le silence devant les reproches, mais la plupart avaient tout le temps cette réponse à la bouche: « Vous êtes Russes, disaient-ils, vous ne pouvez pas comprendre l'idéal de la nation arménienne » et, parfois, ils se défendaient aussi en disant: « Les Turcs agissent-ils autrement à l'égard des Arméniens, ce que nous faisons n'est autre que de la vengeance. »

Les événements relatés plus haut montrent de la façon la plus évidente l'idéal sanguinaire de la nation et de la classe éclairée arméniennes.

Il n'est au pouvoir de personne que ces regrettables événements ne se fussent pas produits. Les Arméniens ont semé le vent, mais ils ont oublié qu'ils allaient récolter la tempête!

Le commandant provisoire ad interim des positions d'Erzeroum
et de Dévéboynou et commandant du 11^{me} régiment du génie de l'artillerie:

Le lieutenant-colonel TVERDOKHLEBOFF.

Erzeroum, le 16 avril 1918.

Journal de Guerre Officiel du 2^me Régiment de Forteresse russe à Erzeroum¹.

L'armée russe du Caucase évacua, vers le milieu de décembre 1917, les positions qu'elle occupait jusqu'alors et battit en retraite sans en avoir reçu l'ordre ni du commandement en chef, ni du commandement de l'armée. Le régiment d'artillerie de forteresse suivit également l'armée dans sa retraite. Il ne resta que 40 officiers seulement des détachements de la position fortifiée de Dévé-Boïnou et du régiment d'artillerie de la place d'Erzeroum. C'est uniquement par sentiment du devoir que ces officiers restèrent auprès de leurs canons abandonnés par les soldats. Il y avait plus de 400 canons dans les positions fortifiées qui, ne pouvant être transportés faute de moyens, y furent abandonnés. Les officiers, mus par le sentiment du devoir et de l'honneur, attendaient du commandement en chef un ordre leur permettant d'abandonner les canons ou une communication leur promettant l'envoi de renforts pour continuer à les défendre. C'est avec les officiers du 1^{er} régiment que l'on forma les cadres du 2^e régiment d'artillerie.

A la suite de la retraite de l'armée, il se constitua à Erzeroum un comité révolutionnaire arménien qui se baptisa « l'Union Militaire Arménienne ». A la même époque, le commandement de l'armée envoya au 2^e régiment d'artillerie de forteresse 400 Arméniens non instruits, dont la plupart désertèrent, tandis que le reste ne put qu'assurer la garde des batteries se trouvant dans les positions.

Peu avant la retraite de l'armée et au moment où les communications entre la Russie et la Transcaucasie étaient interrompues, un gouvernement provisoire se constitua à Tiflis et prit le nom de « Commissariat Transcaucasien ». Ce commissariat proclama qu'il ne constituait pas un gouvernement indépendant de la Transcaucasie, qui faisait toujours partie intégrante de la Russie, mais qu'il se chargeait, jusqu'au rétablissement de l'ordre, de représenter l'administration centrale.

Le Commissariat proclama, le 18 décembre 1917, qu'à la place de l'armée dispersée, il allait en former une nouvelle sur les bases de nationalité et composée de trois corps d'armée, russe, géorgien et musulman, ainsi que de détachements des ressortissants des

¹ L'original de ce document ainsi que d'autres qui seront prochainement publiés se trouvent aux archives de la Sublime-Porte.

petites nations, comme les Circassiens, les Ossetine, les Aissors, etc. On laissa telle quelle, c'est-à-dire formée de soldats de toutes nationalités, l'artillerie des positions fortifiées d'Erzeroum et de Dévé-Boïnou, en attendant de prendre une décision sur la nationalité de ces troupes qui étaient composées d'Arméniens sous le commandement d'officiers russes. Il va sans dire que l'on ne pouvait pas considérer ces détachements dont le cadre essentiel et le commandement étaient russes, comme des détachements arméniens. D'ailleurs, aucun ordre ne nous était parvenu attribuant un caractère arménien à ces formations qui portaient toujours le nom de troupes russes ayant des officiers qui servaient en réalité dans l'armée russe et qui touchaient leurs appointements de la caisse russe. Le fait de l'inexistence d'une église arménienne dans l'armée qui ne possédait qu'une église russe dirigée par des prêtres russes constitue une autre preuve du caractère moscovite de ces troupes.

Depuis la retraite de l'armée russe, qui remontait à près de deux mois, l'ordre n'avait pu être rétabli parmi les soldats qui désertaient et se livraient à des actes de pillage, menaçaient leurs officiers et se trouvaient ainsi constamment en état de rébellion.

Le colonel Torkoum qui, paraît-il, était un Arménien bulgare, fut nommé commandant de la place d'Erzeroum.

Vers le milieu de janvier 1918, quelques Arméniens des détachements d'infanterie assassinèrent un notable musulman d'Erzeroum dans sa maison et pillèrent ses biens. Le commandant en chef Odichélidzé rassembla les commandants de tous les détachements et les invita à découvrir l'auteur de cet horrible crime dans les trois jours au plus tard. Il s'adressa ensuite aux officiers arméniens en leur disant que c'était avant tout l'honneur de la race arménienne qui était en jeu et qu'il fallait se disculper aux yeux du monde en prêtant main-forte à ceux qui avaient à cœur la découverte des bandits. « Si les atrocités dont les Arméniens se rendent coupables ne cessent pas, ajouta-t-il, je me verrai forcé de distribuer des armes aux populations musulmanes afin de défendre leur vie aussi bien que leurs biens menacés par les Arméniens. » Le colonel Torkoum répondit à ces accusations et c'est d'un air piqué qu'il déclara qu'il était injuste d'attribuer à toute une nation les crimes commis par quelques individus. Les commandants de détachements prenant à leur tour la parole, proposèrent au commandant en chef de former une cour martiale qui appliquerait le code pénal et punirait de la peine de mort tous les assassins. Ce à quoi Odichélidzé répliqua qu'il avait pris les dispositions nécessaires à cet effet.

Le colonel Torkoum fit faire, sauf erreur, le 25 janvier, une revue aux troupes de la place forte, et, faisant tirer vingt-et-un coups de canon, voulut, par ces démonstrations, montrer la force de l'armée à la population. Pendant cette revue, le général Torkoum prononça un

discours en arménien. Ce discours, qui était adressé au général Odichélidzé, proclamait l'indépendance de l'Arménie et mentionnait que Torkoum, comme chef de l'Etat indépendant, commençait à exercer le pouvoir !!

En prenant connaissance de cette proclamation rien moins que bizarre, le commandant en chef expulsa immédiatement son auteur, le nouveau chef d'Etat Torkoum, d'Erzeroum.

Cette mesure démontrait d'une façon évidente que le Gouvernement russe voulait à tout prix empêcher la formation d'un Etat arménien.

J'ai entendu dire que l'état-major avait à plusieurs reprises rappelé aux Arméniens que les armes, munitions et autres effets militaires qui leur avaient été distribués, soit par le dépôt d'Erzeroum, soit par d'autres dépôts, ne l'étaient qu'à titre provisoire et par suite du manque d'autres troupes russes dans ces contrées. Les Arméniens étaient par conséquent de simples dépositaires de ces effets qui devaient être rendus à la première réquisition.

C'est à cette époque que les Arméniens massacrèrent, avec une sauvagerie inimaginablement atroce, les pauvres Turcs des régions d'Erzindjan, sans armes ou autres moyens de défense, et s'enfuirent, leurs forfaits perpétrés, vers Erzeroum, à la nouvelle de l'approche des troupes turques.

D'après les renseignements reçus pas le commandement en chef, renseignements qui furent confirmés par le témoignage des officiers russes présents sur les lieux du forfait, les Arméniens massacrèrent, à Erdzindjan, plus de 800 Turcs, en ne perdant qu'un de leurs ignobles complices, tué par un Turc à l'état de légitime défense. D'autre part, les Arméniens massacrèrent les pauvres populations musulmanes d'Ildja, près d'Erzeroum, sans épargner les femmes et les enfants.

Le 7 février, mon attention fut attirée par le fait suivant : Je constatai que les milices et les soldats arméniens de la ville conduisaient vers une destination inconnue plusieurs centaines de Musulmans. Ayant demandé la raison qui avait dicté cette mesure, on me répondit que l'on avait recruté des ouvriers pour déblayer la neige accumulée sur la voie ferrée. Je me contentai de cette réponse dont l'inexactitude sera prouvée par le récit que j'en fais plus loin.

Vers les trois heures, le sous-lieutenant Lipsky, un des officiers de mon régiment, me téléphona que quelques soldats arméniens avaient arrêté dans les rues cinq Turcs et, les ayant acculés dans un coin de la cour de leur caserne, les battaient sans pitié et finiraient par les tuer. L'intervention de l'officier russe en faveur de ces malheureux aurait été reçue par des menaces, et un officier arménien, témoin lui aussi de la scène, se serait associé aux bandits pour défendre à Lipsky d'intervenir. A cette nouvelle, je me précipitai, accompagné de trois autres officiers russes, vers l'endroit du crime.

Je rencontrai en route le lieutenant qui m'avait téléphoné, ainsi que le maire d'Erzeroum, Stawrosky, qui tous deux étaient en train de chercher un Turc de leurs amis qui avait été arrêté par les Arméniens. Lipsky m'apprit que les soldats interdisaient par les armes l'entrée de la caserne. Je continuai mon chemin et je pus voir, aux environs de la caserne, douze Musulmans qui en sortaient, s'enfuyant avec épouvante. J'en arrêtai un, mais ne comprenant pas sa langue, il me fut impossible de m'entendre avec lui. Je pus enfin pénétrer sans difficulté dans la caserne. Je demandai aussitôt où se trouvaient les Turcs arrêtés dans les rues. Les soldats m'affirmèrent qu'il n'y avait dans la caserne aucun habitant de la ville. J'inspectai moi-même les coins et recoins de la caserne et finis par découvrir dans la salle de bains 70 Musulmans en proie à la plus grande terreur. A la suite d'une enquête que j'ouvris aussitôt, je fis arrêter six Arméniens auteurs de cette barbarie. Mon enquête m'apprit en outre qu'un Arménien, dont il me fut impossible de connaître l'identité, avait tué à coups de fusil un pauvre Musulman se trouvant sur le toit d'une maison avoisinant la caserne.

Il va sans dire que je mis immédiatement en liberté les victimes de cet ignoble attentat.

Les documents de cette enquête, ainsi que mes papiers officiels et la liste des musulmans que j'avais pu sauver se sont perdus le 27 février, lors de la réoccupation d'Erzeroum par les troupes ottomanes. Mais ces événements peuvent être reconstitués par l'interrogatoire des Turcs qui aujourd'hui encore me témoignent leur profonde reconnaissance chaque fois qu'ils me rencontrent. D'autre part, Ali Bey Pépéoff, secrétaire de M. Stravrowski, maire d'Erzeroum, ayant dressé lui-même la liste susmentionnée et le procès-verbal, serait certainement à même de reconnaître ceux-ci.

Il résultait de l'enquête que Karaguedoff, aspirant officier arménien attaché au régiment d'artillerie, était l'instigateur de ces forfaits et que pendant les perquisitions sauvages qu'il fit dans les maisons turques il s'était emparé avec l'aide de soldats arméniens expérimentés pour ces sortes de crimes, des meubles et autres objets qui s'y trouvaient. Karaguedoff fut d'ailleurs emprisonné en même temps que les autres soldats arméniens. Le Commandant en Chef fut informé le soir même de ces événements en présence de Zélatoff, commissaire des régions et Stavrowski, son adjoint. Ce même jour, les arméniens assassinèrent encore quelques turcs et incendièrent le bazar turc. D'une façon générale, on apprenait qu'à Erzeroum et dans les environs, des assassinats isolés étaient commis ces jours-ci. J'arrêtai personnellement un arménien qui avait assassiné un turc dans les environs de Tafta et le remit au commandant de la place. On racontait dans la ville que la plupart des Turcs emmenés comme ouvriers dans les champs ne retournaient plus et que l'on ne retrouvait aucune

trace de leur existence. La Municipalité informa de ces disparitions le Commandant en chef.

Dans un rapport que nous avons remis au Commandant en chef à la suite d'une réunion entre les officiers supérieurs de l'artillerie, nous lui avons demandé l'autorisation de quitter la place forte d'Erzeroum, vu l'inutilité absolue de notre présence et la tâche qui souillerait notre nom par suite de l'impuissance dans laquelle nous nous trouvions de réprimer les atrocités arméniennes. Odichélidzé nous annonça l'arrivée d'un radiogramme du général Véhib Pacha, commandant de l'Armée Ottomane, par lequel il annonçait que ses troupes avaient reçu l'ordre d'occuper Erzindjan et de continuer leur avance qui serait poussée jusqu'à ce qu'un contact fût établi avec les troupes russes. C'est par ce seul moyen que l'on peut mettre fin, disait Véhib Pacha, aux barbaries que les arméniens exercent à l'égard de la population turque de ces régions.

A la suite de ces événements, le Commissariat Transcaucasien proposa la paix au Gouvernement Ottoman. Par un radiogramme responsif, le commandant de l'armée ottomane se déclarait prêt à accepter cette proposition et ajoutait que pour en assurer le règlement, il avait transmis la proposition du Commissariat Transcaucasien à son Gouvernement.

Sur une démarche que nous fîmes, le général Odichélidzé se mit en communication télégraphique avec Guéguétchkouri, président des Commissaires de la Transcaucasie et le général Lébédinsky, commandant en chef.

La réponse qui arriva disait qu'un ultimatum exigeant de la façon la plus catégorique la cessation des atrocités arméniennes avait été remis à l'assemblée nationale arménienne qui, pour mettre fin aux événements regrettables d'Erzeroum avait délégué et envoyé en cette ville le Docteur Zavrieff et Andranik. Quant à la demande des officiers, le Conseil des Commissaires pria ceux-ci de rester à leurs postes jusqu'à l'arrivée de la réponse du Gouvernement ottoman à la proposition de paix et après les avoir remerciés de tous les services rendus, le Conseil déclarait que si la Russie était exposée à un nouveau danger, il était sûr que ceux-ci resteraient à leurs postes jusqu'à la dernière minute.

D'autre part, le Commandant de l'armée publiait un ordre du jour dans lequel il recommandait aux officiers de ne pas quitter leurs postes et ajoutait que, ne voulant pas que ceux-ci fussent déshonorés par les crimes arméniens ou exposés sans aucune cause à sacrifier leurs vies, il userait de toute sa force pour empêcher de pareilles injustices de se produire. C'est dans ces conditions que nous restâmes à Erzeroum dans le seul but de défendre les intérêts de la Russie et cela sous les ordres exclusifs du Commandant en chef russe. Nous apprîmes à cette époque que le Gouvernement Ottoman avait

répondu favorablement à la proposition du Commissariat Transcaucasien et que les pourparlers de paix commenceraient à Trébizonde le 17 février.

Le Commandant de l'armée annonça verbalement à tous les officiers que ne comptant pas livrer combat aux troupes ottomanes à Erzeroum ou dans les environs, on devait rester à Erzeroum jusqu'à la conclusion de la paix et que suivant les clauses du traité, les armes et autres effets militaires seraient ou transportés en Russie ou bien remis totalement au Gouvernement Ottoman. Dans le cas où les troupes ottomanes tenteraient de reprendre Erzeroum avant la signature de la paix, les canons seraient détruits et les troupes avec leurs officiers retirées en Russie et pour toutes ces éventualités les ordres définitifs devaient nous être donnés au moins 7 jours à l'avance.

La nécessité de se défendre contre les Kurdes jusqu'à ce qu'une décision intervint au sujet du séjour des officiers à Erzeroum, devenait évidente. Car, pendant les pourparlers de l'armistice, le Gouvernement Ottoman avait déclaré officiellement que les Kurdes ne se soumettaient à aucun ordre et qu'ils agissaient d'une façon indépendante. C'est pourquoi il avait été décidé, par le Commandant de l'armée, déjà à la fin du mois de janvier, d'envoyer à la ligne de l'étape Erzeroum-Erzindjan un nombre suffisant de canons et de repousser les attaques des Kurdes dont le but était de piller les dépôts de vivres de cette étape. De cette façon, à chacune des positions stratégiques un officier et deux canons furent envoyés. Au moment de la retraite des troupes arméniennes d'Erzindjan et d'Erzeroum, ces canons retournèrent avec elles. Vers le 10 février, deux canons avaient été placés pour servir au même but à chacune des positions de Buyuk-Kirémidli se trouvant sur la route de Trébizonde et Surep-Nichan, ainsi qu'à quelques autres points stratégiques de la ville. Vu la probabilité d'une attaque kurde du côté de Palan-Deuguen, on devait également placer des canons entre les portes de Kars et de Kharpout. Ces canons placés uniquement contre une attaque éventuelle des Kurdes et capables avec leurs effectifs de rendre ce service, ne pouvaient évidemment rien contre une armée régulière possédant de l'artillerie qui les aurait mis hors d'état au bout d'un tir de quelques minutes. Vers le milieu de février, les culasses et les jumelles de pointage des canons se trouvant dans les positions éloignées avaient été toutes ramassées et mises dans le dépôt central et le tour en était venu aux canons plus rapprochés. Cet ordre avait été donné également pour les canons placés à Palan-Deuguen, mais n'avait pas été exécuté. Seuls les pointeurs des canons destinés à repousser les attaques des Kurdes avaient été laissés en place. On n'attendait d'ailleurs pas l'offensive prochaine des troupes ottomanes que l'on croyait démoralisées et incapables de se mouvoir avant l'arrivée de l'été. Le 12 février, des bandits arméniens armés jusques

aux dents avaient fusillé publiquement et près de la gare dix à douze Turcs. Deux officiers russes, indignés de tant de barbarie audacieuse, avaient voulu essayer de les sauver, mais, menacés par les armes, ils avaient dû abandonner ces pauvres malheureux à leur sort.

Le 13 février, le commandant de l'armée proclama l'état de siège, constitua une cour martiale et donna l'ordre d'appliquer la peine de mort, suivant l'ancienne loi.

Le colonel Morel fut nommé commandant de la place forte d'Erzeroum et un arménien président de la cour martiale. Ce jour-là le commandant en chef et le général Guérassimoff quittèrent Erzeroum. Ils voulaient trouver une place de rassemblement à l'artillerie pour le cas où celle-ci serait obligée de se retirer. Je restai à Erzeroum en me chargeant du commandement de l'artillerie de la place forte.

L'état-major du colonel Morel était uniquement composé d'officiers russes et le chef de l'état-major du régiment était le capitaine d'état-major Schnauer.

Après le départ du commandant de l'armée, le colonel Morel prit un tout autre air. Il déclara qu'Erzeroum devant être défendue jusqu'à la dernière minute, il ne permettrait pas aux officiers et aux personnes valides de la population de quitter la ville. Lorsque je mis la cour martiale au courant du désir exprimé par quelques officiers de quitter Erzeroum, un membre arménien de la Cour, Sokhoumyan, me répondit en criant qu'il exécuterait de ses propres mains tous ceux qui manifesteraient la velléité de quitter la ville et que ceux qui tenteraient de s'enfuir seraient ramenés à la cour martiale par les forts contingents arméniens placés à Keupru-Keui et à Hassan-Kalé, après constatation du défaut de documents leur permettant ce départ, documents qui étaient délivrés uniquement par lui. Je compris alors que nous étions dans une souricière d'où il était très difficile de s'échapper, et que l'état de siège et la cour martiale ne fonctionnaient pas contre les bandes arméniennes, mais bien contre les officiers russes.

La tyrannie continua, comme par le passé, à sévir dans la ville et la pauvre population turque sans armes et sans défense, qui, comme toujours, était attaquée par les Arméniens ne trouvait de refuge qu'auprès des officiers russes qui d'ailleurs ne pouvaient leur prodiguer leur assistance que d'une façon très limitée. Plusieurs officiers placés sous mes ordres ont dû se servir de la force pour sauver la vie à des Turcs arrêtés et dépouillés dans les rues. Karaïeff, qui faisait fonction d'ingénieur dans l'armée, abattit à coup de fusil un arménien qui s'enfuyait après avoir dépouillé un Turc et cela dans les rues et en plein jour.

La promesse d'une punition sévère à l'égard des bandits qui assassinaient des Turcs dociles et sans armes reste comme toujours lettre morte.

La cour martiale ne put condamner aucun Arménien de peur de subir la vengeance des Arméniens; tandis que c'étaient surtout les Arméniens qui avaient demandé la constitution de cette cour. Les Turcs avaient d'ailleurs toujours prédit qu'en aucun cas un Arménien ne serait puni par une cour composée de ses concitoyens. Nous constatâmes donc *de visu* la réalité du proverbe : « Les loups ne se mangent pas entre eux. » Tous les Arméniens valides prirent la fuite en même temps que les femmes et sous prétexte de les défendre.

J'appris que le sous-officier Karaguedoff qui était en prison avait été relâché sans mon autorisation. Je demandai la cause de cet élargissement au colonel Morel qui me répondit que par suite d'une nouvelle instruction, l'innocence de celui-ci avait été prouvée. Tandis que moi et deux de mes officiers étions les témoins les plus importants de l'affaire qui avait amené l'arrestation de cet individu; nous restâmes probablement les seuls à ne pas être écoutés pendant cette instruction bizarre que l'on avait ouverte. Je ne me contentai toutefois pas de la raison que me donnait le colonel Morel et ayant à nouveau instruit personnellement l'affaire au régiment, j'en remis le dossier au colonel Alexandroff.

D'un autre côté, l'assassin que j'avais arrêté à Tafta n'a également pas été puni.

Le colonel Morel commença à craindre le soulèvement de la population turque d'Erzeroum.

Le 17 février, Andranik arriva à Erzeroum en même temps que le D^r Zavrieff, commissaire-adjoint des territoires occupés.

N'étant pas au courant des questions arméniennes, nous ignorions qu'Andranik fut un criminel condamné à mort par le Gouvernement Ottoman. J'appris ces détails le 7 mars, au moment de mon entretien avec le commandant de l'armée ottomane. Andranik fit son entrée en uniforme de général de brigade russe. Il portait la quatrième classe de l'ordre de St-Wladimir et la deuxième classe de la croix de St-Georges, ainsi que la deuxième classe de la croix de St-Georges destinée aux soldats. Il avait à sa suite son chef d'état-major le colonel russe Zinkévitch. La veille de son arrivée à Erzeroum, le colonel Morel porta à la connaissance de tous que dans un télégramme qu'il avait reçu d'Andranik, il était fait mention que des mitrailleuses avaient été placées à Keupru-Keui dans le but d'exterminer les poltrons qui s'évaderaient d'Erzeroum. Dès son arrivée, Andranik prit le commandement de la place d'Erzeroum. Le colonel Morel resta placé sous ses ordres et nous sous le commandement de ce dernier.

Le jour de l'arrivée d'Andranik tous les habitants, hommes, femmes et enfants de Tépé Keui qui se trouve dans le rayon placé sous mon commandement furent entièrement massacrés. C'est mon officier de service dans cette région qui me fit parvenir cette sinistre nou-

velle que je me suis empressé de communiquer à Andranik dès notre première entrevue. Il donna en ma présence l'ordre d'envoyer 20 cavaliers à Tépé-Keui avec mission de ramener au moins un des assassins. Jusqu'aujourd'hui je n'ai aucune nouvelle du résultat de cette mission.

Le colonel Torkoum apparut de nouveau dans la ville. En même temps que lui, vint à Erzeroum le colonel arménien d'artillerie Doloukhanoff. Sa première parole fut d'annoncer qu'il était inspecteur d'artillerie et par conséquent mon supérieur.

Je lui répondis que je faisais fonction de commandant de division et que je n'avais pas besoin d'un supérieur. S'il en était autrement, ajoutai-je, je me retirerais du service. A la suite de cet incident, il fut proclamé que le colonel Doloukhanoff était chargé de diriger l'administration de l'artillerie de la place forte d'Erzeroum et par conséquent les décisions qu'il me fit parvenir ont continué à être envoyées au nom d'Andranik, commandant de la place et non en son propre nom. Un moment donné, l'adjoint-capitaine arménien Djanbouladian qui était le commandant du bataillon d'artillerie placé sous mes ordres tenta également de s'immiscer dans mes affaires : quand j'avais déclaré que tous les canons ainsi que leurs projecteurs et dynamos seraient expédiés à l'arrière, il avait riposté qu'il ne consentirait à l'envoi d'aucun matériel vu le besoin qu'en auraient les Arméniens devant nécessairement rester à Erzeroum. Il ressort de ces déclarations que les Arméniens voulaient prendre en mains le commandement de tous les services en ne laissant aux officiers russes que la charge d'agents d'exécution ; ils désiraient en outre se servir de ceux-ci pour travailler à l'indépendance arménienne sans qu'ils s'en doutassent. Car si les officiers russes s'apercevaient du but pour lequel on les employait, la majorité d'entre eux se retireraient en laissant les Arméniens dépourvus d'officiers. Les déclarations suivantes faites par le capitaine Péliat, commandant intérimaire du 7^e bataillon caucasien d'artillerie de montagne, montrent combien les Arméniens craignaient la démission des officiers d'artillerie. Les Arméniens qui avaient appris que le 7^{me} bataillon d'artillerie de montagne s'appêtait à partir le 7 février pour Sari Kamiche, avaient dès le 5 du même mois arrêté le commandant avec de l'artillerie et ayant dû le relâcher sur l'ordre du commandant de l'armée, avaient répété trois fois de suite leur manœuvre.

Les Arméniens d'Erzeroum menaçaient le haut commandement d'engloutir la ville dans le sang au cas où les artilleurs la quitteraient. Le commandant de l'armée dut donner l'ordre de renoncer à l'envoi de l'artillerie. On dut s'entendre avec le commandant du 7^{me} bataillon de l'artillerie de montagne. Nous décidâmes secrètement de nous entraider dans le cas où les Arméniens tenteraient d'user de la force envers les officiers russes d'artillerie et leur proposer ouvertement.

de travailler dans l'intérêt arménien. Nous disposions, comme force matérielle, des canons, des mitrailleuses et des officiers russes. Les officiers du bataillon de l'artillerie de montagne choisirent leurs demeures autant que possible rapprochées les unes des autres et nous, les officiers d'artillerie de la place forte, rapprochâmes nos habitations dans le quartier musulman où était, depuis l'occupation, le siège de notre quartier général.

Depuis l'arrivée d'Andranik, la crainte d'un soulèvement de la population d'Erzeroum augmenta dans l'entourage du colonel Morel. Ce dernier donna ordre de mettre un officier russe capable au fort Médjidié pour diriger le bombardement dans le cas où un soulèvement se produirait au moment de l'arrestation des meneurs de la révolte. Nous tous, reçûmes l'ordre de quitter le quartier musulman pour aller habiter dans le quartier arménien. Ayant habité depuis deux ans ce quartier et nous étant trouvés en contact permanent avec la population musulmane, nous trouvâmes que la proposition des Arméniens était pour le moins bizarre.

Les officiers russes d'artillerie ont de leur côté déclaré unanimement qu'ils étaient restés dans le service pour se battre contre un ennemi digne et qu'ils n'accepteraient jamais de diriger un feu d'artillerie contre des femmes et des enfants. Car il n'y avait plus aucun doute que les Arméniens, prétextant un prétendu soulèvement des Musulmans, exigeraient d'ouvrir le feu contre eux.

Quant au déménagement dans le quartier arménien, cela était impossible pour les trois raisons suivantes : 1° Il n'y avait pas moyen d'exécuter ce transfert dans le délai accordé. 2° Le départ des officiers russes du quartier musulman y aurait entraîné nécessairement un massacre fait par les Arméniens sans aucune entrave. 3° Les officiers russes ne pouvaient pas se jeter eux-mêmes dans le milieu arménien qui ne jouissait pas, depuis quelque temps, de leur confiance.

Les officiers du bataillon de l'artillerie de montagne qui ne faisaient pas partie du cadre de la place forte refusèrent de même cette proposition. A la fin, les Arméniens qui s'étaient vus obligés de mener eux-mêmes leur sale besogne commencèrent à arrêter quelques personnes, prétendus meneurs du désordre.

La proposition de bombarder la ville faite par le colonel Morel étant de nature à attirer l'attention, j'ai considéré comme nécessaire de faire une réunion de tous les officiers placés sous mes ordres. Nous nous réunîmes donc deux fois de suite et à un jour d'intervalle. A la première réunion assistaient tous les officiers d'artillerie d'Erzeroum ainsi que deux officiers anglais, arrivés depuis quelques jours, et les colonels Morel, Zinkévitch, Doloukhanoff et Torkoum avec Andranik ainsi que le Dr Zavrieff. Le but de l'invitation des officiers russes était de leur montrer les relations existant entre les officiers russes et le commandant arménien, et de leur faire constater les moyens

qu'avaient les Russes d'empêcher la barbarie arménienne, afin qu'à leur retour ils pussent confirmer par un fait palpable ce qu'ils avaient observé et étudié pendant leur séjour.

Ne possédant pas de lignes de télégraphe et de téléphone placées directement sous mes ordres, j'étais sûr que mes télégrammes n'arrivaient pas à destination. Je profitai donc de cette réunion pour exposer dans tous leurs détails les atrocités et l'immonde barbarie des Arméniens que j'avais jusque-là constatées personnellement ou entendues des sources les plus sûres. J'expliquai aux assistants le degré d'indiscipline des troupes arméniennes en mentionnant des exemples que j'avais entendus de la bouche même d'Odichélidzé, commandant en chef, et terminai mes déclarations par ces mots : « Nous, les officiers russes, restés à Erzeroum, n'y sommes pas demeurés pour que nos uniformes fussent des habits sous lesquels les Arméniens pourraient se livrer aux pires atrocités, mais pour obéir aux ordres de nos supérieurs en vue de servir la Russie. Si, pendant notre séjour à Erzeroum, ajoutai-je, les barbaries et les atrocités arméniennes ne cessent pas, nous insistons, nous, tous les officiers russes, pour que l'on nous permette de lâcher nos fonctions et de quitter la ville. »

D'autres officiers, qui prirent la parole après moi, confirmèrent en tous points mes assertions.

Dans la réponse qu'il fit à mes déclarations, Andranik dit que les Arméniens étaient éternellement reconnaissants à la Russie ; qu'ils faisaient partie intégrante de la population grande russe et qu'actuellement ils ne poursuivaient d'autre but que de servir les intérêts russes. Quant à ce qu'on appelle les massacres commis par les Arméniens, ils seraient le résultat de l'animosité existant entre les Turcs et les Arméniens. Il ajouta que le but de son voyage à Erzeroum étant uniquement d'empêcher le renouvellement de pareils méfaits, il serait le premier à quitter cette ville dans le cas où il ne pourrait faire entendre raison aux Arméniens.

Pendant cette réunion, les conversations eurent lieu avec l'aide d'interprètes. A la question qu'on lui fit sur la possibilité de quitter Erzeroum pour les officiers qui en manifestaient le désir, Andranik répondit qu'il trouvait préférable que ceux qui n'étaient pas sûrs de leur courage quittassent la ville et qu'il serait favorable, dans la mesure du possible à leur départ. Le colonel Zinkévitch déclara, en présence de tous, qu'étant convaincu que le service que les officiers rendaient à Erzeroum était uniquement pour la Russie, il ne restait lui-même que dans cette conviction.

Pour finir, tous les officiers décidèrent d'attendre encore une dizaine de jours et d'adapter leur ligne de conduite aux événements qui montreraient si les affirmations d'Andranik étaient conformes ou non à la réalité.

C'est le 20 ou le 21 février que cette réunion eut lieu. Quelques temps après le colonel Doloukhanoff nous disait, à moi comme aux autres officiers russes, son étonnement du mépris et même du dégoût avec lequel les officiers russes considéraient les Arméniens. Le lendemain, Andranik fit coller de grandes affiches en turc, dans les rues d'Erzeroum, où il proclamait que tout assassin, dont la victime serait indifféremment arménienne ou musulmane, serait sûrement arrêté et puni de la même façon; que les Musulmans pouvaient recommencer leur commerce sans aucune crainte et que, au cas où des Musulmans envoyés en masse pour des travaux des champs ne reviendraient pas, tous les membres du détachement chargé de les recruter seraient tenus responsables de la vie du disparu.

Le jour suivant, je traversais une des rues de la ville à cheval et accompagné d'un de mes subordonnés, le capitaine arménien Djanbouladian. Nous vîmes quelques personnes en train de lire l'affiche collée au mur. Djanbouladian leur expliqua en turc que si la population musulmane ne se livrait pas à un soulèvement, elle n'aurait rien à craindre des Arméniens. En réponse, ils dirent que depuis deux ans les Musulmans n'avaient commis aucun acte répréhensible et qu'ils n'avaient nullement l'intention d'en commettre à l'avenir; ce qu'ils sollicitaient seulement, c'était que les Musulmans restés sans armes ni autres moyens de défense ne fussent pas tués sans raison.

Je priai le capitaine Djanbouladian de leur expliquer que j'étais le commandant russe d'artillerie et que ni moi ni mes camarades russes ne désirions qu'il fut fait du mal aux Musulmans et que par tous les moyens dont nous disposions, nous continuerions comme par le passé à défendre ces pauvres gens. Plusieurs des Turcs qui se trouvaient là, et principalement un ou deux d'entre eux, confirmèrent mes paroles en déclarant que pendant le massacre du 7 février j'avais personnellement sauvé leur vie. Djanbouladian, qui nous servait d'interprète, était membre du Comité arménien.

La deuxième réunion fut faite entre les seuls officiers russes et il n'y fut admis d'autre étranger que le Dr Zavrieff. Les sujets traités sont les suivants: on demanderait que la position du 2^e régiment d'artillerie de forteresse d'Erzeroum fut éclaircie dans ce sens que ce régiment n'était pas, comme le croyaient les Arméniens, un régiment d'artillerie arménien, mais bien un régiment russe; aucun des officiers ne s'était fait inscrire comme volontaire au service des Arméniens; aucun d'entre nous n'avait donné à cet effet sa signature et n'avait accepté un contrat dans ce sens. Si ce régiment était un régiment russe, nous exigeons l'envoi d'effectifs russes, et si, au contraire, il était arménien, nous demandons qu'on accordât la permission à ceux d'entre nous qui le dési-

raient de le quitter pour aller servir dans l'armée russe. L'état de siège proclamé n'avait servi qu'à empêcher le départ des officiers russes qui préféraient servir sur un autre front que sur celui du Caucase. D'autre part, si, comme le bruit s'en était répandu, la Transcaucasie devait se séparer de la Russie, on devait absolument accorder l'autorisation de départ aux officiers russes, afin que ceux-ci ne restassent pas comme des étrangers dans ce pays.

Après avoir longuement discuté, nous acquîmes la conviction que, d'après les circulaires reçues, chaque officier avait le droit de demander officiellement son transfert aux ordres du ministère de la guerre ou dans un des corps d'armée russes. Je déclarai, par conséquent que toute requête dans ce sens serait transmise de ma part aux autorités compétentes, avec avis favorable.

Pendant cette réunion, on mentionna, comme un exemple caractéristique, l'incident de l'adjoin-captaine Yermoloff, officier du 7^e bataillon caucasien d'artillerie de montagne : celui-ci aurait demandé à être détaché du nouveau bataillon arménien auquel il avait été nommé. Après de vains efforts pour l'en dissuader, le colonel Morel aurait, vu son insistance, mentionné sur sa requête que cet officier, n'étant pas à la hauteur de sa tâche, était renvoyé aux ordres de l'état-major général du front, tout en lui intimant l'ordre de quitter Erzeroum dans les vingt-quatre heures. Voilà de quelle façon un valeureux officier de grand dévouement aurait été touché dans son honneur pour n'avoir pas voulu servir les intérêts arméniens et, d'un autre côté, pour avoir commis l'indiscrétion de déclarer publiquement que le colonel Morel servait les Arméniens.

Le D^r Zavrieff, nous répétant littéralement les paroles d'Andranik, dit que notre séjour à Erzeroum jusqu'à la conclusion de la paix était dans l'intérêt de la Russie et que les officiers appartenant à une nation civilisée n'avaient pas le droit de dire : « Vous autres, Arméniens, réglez vos comptes avec les Turcs; égorgez-vous! Quel besoin avons-nous, nous, Russes, de nous mêler de vos affaires intérieures? Que le diable vous emporte! » Pour terminer son discours, qui n'arriva pas à produire l'impression désirée, Zavrieff nous dit que si nous voulions servir l'humanité, c'était pour nous un devoir sacré de rester à Erzeroum pour empêcher le massacre des Musulmans par les Arméniens.

Les promesses d'Andranik ne se réalisèrent pas; d'ailleurs la population musulmane n'y avait jamais cru. Les magasins étaient fermés et la terreur sévissait. Il n'y avait pas âme qui vive dans les rues des quartiers musulmans. Seules une ou deux boutiques avoisinant l'hôtel de ville ouvraient leurs volets et quelques musulmans pouvaient pendant la journée s'y rassembler.

Aucun Arménien ne fut puni. Comme d'après la conception

qu'ils voulaient inculquer à tous, aucun Arménien n'était fautif, ils demandaient hypocritement si pour tenir la promesse d'Andranik il fallait frapper des innocents?... Mais quand les officiers russes leur disaient qu'ils avaient eux-mêmes découvert et indiqué aux autorités plusieurs criminels arméniens, c'est par le silence qu'on répondait à ces affirmations irréfutables. Les assassinats ne s'arrêtèrent pas; on les tint seulement un peu plus cachés. C'est dans les villages plus ou moins éloignés de la ville et par conséquent des yeux des officiers russes, que les pires forfaits se perpétrèrent. Les Turcs des villages avoisinant Erzeroum se sont également perdus et on ne sut rien d'exact sur leur sort.

Sous prétexte d'un soulèvement, les arrestations redoublèrent dans la ville. A la question ironique que je posai au colonel Morel sur l'état de ces prévenus et sur le danger qu'ils couraient d'être égorgés comme à Erzindjan, celui-ci me répondit qu'une partie d'entre eux était expédiée sous bonne escorte à Tiflis et l'autre gardée comme otage à Erzeroum.

Sur les routes, des bandes armées de déserteurs arméniens massacraient tous ceux qu'ils rencontraient, soit de peur, soit dans le but de s'emparer de leurs biens, mais le résultat amenait toujours cette seconde alternative. Les compagnies refusaient, avant l'arrivée d'Andranik, d'aller au front. Ils y allèrent après son arrivée, mais pour s'enfuir le plus lâchement du monde. Andranik à cheval essayait lui-même de rassembler les fuyards à coups d'épée et même de poings. Andranik en tête, le suprême espoir de tous les Arméniens était dans l'artillerie russe. Ils ne pensaient pas qu'on ne pouvait profiter des canons se trouvant dans la place forte que par l'existence des troupes instruites et un nombre suffisant de fantassins disciplinés; d'ailleurs le fonds de leur pensée était apparent: se réfugier sous la protection des canons au moment de la retraite; les événements confirmèrent cette appréhension.

L'ouverture des pourparlers de paix à Trébizonde était ajournée. Nous apprenions de l'état-major d'Erzeroum que ces pourparlers décidés pour le 17 février, étaient remis au 20 et puis au 25.

Les deux sièges de mon quartier général étant à des endroits opposés de la ville et le téléphone qui les reliait étant extrêmement défectueux, j'étais obligé de faire ce voyage deux fois par jour.

D'après les renseignements que j'ai pu recueillir du colonel Morel, pendant une visite que je dus lui faire, et de son état-major, il n'existait pas de troupes régulières ottomanes aux environs d'Erzeroum et l'on se battait contre les bandes kurdes et les villageois des environs parmi lesquels se trouvaient des soldats réguliers, reliquats des troupes turques retirées d'Erzeroum en 1916. On présumait que ces bandes étaient constituées par quelques officiers ottomans, accourus dans ces parages,

dans le but de sauvegarder la vie des populations musulmanes.

Ces troupes ne disposaient que de deux canons de montagne abandonnés par les Arméniens à Erzindjan. Elles pouvaient s'avancer sur la route Erzindjan-Olti-Fém comme de l'autre côté sur Karss et Palan-Deuguen. Le colonel Morel croyait, on ne sait pourquoi, que l'assaut serait livré du côté d'Olti. Le service de reconnaissance était exécuté de la façon la plus défectueuse par les Arméniens qui s'occupaient plutôt de massacre et de rapine dans les villages et de l'enlèvement des bestiaux qu'ils rencontraient. Les rapports qu'ils présentaient étaient inventés de toute pièce. S'ils mentionnaient que les détachements de reconnaissance étaient attaqués par une force ennemie de 2000 hommes, ce n'était en réalité pas plus de 200. Ils ne se gênaient pas d'affirmer qu'étant assaillis par une force de 300 à 400 hommes, ils s'étaient échappés en n'ayant eu qu'un mort et un blessé. Un officier arménien avait téléphoné un jour qu'un détachement composé de 400 ennemis avait commencé à attaquer ses troupes. La réalité était que d'un village d'en face étaient sortis deux individus sans armes pour rentrer aussitôt après dans leur foyer.

Depuis la date de l'évacuation d'Erzindjan par les Arméniens jusqu'à l'occupation d'Erzeroum par les Turcs, les détachements de reconnaissance arméniens n'avaient réussi à s'emparer que d'un seul cavalier turc qui probablement avait eu les pieds gelés ou était trouvé dans un état qui l'empêchait de continuer son chemin.

Après la deuxième réunion d'officiers, quelques-uns d'entre eux avaient demandé leur transfert à d'autres postes. Quand je remis ces requêtes au colonel Morel, celui-ci eut un accès extraordinaire de colère et me déclara qu'il s'opposerait à leur départ par décision du conseil de guerre. Comme je lui faisais observer que les canons se trouvant encore entre les mains des officiers russes, ceux-ci pourraient répondre à ces rigueurs injustes par le feu de leur artillerie et que, comme la demande qu'ils faisaient était légale et ne pouvait être interprétée comme une désertion, il était nécessaire d'y accéder, il me répondit que si ces officiers insistaient, il leur donnerait des documents de nature à entacher leur réputation comme au capitaine Yermoloff. Je répliquai que comme le colonel Doloukhanoff l'avait déclaré à Tiflis et à Batoum, on ne pouvait espérer aucun service des officiers qui restaient à leur poste à contre-cœur; il me répondit alors que pour ce motif il avait demandé l'envoi de 60 officiers anglais d'artillerie à Erzeroum et qu'il avait reçu une promesse formelle à ce sujet. C'est encore en ce moment que j'appris qu'un soldat russe ou polonais, faisant fonction de chef de gare à Erzeroum, avait, parce qu'il ne voulait plus continuer son service, été arrêté et forcé de le continuer. Sous prétexte de l'exécution rapide des ordres, mais en réalité dans le but de

s'entr'aider au besoin, je donnai ordre à tous mes officiers d'habiter tout près les uns des autres.

Le capitaine Yermoloff était parti le 25 février. Je l'ai engagé à s'arrêter en route, à Sari-Kamiche, et d'informer les généraux Wischinsky, chef d'état-major, et Guérassimoff, commandant d'artillerie, de notre mauvaise situation vis-à-vis des Arméniens, de leur raconter tout ce qu'il avait vu et entendu et les prier de nous sauver de cette impasse le plus rapidement possible.

Ayant aperçu, le 24 février, un aéroplane turc en train d'exécuter une reconnaissance aux environs, j'en avais déduit que l'ennemi était à Erdzindjan ou même à Mama-Khatoun. A ce moment, le colonel Morel me dit qu'il avait reçu une proposition turque en vue d'évacuer Erzouroum. Après l'occupation d'Erzouroum par les Turcs, Kiazim bey, commandant de corps d'armée, m'apprit lui-même que cette proposition n'était pas un papier quelconque, mais bien une lettre officielle portant sa propre signature ; tandis que le colonel Morel avait voulu me tromper en me faisant prendre une proposition officielle portant la signature du commandant de corps d'armée comme une feuille ordinaire de propagande. L'état-major de la place forte annonçait le 24 et le 25 février qu'aucun danger n'était à signaler. Seule une réunion des Kurdes aux environs de Téké-Déressi avait été apprise et leur avance empêchée par l'envoi d'un détachement dans ces parages. On disait aussi que les détachements envoyés d'Erzeroum avaient rejeté l'ennemi à quelques verstes au-delà d'Ilidja. Nous apprîmes que le 26 février le détachement arménien de Téké-Déressi avait été assailli et que ceux d'entre eux qui avaient pu se sauver arrivaient à toute vitesse à Erzeroum, ainsi que le détachement d'Ilidja qui, complètement disloqué, fuyait dans la même direction.

J'avais reçu l'ordre verbal du colonel Morel d'ouvrir un feu d'artillerie contre les assaillants. Seulement, je n'ai vu nulle part un but pour exécuter cet ordre. Sur la route de Kharpout, on ne voyait fuir que des soldats arméniens pris de panique. Quant à la route de Trébizonde, on n'y apercevait que des détachements arméniens se retirant vers Erzeroum en masse compacte comme s'ils exécutaient une manœuvre. Dans l'après-midi, on apprit l'existence de détachements ennemis dans les environs immédiats, autour de Gueuz-Keuy. Je les ai évalués à 1500 hommes. Ces détachements ne ressemblaient pas à une bande kurde, mais faisaient plutôt l'effet d'un régiment régulièrement commandé.

Andranik essaya de rassembler les fuyards pour les faire marcher contre l'ennemi, mais ces poltrons prirent de nouveau la fuite au premier contact. D'un autre côté, le feu d'artillerie continua jusqu'à la nuit.

Depuis le moment où commença l'offensive des Kurdes et que l'on se préoccupa d'enrayer leurs attaques, les officiers russes renon-

cèrent à leur idée de départ pour exécuter loyalement le devoir qui leur incombait.

Je n'ai pas trouvé le moyen de faire avancer l'infanterie arménienne chargée de la garde de ma batterie près de Buyuk-Kirémidli; au contraire, les Arméniens abandonnant la batterie reculaient constamment vers la porte de Kharpout. Les Arméniens qui avaient pris la fuite à Téké-Déressi razziaient, même en fuyant, les troupeaux et tuaient les paysans isolés et sans armes qu'ils rencontraient sur leur chemin.

L'approche des Turcs d'Erzeroum fut tout-à-fait inattendue pour l'état-major russe : aucun ordre de combat n'a été donné; ou même s'il a été donné, il n'est pas parvenu à ma connaissance. Mon devoir était très simple : il consistait à prendre l'ennemi sous le feu de l'artillerie afin de l'empêcher de passer la ligne fortifiée de la ville. Il y avait d'ailleurs dans les positions avancées de l'infanterie et de l'artillerie de montagne qui n'étaient pas sous mes ordres.

Ce même jour jusqu'au soir, les milices arméniennes de la ville continuèrent à ramasser tous les musulmans de sexe mâle y compris les vieillards et les malades. Quand on demandait la raison de cette mesure, ils répondaient qu'ils recrutaient des ouvriers pour déblayer la neige qui avait couvert la voie ferrée.

J'appris ce soir-là que malgré l'indication de mon nom qui se trouvait sur ma porte, un étudiant universitaire arménien s'y était introduit avec une bande de sa suite, soi-disant pour y faire une perquisition. Sur la défense que ma femme opposa à cette mesure arbitraire, il ne put pénétrer chez moi ni emmener un vieux turc, propriétaire de la maison, et quelques domestiques kurdes qui y étaient, mais proféra des injures sans nom. L'étudiant aurait déclaré lui-même que ces mesures étaient exécutées par ordre d'Andranik. Je fis alors ouvrir une porte de communication pour permettre au vieillard de se réfugier chez moi dans le cas où on viendrait de nouveau le chercher.

Les derniers temps, chaque fois que je me rendais chez Andranik ou auprès de son état-major, je prenais avec moi le capitaine Youlkévitch, directeur de la section de mobilisation, afin qu'il pût, au besoin, témoigner de mes rapports avec ces gens-là. Un soir, c'est encore avec lui que nous allâmes à la réunion des officiers. A notre arrivée, nous vîmes que la séance était déjà ouverte. Il y avait Andranik, le Dr Zavrieff, les colonels Zinkévitz, Morel, Dolouhanoff et quelques autres personnes. En me voyant, le colonel Zinkévitz lut le télégramme suivant du commandant en chef Odichélidzé : « Véhib pacha, commandant de l'armée ottomane, m'ayant radiographié qu'il avait donné l'ordre à ses troupes d'occuper Erzeroum, détruisez les canons se trouvant dans la place forte et retirez-vous avec les troupes. Signé : Odichélidzé. »

Cet ordre reçu un peu tard ne nous donna pas le temps de détruire les canons.

Andranik, après s'être livré à toute sa colère, nous communiqua sa décision qui consistait à tenir encore deux jours à Erzeroum pour achever les destructions possibles et évacuer ensuite.

Quand j'informai le Dr Zavrieff que l'on ne faisait rien pour éteindre les incendies qui ravageaient la ville et que les Musulmans, y compris les vieillards et les malades, étaient ramassés et expédiés vers une destination inconnue, il me répondit que des ordres avaient été donnés pour mettre fin à ces irrégularités. Mais cette belle promesse devait avoir le même résultat que les précédentes.

Après avoir délibéré sur le mode d'exécution de la décision prise par Andranik, nous nous retirâmes. Quant à la question de tenir encore deux jours à Erzeroum, vu le nombre des défenseurs et la force de nos positions avancées, il était possible de défendre la ville pendant 42 jours, non seulement contre les Kurdes, mais même contre une armée régulière.

Comme pendant les pourparlers d'armistice, le Gouvernement ottoman avait déclaré officiellement ne pouvoir faire entendre raison aux Kurdes, il était de notre devoir de prendre toutes les mesures nécessaires contre une agression éventuelle de leur part.

Quand je retournai à mon quartier général, je donnai les ordres nécessaires pour la destruction des canons qui pouvaient en tout cas être détruits en deux jours. J'appris des rapports de mes officiers que les fantassins profitaient de l'obscurité pour quitter les tranchées et s'enfuir. J'appris cette nouvelle au colonel Morel qui me rassura en disant que des renforts ayant été envoyés, il n'y avait absolument aucun danger de ce côté. Je retournai chez moi et me couchai vers une heure.

Entre deux et trois heures, j'entendis des coups de feu isolés dans la ville et bientôt on commença à distinguer des voix d'Arméniens, des bruits de haches qui brisaient les portes, et des cris de détresse de pauvres malheureux musulmans qu'on emportait. Deux réflexions me tourmentaient : 1° Notre honneur était menacé, car ceux qui n'étaient pas les témoins oculaires de l'ignoble barbarie commise par les Arméniens (combattant pour la liberté!!!...) pouvaient croire que ces atrocités sans nom étaient exécutées avec le consentement des officiers russes et nous accuser au même degré que ces sauvages. 2° Comme il n'entrait pas dans les vues du commandant en chef de livrer bataille contre les troupes régulières ottomanes et qu'il pourrait s'en trouver parmi les assaillants, un malentendu aurait comme résultat la désobéissance aux ordres supérieurs.

Sur ces deux points, je pris les résolutions suivantes : aller dès le matin trouver le colonel Morel pour lui proposer : 1° d'empêcher les Arméniens de commettre des atrocités en retournant une partie

de nos canons sur eux s'il n'y avait pas d'autres moyens et en les obligeant ainsi à obéir à nos ordres ; 2° d'envoyer immédiatement des parlementaires auprès des troupes ottomanes pour les informer que dans les deux jours la ville serait rendue sans effusion de sang. D'un autre côté, pour empêcher le massacre des Turcs par les Arméniens, constituer des détachements, sans les Arméniens, qui réprimerait les désordres par les armes.

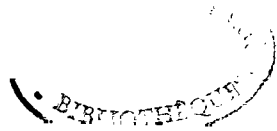
En me rendant de bonne heure et accompagné du capitaine Youlkévich chez le colonel Morel, je rencontrai en route et devant le dépôt des munitions de l'artillerie le sous-lieutenant arménien Bagratonian, chargé de la garde de ce dépôt. Il me dit que, par suite de l'ordre de retraite, il désirait faire sauter le dépôt des munitions, mais qu'il attendait un ordre de ma part. Je fus étonné de ce langage, car le dépôt des munitions était sous les ordres du colonel Doloukhanoff. Toutefois, comme pour faire sauter les munitions aucun ordre n'avait été donné aux artilleurs, je lui fis comprendre que par cette explosion les officiers russes aussi bien que la population seraient atteints et l'ayant convaincu, je le dissuadai de cette mesure et sauvai ainsi les munitions.

En m'approchant du quartier général du colonel Morel, je vis que tout le monde s'enfuyait. La maison du consul américain, qui est en face de ce quartier, était complètement en flammes. Les colonels Morel et Torkoum étaient à cheval et, ayant chargé leurs effets sur une automobile et quelques voitures, se trouvaient prêts à s'enfuir. Il était 7 heures du matin. Je demandai quelques nouvelles sur la situation ; on me dit que l'ordre de retraite ayant été donné à 5 heures du matin, on ne comprenait pas que je ne l'aie pas encore reçu. C'est ce que je craignais. Sous la protection des officiers russes et de l'artillerie, les Arméniens réussirent à s'enfuir ; mais, pendant que les officiers russes, dirigeant eux-mêmes les canons, repoussaient l'attaque des assaillants, les Arméniens eurent toute liberté pour massacrer les Musulmans et prendre la fuite.

Si je n'étais pas venu personnellement, aucun officier russe n'aurait appris l'ordre de retraite.

Je pensai un moment à courir vers le fort Médjidié, pour envoyer comme dernier salut une pluie de schrapnell aux braves Arméniens qui, vêtus de jaquettes blindées contre le feu d'infanterie, s'enfuyaient en toute liberté sur la route de Karss. Mais en pensant qu'il existait peut-être parmi eux un ou deux innocents, je renonçai à mon idée.

C'était donc à la suite de la supercherie et de la lâcheté des nobles conquérants arméniens que les canons ne purent être détruits. Je retournais à mon quartier, quand, dans une rue un peu isolée, j'entendis des cris de douleur et le son d'une formidable mitraille. Comme j'étais à un tournant de route, je ne voyais pas ce qui se passait, mais les taches de sang sur la neige m'ayant fait croire



qu'une bataille avait eu lieu dans les environs, je descendis de ma voiture pour continuer à pied. Mais ayant vu surgir d'une rue latérale le commandant arménien de la milice s'avancant sur son cheval, je compris l'affreuse scène de sauvagerie dont je faillis être le témoin.

Quand je rentrai à mon quartier général, je donnai ordre à mes batteries de battre en retraite en même temps que l'infanterie et de préparer les voitures de transport pour les mettre à la disposition des officiers de l'artillerie. On m'apprit que les postillons s'étaient déjà enfuis dès la nuit. Des déserteurs arméniens, armés jusqu'aux dents, avaient dételé les voitures et s'étaient enfuis à deux sur un même cheval. Sur la défense opposée par mon palefrenier, ils ne purent emporter les chevaux, mais, ayant tiré sur lui, ils blessèrent un de mes chevaux. Des 50 voitures de transport, nous n'en avons pu avoir que 3 qui ont servi à quelques officiers. Bientôt après, nous apprîmes que l'armée ottomane était entrée dans la ville et pûmes enfin constater qu'elle n'était pas composée d'irréguliers kurdes, mais bien de troupes régulières. Les braves fantassins arméniens profitèrent de la nuit pour s'enfuir avec la vitesse du vent sur la route Erzouroum-Karss. S'il y avait vraiment eu une tempête, elle n'aurait pas pu nettoyer en moins de temps et aussi parfaitement Erzouroum de la boue arménienne.

Ni dans les tranchées, ni dans la ville ne se trouvait le moindre blessé arménien. Ceci confirme à nouveau avec quelle bravoure et quelle ténacité ils ont défendu Erzouroum. Les seuls prisonniers étant les officiers russes, les Arméniens peuvent se glorifier d'avoir contribué d'une façon négative à la défense de la ville.

Ayant appris l'occupation turque, je me suis adressé, avec mon aide de camp, aux autorités, pour les informer de notre présence.

En circulant dans les rues, les Turcs que je rencontrai témoignèrent de la façon la plus émouvante leur reconnaissance pour leur avoir sauvé la vie. Cette reconnaissance s'adressait d'ailleurs au même degré aux autres officiers russes, car si ces derniers n'avaient pas été là, les troupes ottomanes, en réoccupant Erzouroum, n'auraient pas trouvé un seul Turc en vie.

Pétrone, écrivain romain, disait en parlant des Arméniens : « Les Arméniens aussi sont des hommes, mais c'est à quatre pattes qu'ils marchent chez eux ! » Le poète russe Lermontov faisait leur éloge en ces termes :

Tu es esclave, tu es lâche, car tu es Arménien.

ERZOUROUM, le 29 avril 1918.

*Le Commandant par intérim des places fortes d'Erzouroum
et de Dêvê-Boyneu, commandant le 11^e régiment
d'artillerie de forteresse d'Erzouroum :*

Lieutenant-colonel TVERDOKHLEBOFF.

« Le général Odichéltzé, commandant de l'armée russe du Caucase, a transmis le 9 février 1918 par radiogramme au commandant de notre 3^e armée les renseignements suivants : « Je crois de mon devoir de porter à la connaissance de V. E. les faits regrettables ci-après :

« Quelques agents provocateurs ayant répandu le bruit que des Musulmans avaient fomenté des troubles le 15/16 janvier dernier, les troupes arméniennes stationnées à Erzindjan se mirent à perquisitionner dans les habitations des Musulmans. Sur divers points de la ville, les Musulmans ayant opposé de la résistance et un soldat ayant été blessé d'un coup de revolver, les troupes tirèrent sur les Musulmans ; il y eut des deux côtés des morts et des blessés dont le nombre n'est pas encore fixé.

« L'intervention des officiers russes mit fin à l'effusion du sang et empêcha l'extension des troubles. En outre, des mesures énergiques furent prises à l'égard des instigateurs et des propagateurs de bruits tendancieux contre les Musulmans. »

« Un certain colonel Morel de l'état-major français ou anglais arrivé à Erzindjan dans le courant de janvier, pour diriger l'organisation révolutionnaire arménienne, expédia une lettre au commandant de place, prétendant que des Kurdes projetaient des attaques contre les convois militaires russes, sur la route d'Erzindjan à Erzeroum et même contre la ville. Morel ajoutait qu'il avait ordonné la destruction de villages musulmans situés sur la route d'Erzindjan à Erzeroum, parce que leurs habitants avaient aidé les Kurdes.

« Des dépositions concordantes faites par des blessés réfugiés dans nos lignes, prouvent la véracité de ces renseignements concernant l'organisation révolutionnaire arménienne, sous la direction du colonel Morel mentionné ci-dessus. »

« Le vice-commandant de l'armée possède des documents établissant que les soldats que le colonel Morel qualifie de troupes de garnison, ne sont que des bandes arméniennes commandées par un chef de brigands nommé Mourad. »

« Le fait que Morel qui commande la soi-disant garnison d'Erzindjan n'a pas été capable d'assurer la sécurité personnelle des délégués russes à Kilkat, prouve également que le colonel Morel n'est qu'un chef de bande arménienne, affublé d'un uniforme russe. »

« Suivant les déclarations d'habitants d'Erzindjan, réfugiés dans nos lignes, le chef de bande Mourad ordonna à tous les Musulmans de se réunir sur la place de l'Eglise et des patrouilles arméniennes chassèrent les habitants de leurs maisons et les conduisirent par groupes devant la demeure de Vahid bey.

« Pendant la nuit, des bandes arméniennes incendièrent la maison de Vahid bey, plusieurs autres bâtiments importants, ainsi que les casernes. Plus de mille femmes et enfants périrent dans les flammes ;

ceux qui se jetaient par les fenêtres pour échapper à l'incendie étaient tués à coups de feu ou de baïonnette. »

« Houloussi effendi, notable d'Erzindjan, parvenu à se sauver dans nos lignes, déclara avoir entendu les cris d'épouvante des malheureuses victimes de l'incendie. »

« Un autre chef de bande arménienne nommé Archak ordonna également à la population des villages environnants de se réunir à Baibourt; mais ayant appris les horreurs d'Erzindjan, les habitants s'enfuirent dans les montagnes couvertes de neige, avec leurs femmes et leurs enfants.

Voici quelques-uns des actes de sauvagerie commis dans les Zones limitrophes de notre front et qui ont été dûment communiqués au commandement russe :

« Les Arméniens après avoir enlevé Mehmed effendi, précédemment secrétaire de la municipalité d'Erzindjan, ont massacré sa mère, sa femme et ses 4 enfants.

« Des Arméniens ont tué également le nommé Veissi fils à qui ils voulurent enlever de force sa femme.

« Le 12 janvier, des Arméniens ayant surpris le village Kelersen, ligottèrent 15 musulmans et les fusillèrent tous.

« Le 7 janvier, des Arméniens vêtus d'uniformes russes, enlevèrent du village de Fol sur le littoral de la mer Noire, plus de 50 femmes et hommes et les pourchassèrent dans la direction de Trébizonde.

« Les cadavres de quelques-uns de ces malheureux, furent trouvés plus tard dans la rivière.

« Dans le village de Kizilagatch, au sud de Charlibazar, des cadavres de Musulmans ont été trouvés les mains liées; les malheureux avaient été tués à coups de baïonnettes.

« Des Arméniens massacrèrent la population musulmane dans les villages aux environs de Kurcle et d'Erikli et y violentèrent publiquement les femmes.

« Pendant tout un mois, de fortes bandes arméniennes ont pillé et massacré les habitants musulmans de Charlibazar, Akkilissa et Inessil.

« Une bande arménienne de 50 hommes ayant surpris Ardassa, pillà cette localité et brûla son marché. De grandes quantités de vivres abandonnées par les troupes russes en retraite aux habitants des localités de Sarpo, Sadak, Kieuseh, Ardassa, Gumuschhané, Ikisan, Baibourt, Tirhan, Erzeroum ont été pillées par les Arméniens.

« A Erzindjan, après avoir coupé les communications avec l'extérieur, les Arméniens brûlèrent vifs dans leurs maisons un grand

nombre d'habitants ; après en avoir entassé d'autres dans une église, ils y mirent le feu. Ils firent en outre sauter, au moyen de bombes, la nouvelle mosquée et l'Hôtel de Ville.

« Dans les environs d'Erzindjan, les Arméniens lièrent les pieds et les mains à 500 Musulmans et les fusillèrent tous.

« Mir Hussein Agha, avec 800 habitants de Dersim, réussirent à échapper aux bandes arméniennes et à se réfugier dans les lignes de l'armée turque.

« Les actes de barbarie énumérés ci-dessus ne constituent qu'une partie de ceux parvenus à notre connaissance. Nous ignorons encore actuellement le sort tragique des malheureuses populations musulmanes habitant les zones non limitrophes aux lignes turques, et il est à craindre que ce martyrologe ne s'allonge tragiquement. »

ADDENDUM

A propos du Mémoire présenté à la Conférence de Paris par la Délégation arménienne

(Mai 1919)

L'examen du Mémoire contenant les revendications arméniennes nous place dans l'obligation d'ajouter à ce recueil quelques notes statistiques de nature à infirmer les prétentions impérialistes des insatiables compagnons de Nubar et d'Aharonian.

Quelque porté que l'on soit à plaindre les Arméniens et à agréer leurs desiderata légitimes, leurs réclamations exagérées ont produit la même impression stupéfiante sur toute la presse européenne.

Le *Temps* qui se fait ordinairement l'écho des opinions plutôt malveillantes pour les Turcs et nuisibles à leur cause, trouve lui-même que cette fois les dernières limites sont dépassées et invite la délégation à une modération relative.

« Plaçons-nous, dit-il, au point de vue même que les délégués arméniens proposent d'adopter. Raisonçons comme si les massacres de 1915 n'avaient pas eu lieu, comme si les morts étaient toujours là. Prenons la statistique dressée en 1912, par les soins du patriarcat arménien, telle qu'elle a été reproduite dans la brochure, qui fut rédigée en 1913 par M. Léart, et qui commence par les mots : « Cette étude est écrite en faveur des Arméniens ». Que voyons-nous ?

« Nous voyons que les Arméniens sont en minorité dans les cinq vilayets ottomans d'Erzérourm, Bitlis, Kharpout, Diarbékir et Sivas. Dans l'ensemble de six vilayets, ils ne forment en moyenne que 39,5% de la population. En Cilicie, ils sont

40.700 alors que le seul vilayet d'Adana compte 420.000 habitants. Quant au vilayet de Trébizonde, on ne pensait pas alors le revendiquer pour l'Arménie ; mais une carte, que la délégation arménienne connaît sans doute, fournit quelques indications sur les diverses nationalités qui vivent là. Dans la région centrale, on compte 20.000 Arméniens, et dans la région orientale 5000 seulement. Cette dispersion de la race arménienne est une conséquence des conquêtes et des persécutions passées. Elle a commencé dès l'invasion arabe, au huitième siècle. C'est une cause évidente d'affaiblissement. Maintenant qu'arrive l'heure de la liberté, faut-il porter remède à ce mal de la dispersion, ou faut-il le perpétuer ? Faut-il s'efforcer de réunir la population arménienne en une patrie plus petite où elle formerait une masse compacte, ou bien faut-il consacrer définitivement sa dissémination, en lui taillant un empire où elle sera partout en minorité ? Entre cette idée d'une patrie restreinte et d'un vaste empire, c'est sur ce dernier que se sont prononcés hier les délégués arméniens. Dans l'intérêt même de leurs concitoyens, il est permis de préférer une autre solution. »

Dans un ordre d'idées tout à fait à part, Phédon, dans l'*Humanité*, qui ne s'aperçoit pas du caractère ultra-nationaliste des soi-disant socialistes arméniens, leur conseille tout de même « en se libérant, de se soustraire à toute velléité annexionniste et de former dans l'avenir, avec les peuples voisins, une grande fédération asiatique qui la prémunisse contre les interventions intéressées. »

La mégalomanie des représentants de la petite république arménienne du Caucase est si frappante que la presse suisse, d'ordinaire plus ententiste que la presse anglo-française, a cru devoir rappeler les éminents défenseurs de l'Arménie au sentiment de la mesure.

Les revendications que les délégués arméniens ont soumises à la Conférence sont, en éliminant tous les détails, les suivantes :

1° Reconnaissance d'un Etat indépendant arménien, formé par l'union des sept vilayets et de la Cilicie avec les territoires de la République arménienne du Caucase. Les sept vilayets en question sont ceux de Van, Bitlis, Diarbékir, Kharpout, Sivas, Erzeroum et Trébizonde, en excluant les régions situées au sud du Tigre et à l'ouest d'une ligne Ordou-Sivas. Le territoire de la République arménienne comprend : la province d'Erivan, la partie méridionale de l'ancien gouvernement de Tiflis, la partie sud-ouest du gouvernement d'Elisabethopol, la province de Kars, moins la région située au nord d'Ardahan.

2° Garantie collective accordée à l'Etat arménien par les puissances alliées et associées, ou par la Société des nations.

3° Remise d'un mandat spécial à l'une des puissances, choisie après consultation de la conférence arménienne de Paris, pour prêter son assistance à l'Arménie pendant une période transitoire d'un maximum de vingt ans.

4° Allocation d'une indemnité pour réparer les dommages subis par la nation arménienne du fait des massacres, des déportations, des spoliations et des dévastations. (L'Arménie se déclare prête, de son côté, à supporter sa part de la Dette publique ottomane consolidée, antérieure à la guerre).

Il ne faut pas seulement considérer, disent-ils, le *statu quo* né de la violence et de l'abus séculaire de la force; les droits historiques et les origines authentiques constituent des titres supérieurs qui motivent les revendications. Jusqu'à l'invasion turque, vers le dixième siècle, l'Arménie a été habi-

tée par les Arméniens, à part le littoral de Trébizonde qui, cependant est une enclave économique. Chassées par le sabre ottoman, les populations ont dû émigrer en partie en Russie, en Egypte, en Perse, en Roumanie, en Bulgarie et en Amérique, mais les colonies ainsi expatriées ne demandent qu'à rejoindre le sol des aïeux et, de ce chef, la population totale s'élèvera à 3 millions. De quoi, assurément, surpasser l'effectif musulman du pays.

En effet, la population musulmane d'avant-guerre atteignait 2.400.000 habitants. Or, 480.000 environ ont péri sur le front ou par les maladies et la famine. En outre, les pertes, du fait de l'exode au moment de l'offensive russe, dans l'hiver de 1915-1916, ont été immenses. En somme, le déficit humain peut être évalué à 1 million 400.000, et il ne resterait, en définitive, qu'un million de musulmans contre trois millions d'Arméniens survivants ou prêts à revenir en exil.

Même ces musulmans, Kurdes sans culture propre, Kizilbaches sans attache avec Constantinople, *Lazes attachés surtout à leur bien-être*, ont intérêt à se rallier à la nationalité arménienne, qui leur assurera la fin des exactions, l'équité légale, la sécurité du travail.

Tels sont les arguments qu'a invoqués la délégation arménienne devant l'aréopage de Paris.

Reprenons-les un à un pour les soumettre à un examen judiciaire basé sur toutes les données réelles que l'on possède.

On remarquera d'abord qu'il n'est plus question des six anciens vilayets soi-disant arméniens, mais de huit ; que l'on tâche d'englober dans la future Arménie les vilayets de Trébi-

zonde et d'Adana, et que l'on n'invoque même pas pour cela l'existence d'un nombre suffisant d'Arméniens dans ces régions, mais la nécessité d'avoir un port sur la mer Noire et un autre sur la Méditerranée. L'Arménie cherche ses aises.

Le territoire convoité par les impérialistes arméniens serait presque deux fois plus vaste que ce qu'ils veulent faire l'aumône de laisser aux Turcs. Merci!

En plus — parce que les revendications ne s'arrêtent même pas là — l'empire d'Arménie incorporerait, outre, naturellement, la République arménienne du Caucase, les districts en majorité turcs de Kars, d'Ardahan et de Batoum, où un récent plébiscite a établi irréfragablement les droits de la nationalité turque. (Le délégué arménien Ohandjanian a lui-même déclaré que les populations de ces districts voulaient leur incorporation à la Turquie.)

Il ne resterait plus aux Turcs qu'à se faire les vassaux des Arméniens et à leur demander la permission d'user éventuellement des couloirs économiques turcs de Kars et de Bayézid pour communiquer avec leurs congénères d'Asie; et si cette permission leur était refusée, de périr de faim et d'isolement sur les plateaux arides de l'Anatolie occidentale, à moins d'embrasser la foi grégorienne ou de solliciter le protectorat de Boghos.

Ce serait évidemment une solution de la question d'Orient.

Mais le malheur est que, malgré les guerres incessantes et les massacres des Arméno-Russes, cette maudite race turco-kurde, plus prolifique que jamais, détient encore la supériorité du nombre. Il est certainement très difficile de juger de la supériorité morale ou intellectuelle de tel ou tel élément, et ce serait trop demander à l'Europe que de solliciter l'envoi d'une mission chargée d'apprécier et de juger la valeur morale de chaque habitant de l'Anatolie orientale. Il est plus facile de compter les habitants et ce serait rendre un grand service au gouvernement turc que de faire dénombrer et recen-

ser la population des régions dites arméniennes par une commission neutre et impartiale.

En attendant, on nous excusera de baser notre appréciation sur les chiffres que nous fournissent les statistiques existantes, de sources anglaise, française, russe, allemande et — si l'on permet — de source officielle turque.

D'abord, de source anglaise :

L'Annuaire britannique de 1917, qui répète les chiffres de 1913, faute d'éléments plus récents, donne, pour l'Asie Mineure entière, 11.384.700 habitants, dont 8.975.700 seraient Musulmans et 1.056.000 Arméniens, répartis comme suit :

En Anatolie orientale, c'est-à-dire dans les six vilayets dits arméniens :

1.795.800 Musulmans,
contre 480.000 Arméniens,

soit environ $\frac{1}{5}$ d'Arméniens.

Et dans l'Anatolie occidentale :

7.179.900 Musulmans,
contre 576.200 Arméniens.

Deux vérités ou réalités ressortent clairement de ces données anglaises : 1° que les Arméniens, dans les terres qu'ils revendiquent, n'étaient, même avant les massacres, qu'au nombre de 480.000 en formant le $\frac{1}{5}$ de la population locale ; 2° qu'il y a un plus grand nombre d'Arméniens éparpillés, bien que dans une proportion beaucoup moindre encore, dans le reste de l'Anatolie. C'est-à-dire que ceux qui revendiquent la possession du pays n'en forment que le $\frac{1}{5}$ des habitants et que, dans le cas même où ils l'obtiendraient, il resterait plus de congénères encore en dehors de leurs frontières ; de sorte qu'un jour pourrait arriver où ils réclameraient aussi ce qui resterait de territoire à la Turquie.

Notez bien que cette proportion déjà si faible des Arméniens est encore réduite par les pertes de la guerre, les décès

pendant les déportations et les massacres; elle tomberait de fait de $\frac{1}{5}$ à $\frac{1}{8}$. Il est vrai qu'un très grand nombre de Turco-Kurdes sont morts et ont été aussi massacrés. Les Arméniens reconnaissent dans leur memorandum et leurs communications à la presse que 1.400.000 Turco-Kurdes sont morts sur le front du Caucase du fait de la guerre, de l'exode et d'autres motifs. Ils reconnaissent qu'il y a eu plus de victimes turques qu'arméniennes. C'est ce que nous voulions démontrer dans la première partie de cet ouvrage. Nous prenons note de ce premier aveu capital. Il resterait donc à établir la part de responsabilité des Arméniens dans ces soustractions de Musulmans. Les documents que nous avons publiés contribueront à apporter un peu de lumière sur la question des responsabilités arméniennes.

Quoi qu'il en soit, la proportion réduite à $\frac{1}{8}$ d'Arméniens demeure inchangée par le fait du retour des fugitifs Turco-Kurdes à leurs foyers dévastés par l'invasion arméno-russe et de l'émigration des Musulmans de la Turquie d'Europe qui ont compensé audelà les pertes musulmanes d'Asie.

La Délégation arménienne répond à cela en disant que les colonies arméniennes expatriées en Russie, en Egypte, en Perse, en Roumanie, en Bulgarie et en Amérique réintégreront la terre natale et qu'ainsi la population de l'empire d'Arménie sera de trois millions.

C'est à croire que les massacres ont augmenté le nombre des Arméniens existant sur le globe. M'étant un peu occupé de chiffres, je ne me considère pas là-dessus moins roublard que le dernier sarraf (changeur) arménien du coin de rue. La Délégation arménienne jongle avec les chiffres. C'est bon pour les badauds. Mais on ne nous la fait plus, à nous les Turcs, qui avons fini par saisir le truc après maintes expériences avec les Grecs, les Serbes et les Bulgares.

En premier lieu, il est difficile de concevoir que les Arméniens qui réussissent à gagner de l'argent en Amérique, en

Egypte ou à Constantinople, veuillent y abandonner leur carrière lucrative et venir se jeter dans la gueule du Kurde pour défricher le sol natal au profit d'illustres politiciens. Les Arméniens sont plus intelligents que leurs conducteurs et autrement pratiques. Si Boghos Noubar avait lui-même gagné sa fortune à la sueur de son front, il n'aurait pas fait aussi légèrement de la politique idéaliste. Ses compagnons qui jouent à la politique avec le cheptel national espèrent certainement y récolter du pécule. Mais les Arméniens qui réalisent des fortunes ailleurs sans aucun risque ne retourneront pas en Anatolie pour constituer l'apanage de l'illustre Boghos. Puis, lors même qu'ils voulussent bien y retourner, d'où la délégation arménienne peut-elle tirer le chiffre de trois millions qu'elle met en avant? Fait-on en Amérique, en Egypte, en Roumanie ou en Perse des statistiques spéciales pour les Arméniens? Qui les a faites?

J'admets enfin, à titre de seconde hypothèse, le cas invraisemblable où il existerait à l'étranger autant d'Arméniens que le prétend la Délégation, et que tous ces Arméniens veuillent se décider à rentrer dans leur pays; peut-on me dire quand, comment et en combien de temps ces soi-disant exilés repeupleront la soi-disant Arménie?

Doit-on, pour prendre une décision, attendre que le dernier des Arméniens résidant à l'étranger ait réintégré son village? Quand faudra-t-il faire le plébiscite? Y mettra-t-on un délai? Eh bien, nous acceptons tout, délai ou autres conditions, parce que nous sommes absolument persuadés que n'importe quel plébiscite effectué honnêtement confirmera les droits et la prépondérance de la majorité musulmane. Mais, en attendant, nous ne pouvons abandonner à qui que ce soit la protection de cette majorité.

Les chiffres français nous sont encore plus favorables; notez bien que je prends toujours ceux d'avant les mas-

sacres. Les Livres Jaunes de 1893-1897 indiquent les proportions suivantes, — confirmées par le Patriarche arménien Ormanian, — pour les vilayets de :

Sivas.....	17 %	Arméniens
Erzeroum.....	30 %	>
Bitlis.....	33 %	>
Maamoûret-ul-Aziz...	12 %	>
Diarbékir.....	17 %	>
Van.....	19 %	>

D'autre part, M. Cuinet, consul de France, dans la statistique qu'il a établie pour le compte de la Dette Publique — intimement intéressée à connaître la population des contrées dont les revenus garantissent les créances européennes, — donne à la date de 1898 :

32 % d'Arméniens	contre	64 % de Turko-Kurdes	pr le vilayet de Bitlis.
16 %	>	71 % de Turcs	pour celui de Diarbékir.
20 %	>	77 %	Erzeroum.
12 %	>	78 %	Kharpout.
15 %	>	77 %	Sivas.
17 %	>	56 %	Van.

Voici, d'après Vital Cuinet, le dénombrement en 1898 des populations dans les 8 vilayets revendiqués par les Arméniens :

Van. — Total d'habitants : 430.000. Sur ce nombre, il y a 241.000 Musulmans et 178.000 chrétiens, dont 79.000 Arméniens-Grégoriens; 708 Arméniens catholiques seulement et 208 Arméniens protestants; en tout 79.998 de race arménienne; le reste des chrétiens est partagé entre : Nestoriens Raya, qui comptent 40.000 âmes; Nestoriens autonomes, qui en comptent 52.000; Chaldéens catholiques, qui sont 6000, et Latins, qui sont 2.000. Il y a encore quelques milliers de Tchinguénés (nomades d'origine indienne).

Bitlis. — Population totale : 398.625. Sur cette population, il y a 254.000 Musulmans; 125.600 Arméniens-Grégoriens; 3.840 Arméniens catholiques et 1.950 Arméniens protestants.

Dans cette province habitent encore 6.810 Syriens Jacobites; 2.600 Chaldéens catholiques; 210 Grecs orthodoxes seulement; 3.833 Jézidi (secte ni chrétienne ni musulmane); 372 Tchinguénés.

Dans ces deux provinces, les Arméniens se trouvent plus nombreux qu'ils ne sont dans toutes les provinces de l'empire ottoman. Pourtant, on voit qu'ils n'atteignent pas la moitié de la population.

Maamouret-ul-Asis. — Population totale : 575.314 habitants. Il y a sur ce nombre 267.956 Musulmans Turcs; 45.950 Musulmans Kurdes; 185.580 Musulmans turcs dits Kizil-Bache. Il n'y a d'Arméniens-Grégoriens que 61.953, d'Arméniens catholiques 1.675 et de protestants 6.060. On y compte aussi 650 Grecs orthodoxes.

Diarbékir. — Population totale : 471.462. Sur ce chiffre il y a des Musulmans Turcs, Kurdes, Tcherkesses et Arabes, 328.644. Quant aux Arméniens - Grégoriens, ils comptent 57.890; les Arméniens catholiques 10.170 et les protestants 11.069. Le reste des chrétiens est Chaldéen.

Erzeroum. — Population totale : 645.702 habitants. De ce nombre, il y a 500.782 Musulmans Turcs et Kurdes. Tous les Arméniens-Grégoriens, catholiques et protestants atteignent 134.997. Il y a encore d'autres peuplades.

Adana. — La population totale du vilayet est de 403.434 habitants. Sur ce chiffre, il y a 158.500 Musulmans Turcs; 56.000 Musulmans Arabes et Ansariés (secte islamique); Arméniens de trois rites, 97.450; Syriens orthodoxes 20.900; Grecs orthodoxes 46.200; Maronites et Latins 4.539. On y voit encore des Persans et des Afgans musulmans au nombre de 4.400.

La saison des récoltes amène dans ce vilayet près de 100.000 ouvriers agricoles des tribus kurdes et arabes.

Trébizonde.— Total 1.047.700 habitants, dont 867.700 Musulmans Turcs et Lazes. Quant aux Arméniens, ils ne sont que 46.200, tandis que les Grecs atteignent le chiffre de 163.000. Il y aussi 400 Juifs.

Sivas. — Total 1.086.455 habitants, dont 839.514 sont Musulmans Turcs et Circassiens ; 160.433 Arméniens des trois rites ; 76.068 Grecs ; 400 Juifs ; 40 divers.

Dans son rapport officiel, le général russe Mayewsky qui a effectué une enquête subséquente, fournit des chiffres différents en raison de la date et établit les proportions suivantes toujours au bénéfice des Turco-Kurdes :

26 %	d'Arméniens	contre	46 %	de Turco-Kurdes	à	Van ;
39 %		»	»	55 %	»	à Bitlis.

Enfin, voici la dernière statistique que le gouvernement turc a pu faire achever immédiatement avant la guerre générale (1913) dans certaines des provinces de l'Empire.

Dans le vilayet de Van, sur une population totale enregistrée de 259.141 habitants établis, donc indépendamment des Kurdes nomades, il y avait 179.330 Turco-Kurdes contre 67.792 Arméniens ; à Erzeroum sur 815.712 habitants, 673.297 Turcs contre 154.657 Arméniens ; à Trébizonde sur 1.123.046 habitants ; 921.128 Turcs contre 37.549 Arméniens ; à Adana sur 418.070 habitants 241.903 Turcs contre 50.139 Arméniens.

Ainsi qu'on le constate, quelle que soit la statistique à laquelle on s'adresse, anglaise, française, russe ou turque, dans aucune province, l'élément arménien ne détient la majorité et n'atteint même les 40 %.

Et ceci avant la tragique soustraction de la guerre. Aujourd'hui la proportion est moins de 10 %. Si l'on faisait de la politique avec les morts, si les morts pouvaient réellement sortir de terre et reprendre les armes, donner leur voix, les Turcs

massacrés ne pouvant être moins immortels que les Arméniens et ne jouissant pas de moins de droits, devraient se réveiller aussi et alors encore la proportion ne serait pas plus favorable aux Arméniens.

Ainsi de quelque façon que l'on envisage la question, il n'y a aucune issue pratique pour légitimer les aspirations politiques des Arméniens.

A supposer que l'on obtempérât à tous leurs desiderata, nous n'en serions nullement mécontents, à condition que tous les habitants de la soi-disant Arménie jouissent absolument des mêmes droits sans distinction de race et de religion; car, la majorité étant turque dans cet Empire dit Arménien, ce serait en fait une nouvelle Turquie adjacente à la nôtre.

La masse compacte des Kurdes étant plus au Sud, tout le Nord de ce nouvel Etat serait peuplé de 85 % de vrais Turcs, les meilleurs, les plus robustes, les plus vaillants de l'Empire avec Erzeroum comme berceau et citadelle de notre race; de cette même race que les magnifiques légions qui firent la gloire de Korniloff sur un front ennemi. Nous tenons plus à Erzeroum qu'à Brousse; Erzeroum est aux Turcs en Asie ce qu'Andrinople l'est en Europe; cette ville nous est encore plus chère et plus indispensable parce qu'elle est la clef du plateau d'où l'on domine toute l'Asie Mineure, d'où l'on descend au Nord, au Sud, à l'Est et à l'Ouest; par où nous sommes venus en Anatolie et à Constantinople.

Ce sont les lions d'Erzeroum et de Trébizonde qui, après la défaite des régiments ottomans originaires des autres provinces ont arrêté les assauts désespérés des Bulgares à Tchataldja; ce sont les Turcs d'Erzeroum, de Kars et de Trébizonde qui ont tenu tête aux Russes à Plevna en 1877; qui ont marché sur Athènes en 1897; qui sont morts cette fois aux Dardanelles, en Galicie et au Caucase. Dans l'histoire je défie qui que ce soit de me citer un régiment d'Erzeroum qui ait lâché pied devant n'importe quel ennemi. Les Arméniens pensent-ils

sérieusement que nous puissions abandonner ces antres de lions, ces berceaux de nos plus braves guerriers ? Pensent-ils qu'à défaut même de tout gouvernement national, ces Turcs ne seraient capables de défendre eux-mêmes leurs droits, ces Turcs qui, de l'aveu de l'Etat-major allemand, ont contribué si puissamment à renverser le colosse russe. Que les Arméniens ne se fassent d'illusions ; s'ils s'en faisaient, ils perdraient encore plus que tout ce qu'ils ont perdu jusqu'ici.

La Délégation arménienne cherche, d'une façon pitoyable, à induire le monde en erreur en s'évertuant à faire croire qu'en dehors des Arméniens, il n'y a dans leur Arménie que des Kurdes sans culture propre, des Kizilbaches sans attaché avec Constantinople et des Lazes attachés surtout à leur bien-être. Quand un Arménien réussira à rallier un seul Laze à la nationalité arménienne, je considérerai tout ce que j'ai dit comme non avvenu et consentirai à toutes les concessions possibles et imaginables. Par contre, la moitié des Arméniens ne connaissent pas encore d'autre langue que le turc, à telle enseigne qu'on annonce qu'un comité spécial arménien se serait constitué ces jours derniers à Adana pour apprendre leur langue nationale à des Arméniens qui l'ignorent complètement.

L'illustre voyageur arabe Ibn Batoutah notait, bien avant la conquête ottomane, le fait que les Arméniens chrétiens ne parlaient que le turc.

Pour ce qui est d'Adana que convoitent avec non moins d'ardeur les impérialistes arméniens et français, c'est peut-être le seul vilayet qui puisse faire vivre économiquement l'Anatolie turque. Ainsi qu'il résulte des différentes statistiques ci-dessus reproduites, Adana est une province non moins essentiellement turque que Koniah, Brousse ou Smyrne.

Les Chancelleries ont adopté pendant cette guerre une nouvelle méthode pour étayer leurs revendications territoriales. On affuble les contrées de leurs noms d'avant mille ou

deux mille ans pour justifier de soi-disant droits historiques, de sorte que le conflit mondial n'aura pas seulement appris la géographie, mais aussi l'histoire ancienne à ceux qui l'avaient oubliée. C'est ainsi que la question de Cilicie — dont on est très embarrassé de retracer les limites historiques, embarras profitable à ceux qui se plaisent dans le trouble — forme une des parties les plus controversées du débat arménien.

Lorsque l'Empire russe existait encore, les accords qui furent conclus entre les puissances alliées au sujet de la Turquie d'Asie prévoyaient une Arménie du Nord sous le contrôle de la Russie et une Arménie du Sud, comprenant la Cilicie, où la France aurait été la puissance protectrice. A l'heure actuelle, ces règlements caducs semblent avoir laissé des traces dans l'esprit de beaucoup de gens. Messieurs Clemenceau et Tardieu qui ne se contentent même pas de la Syrie — laquelle d'ailleurs n'a pas l'air de se laisser manger et assimiler par des dominateurs chrétiens plus aisément que par les Turcs — les dirigeants actuels de Paris, dis-je — avec lesquels je me refuse malgré tout à identifier la saine politique traditionnelle de la France qui, à l'instar de l'Angleterre, reviendra j'espère tôt ou tard à une plus exacte appréciation de ses intérêts généraux en Orient — sont en train d'étendre aussi leurs tentacules sur le vilayet turc d'Adana. Je ne pense pas qu'ils réussissent à y prendre pied. Le résultat le plus immédiat de l'affaire sera que les Arméniens se sentant appuyés y prendront derechef une attitude arrogante comme celle des Grecs à Smyrne, provoqueront à nouveau les Turcs qui leur y rendront tôt ou tard la vie impossible. Déjà, sous la protection française, les Comités arméniens y ont repris leurs agissements subversifs.

Quel que puisse être le régime que l'on veut établir dans l'Empire, nous voulons qu'il soit le même, uniforme partout. Pas de privilèges aux uns et des coups de sabre aux autres.

C'est pour extirper les privilèges du sein de leur nation que les Français ont fait la grande révolution de 1789. Ce n'est pas pour introduire des privilèges, des traitements différentiels chez les autres que les Anglais et les Français auront entrepris cette terrible guerre. Les Turcs font leur révolution à leur façon. Si, vaincus, ils consentent à abdiquer leurs propres privilèges de maîtres, ce ne sera pas pour reconnaître à leur détriment de nouveaux privilèges aux nations jusqu'ici considérées comme leurs vassales. Si les Turcs reconnaissent la victoire anglo-française et se courbent devant leur destin, ils ne reconnaîtront, sur eux-mêmes, aucun droit, absolument aucun, aux Arméniens pas plus qu'aux Grecs.

KARA SCHEMSI.

10 mai 1919.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Turcs et Arméniens devant l'Histoire	3
Documents sur les atrocités arméniennes :	
Première période. (Avant le décret de déportation) .	35
Deuxième période. (Sous l'occupation russe) . . .	52
Troisième période. (Documents officiels russes inédits datant de la dislocation des armées du Tsar) . .	76
Addendum : A propos du Mémoire présenté à la Conférence de Paris par la Délégation arménienne	107

DU MÊME AUTEUR :

- L'Effort Ottoman, *préface*. — Un vol. in-8; Rudeval, édit.; Paris, 1906.
- L'Agitation Bulgare. — Paris, 1907.
- Essais de Littérature et de Critique (*Levant-Herald, La Revue, le Mercure de France, le Gil Blas, Stamboul, etc.*; 1901-1908.)
- Lettres de Bucarest, Madrid, Tanger, Téhéran et Bakou. — Constantinople, 1907-1912.
- L'Histoire des Finances turques (Première époque : *Cours professé à l'Ecole supérieure des Finances en 1912-1913*). — Constantinople, 1913.
- Rapport sur les capacités économiques de l'Asie Ottomane (enquête faite en 1913 en collaboration avec M. Philouze); tirage spécial.
- La Question d'Andrinople (*Missions à Londres, Paris et Rome, après la guerre balkanique*). 1913.
- Les Turcs de Perse (*Revue de Hongrie, années 1917-1918*). Budapest.
- Les Origines de la Guerre Mondiale (traduction); 6^e édit. — S. A. Ottom. Impr. et Edit. — Constantinople, 1916.
- L'Agitation Syrienne. 1 vol. in-8. — Impr. Amiré, Constantinople, 1917.
- Essais de Politique extérieure (*Touran, Sabah, Vakit, Yeni Medj-moua*). — 1914-1918.
- La Situation Economique (*Revue Financière, 1917-1918*).
- Traduction française des discours prononcés à la Chambre des Députés pour la défense des budgets ottomans de 1916, 1917 et 1918. — Impr. Dette Publique Ottomane, Constantinople.
- A propos du Premier Emprunt intérieur turc (1918). — (*Vakit, Sabah, Lloyd Ottoman, Revue de Turquie, Revue Financière*).
- Les Turcs et la Question d'Arménie. — Genève, 1918; Imprimerie Nationale.
- Les Turcs et le Panhellénisme. 3^e mille. — Genève, 1918; Impr. Nationale.
- L'Extermination des Turcs (Lettre ouverte à M. Clemenceau). — Genève, 1918; Impr. Nationale.
- Le Proletariat turc au Congrès Socialiste International de Berne (1919). — Stampfli, édit.; 1919; Berne.
- L'Islam, les Turcs et la Société des Nations. (Discours prononcés et amendements formulés à la Conférence Internationale de Berne pour la Société des Nations). 2^e mille. — Genève, 1919; Imp. Nationale.
- Turcs et Arméniens devant l'Histoire. (Nouveaux témoignages russes et turcs sur les atrocités arméniennes, de 1914 à 1918). — 1 vol. in-8; Imp. Nationale; Genève, 1919.